



VIE

D'ALFRED-LE-GRAND.

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,
RUE PALATINE, N. 5. A PARIS.



ALFRED LE GRAND.

d'après un vieux tableau de la Galérie de l'Université d'Oxford.

Gravé par Boutrois d'après L. Wahrens.

VIE
D'ALFRED-LE-GRAND,
ROI D'ANGLETERRE;

PAR LE COMTE DE STOLLBERG.

TRADUITE DE L'ALLEMAND

PAR WILLIAM DUCKETT,

Traducteur de Schlegel.



PARIS,

CHEZ ÉD. BRICON, LIBRAIRE,

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, N. 19.

MARSEILLE — MÊME MAISON,

RUE DU SAINT SÉPULCRE, N. 17.

1831.

INTRODUCTION.

Si la vie d'un grand roi, d'un héros ou d'un philosophe, mérite d'être racontée et étudiée, à combien plus forte raison méritent de l'être les actions et les pensées d'un homme qui fut tout à la fois roi, héros et philosophe? d'un roi qui, unissant sur le trône la droiture à la modestie, fut le père de son peuple? d'un héros qui livra cinquante batailles rangées non pour conquérir, mais pour défendre sa patrie? enfin, d'un philosophe qui donna à sa nation des lois et les bases d'une constitution renfermant plus

de principes d'ordre, de sécurité et de généreuse liberté que toutes celles qui jusqu'à ce jour sont émanées de la main des hommes ?

Pour convenablement apprécier les qualités et les mérites d'Alfred, il faudroit posséder de meilleurs renseignements que ceux qui nous sont parvenus. Sa biographie, écrite par l'évêque Asser, son contemporain et son ami, est une source pure, mais peu abondante, et qui tarit au milieu du récit. Les écrivains du moyen âge parlent d'Alfred avec admiration ; mais ils n'étoient capables ni de comprendre ni d'apprécier un tel homme. Le chevalier Henri Spelman, qui florissoit dans la première moitié du XVIIe siècle, ne l'étoit pas davantage. David Hume, auteur fin et spirituel ; Robert Henry, historien minutieux ; Turner, compilateur laborieux, mais peu agréable à lire, à cause de l'enflure

continuelle de son style ; l'immortel Edmond Burke, écrivain de profondeur et de passion, ont chacun contribué à mettre en saillie la mémoire d'Alfred ; mais ils regrettent tous que leurs devanciers leur aient transmis si peu de renseignements sur ce prince.

S'il avoit gouverné l'Angleterre dans des temps de calme et de tranquillité ; s'il falloit le considérer seulement comme un monarque rempli de sagesse, et non comme un homme qui renouvela la face de son pays et fut le créateur d'une constitution, cette histoire de sa vie devroit commencer à sa naissance. Mais comme ce prince à la fois grand et bon a fait tant de grandes et bonnes choses qui subsistent encore aujourd'hui, ce seroit lui rendre une justice incomplète que de ne point porter la lumière sur l'époque au milieu de laquelle il apparoît comme un astre au milieu des ténèbres.

Un court aperçu de l'histoire de la Bretagne jusqu'à son siècle ne sera donc pas seulement utile, mais nécessaire. Que si quelques-uns de mes lecteurs trouvent l'abrégé suivant encore trop étendu, mon excuse auprès d'eux sera d'avoir pensé qu'un abrégé ne devait point être une pâle exquisse, mais un rapide tableau.

VIE

D'ALFRED-LE-GRAND.

CHAPITRE PREMIER.

Histoire de la Bretagne jusqu'à l'invasion des Anglo-Saxons.

1. L'origine des Bretons, comme celle des Grecs et des Romains, est demeurée inconnue. La Grande Bretagne fut habitée dès une époque très-reculée. Selon Pline [1], le premier nom de cette terre dont les Romains n'apprirent l'existence que par

[1] Plin. Natur. hist.

— Des traditions populaires dont l'origine remonte sans doute à la domination romaine, font aborder en Bretagne avec ses compagnons un petit-fils d'Enée, appelé Brutus, pour donner par la suite son nom à l'île.

César, fut Albion. Ce ne fut que plus de 150 ans après son expédition en Bretagne, et lorsque déjà toute la partie méridionale formoit une province romaine qu'ils acquirent par une expédition de circomnavigation [1], la certitude que la Bretagne étoit véritablement une île, comme l'avoit déjà indiqué César, et après lui Strabon [2].

2. Les marchands gaulois que César, avant de passer en Bretagne avoit questionnés sur ce pays, ne purent eux-mêmes lui donner que des renseignements très-

D'un autre côté, certains érudits de l'*Eglise établie par la loi*, renchérissant encore sur cette légende héroïque, ont été prendre dans l'arche un des fils de Noé pour le conduire en Bretagne avec ses enfans, à travers mille dangers, et lui faire fonder un puissant empire. Les amateurs d'origine choisiront. (*Note du traducteur.*)

[1] Tacit. Agricola. 10.

[2] Strabo. 11.

bornés parce qu'ils n'avoient habitude de fréquenter que les côtes opposées [1] aux leurs.

3. Il est cependant certain que la Bretagne fut peuplée de fort bonne heure. Lorsque les Grecs étoient encore dans l'enfance de la civilisation, les Phéniciens fournissoient déjà aux peuples des trois parties du monde, de l'étain, métal dont Homère fait mention, et qu'ils tiroient de la Bretagne, ainsi que du groupe d'îles qui forment un archipel vers la pointe sud-ouest, à une journée de distance de cette contrée.

4. Ces petites îles (les Sorlingues, *Silly Islands*) [2], s'appeloient en grec *Cassiterides*, du mot κασσιτερος, qui signifie étain. On voit que les habitants d'Albion

[1] Cæs. de bello gal. IV. 20.

[2] Elles sont situées à 8 lieues de la pointe du comté de Cornouailles ; on en compte jusqu'à 45 rangées en rond. La plupart ne sont que de dangereux écueils. (*Note du traducteur.*)

et des Cassiterides connurent de bonne heure l'art d'exploiter les mines. On y trouve en effet encore aujourd'hui des puits dont la profondeur indique des travaux d'une époque très-reculée [1]. Les Phéniciens, ces Hollandais de l'antiquité, étoient si jaloux de ce commerce, que, pendant plusieurs siècles, ils s'en assurèrent la possession exclusive, en en cachant soigneusement la source. Un bâtiment romain ayant, dans l'espoir de la découvrir, suivi les traces d'un bâtiment phénicien, celui-ci se fit échouer sur un banc de sable où vinrent périr les Romains qui le suivoient. L'équipage phénicien parvint à se sauver et fut indemnisé par le gouvernement de la perte du navire et de la cargaison [2].

[1] Thomas Maurice, Indian antiquities.

[2] Strabo, III.—Hérodote qui écrivoit 5 siècles avant J.-C., ne fait point difficulté d'avouer qu'il lui a été impossible de découvrir où sont situées les *Cassitérides* ou îles d'étain. (*Note du traducteur.*)

5. Hécatée de Milet, dont les ouvrages sont aujourd'hui perdus, mais qui écrivoit bien avant Hérodote, au temps de Darius, fils d'Hystape, plus de cinq cents ans avant la naissance de Jésus-Christ, fournit à Diodore de Sicile d'importants renseignements sur une île, dans la peinture de laquelle il est impossible de ne pas reconnoître Albion [1].

6. « Hécatée et plusieurs autres disent » qu'en face de la Gaule, sous les constella- » tions des ours, se trouve au milieu de » l'Océan une île qui n'est pas moindre que » la Sicile. Elle est occupée par les Hyper- » boréens, ainsi appelés parce qu'ils ha- » bitent au-delà de Borée (le vent du » nord); le sol en est fertile et produit » tout. La température y est extrêmement » douce; aussi les fruits y mûrissent-ils » deux fois l'an. On raconte que Latone » est née dans cette île, et que c'est pour

[1] Diod. Sic. 11, 47.

» cela qu'Apollon y est plus particulière-
» ment adoré que les autres dieux. Les
» habitants de cette île sont en même temps
» prêtres d'Apollon dont chaque jour ils
» chantent les louanges. On trouve dans
» cette île une forêt magnifique et un su-
» perbe temple de forme ronde, orné
» d'une multitude d'offrandes; ainsi qu'une
» ville entièrement consacrée au dieu. Les
» habitants en sont pour la plupart des
» joueurs de flûte qui célèbrent les belles
» actions du dieu avec leurs chants et leurs
» instruments.... Dans cette île, la lune
» paroît être moins éloignée de la terre et
» avoir des hauteurs à pic semblables à
» des montagnes.... On dit qu'Apollon vi-
» site cette île tous les dix-neuf ans, parce
» qu'après cette période de temps, les
» astres achevant leur révolution, se
» retrouvent de nouveau dans la même
» position à l'égard l'un de l'autre. C'est
» pourquoi cette période de dix-neuf

» années est appelée par les Grecs [1] la » grande année. »

7. Des renseignements si anciens sur une île qui, au temps d'Hécatée, étoit à l'exception des Phéniciens, des Gaulois et des Irlandais, inconnue au monde entier, quelque défigurés qu'ils aient pu d'ailleurs être par des fables, n'en sont pas moins fort remarquables. Il y a plus : c'est que ces fables mêmes prouvent une vérité historique. Il y a là quelque chose de l'imagination orientale et des traces d'une pro-

[1] «Par les Grecs.» Ces mots paroissent être une addition de Diodore. En effet, avant Méton, qui découvrit cette vérité l'an 431, avant Jésus-Christ, les Grecs ne savoient rien de cette époque de dix-neuf ans, c'est-à-dire du cycle par lequel les années lunaires sont ramenées à la même époque que les années solaires. C'est ce que nous appelons l'*année d'or*. A cette époque les Bretons étoient donc plus avancés que les Grecs en astronomie.

fonde science astronomique. Ne seroit-on pas en vérité tenté de croire qu'il y eut des Brames en Angleterre?

8. Il y a en effet une frappante analogie entre l'école des Brames et celle des Druides. Je ne vois entre elles qu'une seule différence, c'est que l'ordre des Druides n'étoit point héréditaire comme l'est encore aujourd'hui celui de ces prêtres indiens. Au reste, il y a une concordance vraiment extraordinaire entre leurs doctrines et leurs usages : peut-être même cette concordance nous paroîtroit-elle encore plus grande si nous avions sur l'ordre des Druides, éteint depuis si longtemps, des renseignements aussi complets que ceux que nous possédons sur l'ordre des Brames, encore subsistant aujourd'hui. Tous deux adoroient le soleil, la terre, la lune, les étoiles et d'autres divinités qui répondent à l'olympe des Grecs. Mais au-dessus de toutes ces idoles ils plaçoient et

adoroient un être unique, éternel, inconnu à la mythologie des Grecs. Tous deux enseignoient l'immortalité de l'ame, mais défiguroient cette belle doctrine par les rêveries de la transmigration des ames. Tous deux enseignoient la destruction du globe par le feu et ses renouvellements périodiques; tous deux se vantoient d'entretenir un commerce particulier avec les dieux, et se mêloient de prédictions et de magie. Tous deux avoient une langue et une écriture différentes de la langue et de l'écriture des profanes; tous deux faisoient apprendre à leurs disciples un grand nombre de vers; tous deux remplissoient exclusivement les fonctions du culte et offroient à leurs idoles un grand nombre de sacrifices humains [1]. Tous deux prati-

[1] « Sacrifices humains. » On ne sauroit tirer des conséquences bien étendues de cet accord des deux ordres dans la pratique de cette cruauté, parce qu'elle étoit commune à

quoient l'art de guérir; tous deux étoient les conservateurs et les exécuteurs de la loi; tous deux se distinguoient par leur baguette mystique, par la blancheur de leurs vêtements, en général par leur prédilection pour la couleur blanche, (de là les chevaux blancs sacrés qui chez les Germains annonçoient l'avenir.) Tous deux élevoient des temples immenses, dont la construction par la rondeur de l'ensemble (comme en Perse dans les temples de Mithra) se rapportoit au soleil, et dont le sanctuaire de forme ovale se rapportoit au globe terrestre, c'est-à-dire au chaos d'où est sorti le monde [1]. Dans les débris de temples de Druides qui existent en Angleterre, l'entrée regarde le nord-ouest, parce que c'est de ce point de l'horizon que s'élève le so-

presque toutes les religions païennes, dans toutes les parties du monde.

[1] Voyez *Thomas Maurice*, *Indian Antiquities*.

leil dans les mois où il a toute sa force. On retrouve aussi dans les piliers et les pierres de ces édifices les nombres de soixante et de dix-neuf, probablement parce que les Druides, comme nous le savons des Brames, connoissoient le cycle de soixante ans qui se compose de cinq révolutions de Jupiter autour du soleil (dans leur opinion, autour de la terre), dont chacune dure douze années. Le passage précédemment cité d'Hécatée explique suffisamment la particularité du nombre dix-neuf.

9. L'école des Druides est-elle fille de l'école des Brames? ou bien toutes deux ont-elles puisé à la source de la tradition chaldéenne qui avoit été de bonne heure défigurée par les folies de l'idolâtrie? C'est-ce qu'il seroit difficile de décider. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Chaldéens connoissoient déjà le cycle de soixante ans qu'ils appeloient *Sosus*. Les signes du Zodiaque qui indiquent la température et

les occupations de l'agriculture des douze mois de l'année, ne conviennent parfaitement qu'à la Chaldée, furent généralement adoptés, et prouvent, comme nous l'apprend d'ailleurs l'Ecriture, que la Chaldée fut le berceau de l'humanité et des sciences. Il est donc beaucoup plus probable que c'est de là, et non du fond de l'Inde, que la doctrine des Druides vint en Albion. Ce qui paroît démontrer que la population primitive de cette belle île n'étoit pas originaire de la Gaule, c'est que ce n'étoient point les Druides d'Albion qui alloient étudier en Gaule, mais bien les Druides des Gaules qui fréquentoient les écoles des Druides d'Albion, pour pénétrer dans toute la profondeur des mystères de l'ordre. L'opinion générale étoit, en effet, comme César l'avoit appris en Gaule, que la sagesse des Druides étoit originaire d'Albion et avoit été transportée en Gaule. Ce grand écrivain rapporte

qu'un grand nombre d'élèves de l'ordre employoient vingt années à acquérir les connoissances druidiques [1].

10. César trouva l'île extrêmement peuplée [2]; mais il distingue deux races différentes d'habitants. L'une occupoit l'intérieur des terres : c'est, dit-il, la race aborigène; l'autre habitoit les côtes : c'étoit la postérité d'émigrés belges attirés par l'espoir du butin. Les Romains comprenoient sous le nom générique de Belgique, les pays qui aujourd'hui composent le Brabant, la Flandre et la Picardie [3].

[1] Cæsar. de bell. gall. VI, 13, 14.

[2] Cæs. de bel. gal. V, 12. *Hominum est infinita multitudo.*

[3] La partie de l'île, enclavée entre le cours de la Tamise, celui de la Saverne et de l'Ocean, étoit inégalement occupée par dix nations dont les principales étoient les Cantiens ou habitants de Kent; les Belges, qui habitoient la contrée désignée aujourd'hui sous les noms

11. On ne saurait douter que les habitants de l'intérieur ne fussent les plus

de *Wiltshire* et de *Hampshire*, et les Damnoniens, dont le territoire s'étendoit depuis la rivière d'Ex jusqu'à l'extrémité la plus occidentale de l'île. Parmi les peuplades qui habitoient au-delà du bras de mer qu'on appelle aujourd'hui canal de Bristol, la plus puissante étoit celle des Silures, sous l'obéissance de laquelle étoient rangés les Ordovices et les Dimetes. A l'est de l'île, entre la Tamise et la Stour, habitoient les Trinobantes, dont Londres étoit la capitale. La partie de territoire renfermée entre les rives de la Stour et de l'Humber, étoit occupée par les Icéniens et les Coïtanniens. Les Donnubiens et les Cassiens, s'étendoient le long de la rive gauche de la Tamise, depuis la Saverne jusqu'au pays des Trinobantes. Les Carnabiens et autres peuplades de moindre importance, occupoient les contrées situées plus au nord. Mais de toutes les nations bretonnes la plus puissante étoit celle des Brigantes, dont le territoire étoit

anciens de l'île, et qu'ils ne fussent venus d'Asie en Albion, probablement avant que la Gaule ne fût peuplée. Comment, en effet, les Gaulois, dont la vanité fut toujours le caractère distinctif, eussent-ils sans cela consenti plus tard à prendre les Bretons pour maîtres ? C'est ce qui me porte à penser que les Druides gaulois formoient une école fille de celle des Druides bretons, de même que celle-ci étoit fille des sages de l'Orient.

12. César, par l'ambition de conquérir une terre jusqu'alors inconnue des Ro-

borné au nord par la Tyne et au sud par l'Humber. En avançant encore davantage vers le nord, on trouvoit cinq peuplades, connues sous le nom générique de Maëtiens. Au-delà de leur territoire erroient au milieu des lacs et des montagnes différentes tribus, parmi lesquelles on distinguoit surtout les Calédoniens, à cause de leur courage indomptable et de la férocité de leurs mœurs. (*Note du traducteur.*)

mains et pour avoir un prétexte de garder sous les drapeaux après la guerre des Gaules les légions que lui avoit confiées le sénat et qu'il destinait déjà à l'asservissement de Rome, entreprit deux campagnes [1] contre les Bretons, livra des ba-

[1] Le premier débarquement de César, eut lieu au bout de quelques heures d'une navigation heureuse, près de l'endroit de la côte occupé aujourd'hui par la ville de Deal. Ses troupes, saisies tout-à-coup d'une crainte superstitieuse d'offenser les dieux de ce monde inconnu, et intimidés par l'aspect sauvage des naturels qui, couvrant au loin les hauteurs voisines, les insultoient du geste et de la voix, et les provoquoient au combat, hésitèrent un moment; mais l'intrépidité du porte-étendard de la 10e légion, qui, se précipitant à la nage son aigle à la main, vint la planter sur le rivage, ranima leur audace, et bientôt le courage impétueux et déréglé des insulaires fut obligé de céder devant la savante discipline et la froide valeur des Romains. Après quelques

tailles et fut partout victorieux. Son entreprise eût cependant été plus brillante

escarmouches insignifiantes, mais d'un résultat souvent douteux, César, dont la flotte avoit déjà été dispersée par un violent ouragan et dont la situation devenoit de plus en plus critique dans un pays dénué de ressources, comprit que sa réputation pouvait être à chaque instant compromise. Il accepta donc avec empressement des offres illusoires de soumission que lui firent quelques chefs ennemis, et se hâta de retourner dans les Gaules après une absence de trois semaines. Il affecte dans ses Commentaires, de ne représenter cette expédition que comme une reconnaissance; mais on la regarda à Rome, comme le prélude des plus brillans triomphes, et des actions de grâce de vingt jours consécutifs furent décernés solennellement par le sénat aux dieux immortels à l'occasion de ce mémorable événement. Au printemps suivant (an 54 avant Jésus-Christ) César, qui avoit rassemblé sur les côtes de la Gaule une armée de cinq le-

que féconde en résultats, si, dès lors, un simple acte d'hostilité contre un peuple étranger n'avoit point été considéré par les Romains comme un droit pour l'asservir tôt ou tard. César conclut dans le pays des traités qui n'eurent que bien peu de consistance, quoiqu'il se fût fait donner des otages par les Bretons. De plus grands projets le firent ensuite renoncer à une entreprise qu'il trouva plus difficile qu'il n'avoit prévu.

13. Son successeur Auguste, dès qu'à son exemple il parvint au pouvoir suprême par la force des armes, fonda sa sécurité sur la paix du monde. Si dans son voyage des Gaules il fit mine de vouloir

gions, et de 2,000 hommes de cavalerie, mit à la voile, et aborda aux mêmes lieux que l'année précédente, avec une flotte de huit cents voiles. Cæsar de bel. Gal. passim. (*Note du traducteur.*)

attaquer les Bretons, il se laissa facilement apaiser par des envoyés [1].

[1] Au lieu d'exiger le tribut imposé par son oncle, le lâche et hypocrite Octave se contenta d'augmenter les droits perçus sur le commerce qui se faisoit entre les Gaules et la Bretagne. C'est pourtant là ce qu'un poète courtisan n'a pas balancé à représenter comme la conquête de l'île.

Præsens divus habebitur
Augustus, adjectis Britannis
Imperio. Hor. III, 5.

Cet usage de faire *mousser* les voyages des princes s'est religieusement conservé jusqu'à nos jours. Seulement les thurifères ne sont plus les mêmes. Maintenant en effet les poètes sont remplacés par les journalistes entrepreneurs jurés de réputations et grands dispensateurs de gloire et de popularité. Il y a toutefois cette différence que les vers d'Horace valoient quelque chose de mieux que la prose de ces Messieurs, et qu'ils iront probablement

14. Craintif parce qu'il étoit craint de chacun, haineux parce qu'il étoit haï de tous, le soupçonneux Tibère n'étoit disposé ni à s'éloigner de l'Italie, ni à confier des légions à un général.

15. Non moins lâche que stupide, Caligula, sous prétexte de dompter les Germains, se mit à la tête de deux cent mille hommes, ravagea les Gaules et l'Espagne, provinces de l'empire, et se garda bien d'attaquer les Germains ; mais pour donner à cette campagne une apparence de conquête, il conduisit son armée sur les côtes de la Gaule, la rangea en bataille en face de la Bretagne, monta dans une barque, fit quelques pas dans le détroit, et revint à terre. Alors se plaçant sur un trône, il fit donner le signal de l'at-

plus loin. Voir à l'appui le *Moniteur* du présent mois de mai 1831, ou les journaux qui ont copié sa comique épopée. (*Note du traducteur.*)

taque par les trompettes et ordonna aux soldats de ramasser les coquillages du rivage pour déposer dans le capitole, aux pieds de Jupiter, ces dépouilles arrachées à l'Océan. Enfin, il dit à ses guerriers si mal récompensés : « Dispersez-vous? » Ainsi, se termina l'entreprise de cet empereur contre la Bretagne. [1]

16. Depuis le débarquement de César, près d'un siècle s'étoit écoulé sans que les Romains eussent visité de nouveau la Bretagne. L'empereur Claude, malgré sa lâcheté, entreprit cette guerre, parce qu'il n'avoit jamais encore fait de campagne, et qu'il redoutoit sous ce rapport le mépris public si dangereux pour les despotes. Une armée placée sous les ordres d'un bon général fut chargée de lui préparer un triomphe jugé facile. Il se réservoit de récueillir les fruits des victoires qu'elle remporteroit dans une île

[1] Sueton. in Cal. Dio. Cass.

qu'on croyoit alors située à l'extrémité de l'Univers, où il seroit facile d'enfler les succès, de dissimuler les revers, et dans l'hypothèse la plus défavorable d'échapper à l'ennemi en se rembarquant, puisque les Bretons n'avoient point de flotte.

17. Aulius Plautius, officier de mérite, passa avec quelques légions de la Gaule en Bretagne, et soumit les provinces méridionales jusqu'à la Tamise, pays ouvert et bien cultivé. Claude passa alors le détroit, reçut les hommages des vaincus et rentra en triomphe dans Rome [1].

18. Cependant les peuplades septentrionales résistoient aux Romains avec une grande bravoure. Ostorius, successeur de Plautius, eut à soutenir une guerre longue et difficile contre les Bretons, commandés par un prince courageux appelé Caractacus. Celui-ci finit par être totalement défait et se réfugia chez Cartismandua,

[1] Suet. in Claud. et Dio. Cass.

reine des Brigantes (peuplade qui habitoit la partie septentrionale de la Bretagne qui s'étend d'une mer à l'autre.) Cette reine livra le héros fugitif à Ostorius, qui l'envoya à Rome, où Claude, contrairement à la coutume des Romains, sut honorer la valeur dans un ennemi. Ostorius étendit alors les frontières de la nouvelle province acquise à l'empire jusqu'à la Saverne, la mit à l'abri des insultes des barbares par une chaîne de forteresses et fonda des colonies de vétérans dans les villes de Verulam et de Camalodunum (Colchester)[1]. C'est ainsi qu'il consolida la puissance des Romains dans cette île éloignée, et en donnant quelques villes à Cogidunus, un des rois du pays qu'il gagna par-là aux intérêts de Rome, « suivant l'antique usage du peuple romain,

[1] Tacit. Ann. XII.

dit Tacite, qui sait se faire des rois des instruments de servitude [1]. »

19. Peu satisfait de ces conquêtes, Ostorius attaqua ensuite les Silures, peuplade sauvage et guerrière qui habitoit cette partie de la Bretagne, qui forme aujourd'hui le comté de Hereford, une partie du pays de Galles et la partie ouest du comté de Worcester. Elle opposa à ses troupes une résistance si opiniâtre qu'il en mourut de chagrin [2].

[1] *Vetere ac jam pridem recepta populi romani consuetudine, ut haberet instrumenta servitutis et reges.* Tacit. in Agricol. 14. « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, dit le sage Salomon. »

— Le comte de Stolberg écrivoit ceci lorsque les rois et les princes de l'Allemagne portoient en quelque sorte la livrée de Napoléon. Cette allusion à l'état de son pays sous la domiation française, alors piquante, est aujourd'hui sans portée. (*Note du traducteur.*)

[2] Tac. Annal. XII

20. Didius Gallus étoit âgé, et son ambition rassasiée, quand on l'envoya commander en Bretagne. Il se borna à conserver les conquêtes de ses prédécesseurs et à s'emparer de quelques forteresses. Son successeur Véranius mourut six mois après son arrivée dans l'île [1].

21. L'empereur Claude fut empoisonné par son épouse Agrippine, dont le fils Néron, né de son premier mari Domitius, monta sur le trône [2].

22. Celui-ci envoya en Bretagne Suétonius Paulinus, homme de talents, mais dur et ambitieux. Sous sa sévère administration la province eut particulièrement à souffrir de la rapacité de Catus, agent du fisc impérial et de l'usure pratiquée par les Romains. Dion Cassius, qui, il est vrai, calomnie souvent les hommes les plus es-

[1] Tac. Agric. 14.

[2] Tacit. Annal. XII. 67, 68.

timables, rapporte du philosophe Sénèque qu'ayant une fois demandé à ses débiteurs en Bretagne le remboursement immédiat d'une somme immense, il les poursuivit avec la plus impitoyable rigueur [1].

23. Suctonius, attribuant à l'influence des Druides les murmures du peuple, résolut la destruction de cet ordre puissant, et mena son armée contre l'île de Mona, siège de leur principal établissement [2].

24. Quand les Romains se préparèrent

[1] Sueton. in Claud. Dio. Cass.

[2] La Mona de Tacite est évidemment l'île d'Anglesey, et non l'île de Man que César nomme par confusion sans doute Mona. (Cæsar, de bello gall. v. 13.) Elle est située entre l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande. Anglesey n'est séparé du pays de Galles que par un étroit canal. Le récit ci-dessus ne peut s'appliquer qu'à cette île où l'on voit encore aujourd'hui les ruines d'un temple de druides.

à traverser le détroit qui sépare cette île de la côte nord-ouest de la Bretagne, un lugubre et effrayant spectacle s'offrit à leurs regards. Des femmes vêtues de noir, les cheveux épars et secouant des torches enflammées, parcouroient les rangs de la multitude en ordre de bataille sur les rives de l'île; pendant que les Druides, les mains levées vers les cieux, prononçoient d'horribles imprécations contre les envahisseurs. Une crainte superstitieuse s'empara de ceux-ci; mais le courage ne tarda pas à leur revenir, et la cavalerie passa le détroit à la nage, pendant que l'infanterie le traversoit dans des barques. Les Bretons, attaqués avec fureur, finirent par être précipités dans les bûchers qu'ils avoient eux-mêmes préparés à leurs ennemis. On établit ensuite une garnison dans l'île, et le fer de la charrue traça de nombreux sillons sur un sol fréquemment arrosé autrefois de sang humain.

25. Suétonius étoit encore à Mona, quand on lui apprit le soulèvement inopiné de toute la Province. Son éloignement et celui de son armée favorisoient l'explosion d'un mécontentement long-temps comprimé, lorsqu'un nouveau crime, commis par les Romains dans la partie orientale du pays, combla la mesure des offenses faites à cette malheureuse nation.

26. Prasutagus, roi des Icéniens, peuplade belliqueuse qui habitoit cette partie de l'île que nous appelons le Norfolk et le Suffolk, avoit, par son testament, institué l'empereur son héritier conjointement avec ses filles, à l'effet d'assurer à celles-ci la paisible jouissance d'une partie de ses biens. Les officiers du fisc étoient aussitôt accourus; ils avoient saisi les propriétés du roi, chargé de fers sa veuve Boadicée, lâchement violé les jeunes princesses, confisqué non-seulement les terres du roi, mais en-

core celles des particuliers, et réduit en esclavage les amis du souverain défunt.

27. Les Bretons coururent aux armes. Camalodunum [1], colonie dont les remparts servoient d'abri aux brigandages et à l'insolence des étrangers, fut la première victime de leur vengeance. Emportée d'assaut, elle fut immédiatement livrée aux flammes. En vain Cerealis, devenu plus tard un grand capitaine, accourut-il au secours de la colonie à la tête d'une légion : toute son infanterie fut massacrée; lui-même ne réussit pas sans peine à s'échapper avec sa cavalerie.

28. L'odieux Catus, procurateur impérial, se réfugia en Gaule.

29. Suetonius accourut à Londres, qui

[1] Beaucoup de personnes pensent que Camalodunum est aujourd'hui la petite ville de Maldon; mais d'Anville, dont l'autorité en pareille matière est d'un grand poids, assure que c'est Colchester.

n'étoit point une colonie, mais cependant déjà une ville de commerce importante[1]. Les habitants le supplièrent d'y rester pour les défendre. Il ne jugea pas prudent de déférer à leur vœu, mais permit à ceux qui le voulurent de suivre l'armée; le reste fut massacré par l'ennemi. La colonie de Vérulam éprouva le même sort.

30. Déjà près de soixante-dix mille personnes de tout âge et de tout sexe étoient tombées sous le fer exterminateur des insurgés, quand Suetonius, profitant d'une position avantageuse, osa, avec dix mille hommes seulement, livrer bataille à l'immense armée des Bretons. Leurs femmes, assises dans des chariots, demeurèrent spectatrices de la mêlée. Boadicée arrêta toutes les dispositions de la bataille ; et, montée sur un char avec ses deux filles, elle

[1] *Londinium.... Cognomento quidem coloniæ non insigne, sed copia negociatorum et commeatuum maxime celebre.* Tac. Ann. xiv. 33.

parcourut les rangs des insurgés pour enflammer davantage leur courage [1]. La savante discipline des Romains décida. On dit que plus de quatre-vingt mille Bretons restèrent sur le champ de bataille. Tacite rapporte que Boadicée s'empoisonna : Dion Cassius dit qu'elle mourut peu de temps après de maladie.

31. Suetonius reçut des renforts de Germanie, et exerça de terribles représailles contre les Bretons, qui, comptant sur les approvisionnements faits par les Romains, avoient négligé d'ensemencer leurs terres [2].

32. Un joug de sang et de fer pesa dé-

[1] Déjà à cette époque les Bretons affectionnoient le gouvernement des femmes. « *Neque enim sexum in imperiis discernunt*, dit Tacite. » Il arrivoit même souvent que des reines conduisissent les armées à la guerre. « *Solitum Britannis feminarum ductu bellare.* » Tacitus, in Agric. 16. — Annal. XIV. 35.

[2] Tacit. Annal. XIV. 31, 38.

sormais sur la province. Paulinus Suetonius fut cependant rappelé, et ses trois successeurs immédiats n'entreprirent rien contre les peuplades indépendantes de l'île. Les Bretons soumis ne tardèrent pas à dégénérer en d'efféminés provinciaux, et à s'accoutumer peu à peu à la servitude.

33. L'empereur Vespasien, qui sous le règne de Claude s'étoit particulièrement distingué en Bretagne, comme chef d'une légion, envoya dans cette île Pétilius Cerealis, qu'on a vu plus haut essuyer un rude échec, mais qui depuis étoit devenu un général habile. Il réduisit au nord les Brigantes. Julius Frontinus, qui lui succéda, soumit au couchant les Silures. La conquête des deux pays et même de toute la Bretagne, ainsi que d'une partie du midi de l'Ecosse, fut achevée par Julius Agricola. Sa biographie, par Cornelius Tacite son neveu, est, comme on sait un chef-d'œuvre. Vespasien l'envoya en Bretagne

dans l'avant dernière année de son règne. Pendant sept campagnes consécutives, Agricola se montra grand capitaine, et en même temps administrateur sage, vigilant, humain et juste. Il porta la terreur des aigles romaines jusque dans le pays inculte des Calédoniens, et adoucit par l'introduction des arts et des sciences les mœurs de la province si considérablement agrandie par ses victoires. Puis, pour la mettre à l'abri des incursions des Calédoniens, il fit élever un rempart en terre, depuis le golfe de Forth jusqu'à l'embouchure de la Clyde; et de distance en distance des forts furent construits sur ce rempart [1]. Ho-

[1] Ces travaux prodigieux étoient exécutés par les soldats romains; plusieurs inscriptions qui subsistent encore nous apprennent quelles légions y coopérèrent et quelle part elles y prirent respectivement. La puissance romaine a disparu depuis 15 siècles; mais le voyageur étonné rencontre encore aujourd'hui

noré par Vespasien et Titus, il fut rappelé dans la quatrième année du règne de Domitien, instinctivement ennemi de tout mérite, qui le combla de vains honneurs [1], tout en l'arrêtant au milieu de sa glorieuse carrière, et qui n'a pu échapper au soupçon de s'être défait de cet homme vertueux.

épars çà et là en Europe les débris imposants des monuments qu'élevoit le peuple-roi aux jours de sa gloire et de ses prospérités : et si l'histoire étoit muette, ces débris seuls suffiroient pour lui apprendre qu'une civilisation élégante a régné. qu'un pouvoir colossal a pesé là où il n'aperçoit maintenant que des ronces et des ruines. (*Note du traducteur.*)

[1] Rappelé par l'empereur, Agricola résigna son commandement entre les mains de Lucullus et vint recevoir à Rome les *ornements* du triomphe. récompense équivoque que la jalousie de Domitien lui décerna au lieu des honneurs du triomphe qu'il avait incontestablement mérités. (*Note du traducteur.*)

34. Ce ne fut que sous le gouvernement d'Agricola que les Romains acquirent la certitude que la Bretagne étoit une île, ainsi que l'avoient dit César et Strabon.

35. Une cohorte germaine de la tribu des Ussipiens qui habitaient les bords du Rhin, cantonnée en Bretagne, égorgea son chef et les officiers subalternes chargés de l'instruire dans la tactique des Romains. Les Germains s'emparèrent de trois petites embarcations, pour retourner dans leur patrie. Puis leurs pilotes leur étant devenus suspects, ils les égorgèrent à leur tour, et se trouvèrent bientôt dans le plus grand embarras ; ignorant qu'ils étoient et de la géographie des côtes et de l'art de la navigation. Ils longèrent la terre et eurent souvent de sanglants combats à soutenir contre les habitants du littoral pour se procurer des vivres. Ils se virent réduits à une extrémité telle qu'ils dévorèrent d'abord les plus faibles, puis

après ceux d'entr'eux que le sort désigna. Enfin, après avoir doublé la côte septentrionale de la Bretagne, ils furent pris dans la mer d'Allemagne par des pirates. Quelques-uns furent ensuite vendus comme esclaves en Italie, où ils racontèrent leurs aventures. Agricola en ayant appris les principales circonstances, équipa une escadre destinée à vérifier les rapports de ces Germains. Dans cette expédition, les Romains découvrirent et conquirent les Orcades, et crurent même avoir aperçu l'île de Thulé célébrée comme l'extrémité du globe [1], que beaucoup de personnes probablement à tort, prennent pour l'Irlande, quand il est plus présumable que ce sont les côtes de la Norwège, ou plutôt quelques-unes des îles situées à la pointe septentrionale de l'Ecosse.

36. Il est probable que les habitants du

[1] Tacit. Agric. Dio. Cass.

nord de la nouvelle province inquiétèrent souvent leurs voisins du midi, et s'unirent aux Calédoniens, puisque nous voyons l'empereur Adrien, quand il vint visiter la Bretagne, faire construire un nouveau mur qui s'étendoit depuis l'embouchure de la Tyne jusqu'au golfe de Solway, et ne comprenoit pas par conséquent le pays des Maetiens. C'étoit renoncer à toutes les conquêtes faites par Agricola en Bretagne, et même, au nord-est, à une petite partie du territoire proprement dit de la Bretagne [1].

[1] Quelques détails sur la division géographique de la Bretagne au temps de la domination romaine, et sur les rouages de la machine administrative à cette époque ne seront sans doute pas ici hors de propos.

Alors que la puissance des Romains avoit acquis sa plus grande extension dans l'île, le territoire qu'ils y occupoient étoit inégalement partagé en six provinces, placées cha-

37. Sous le règne d'Antonin le Pieux (c'est-à-dire entre les années 138 et 161

cune sous le commandement d'un préteur. L'extrémité méridionale de la Bretagne, comprise entre la Tamise et le canal de Bristol au nord et la Manche au midi, formoit la plus riche de ces provinces; on la nommoit *Britannia prima*, soit à cause de la priorité de conquête, soit à cause de sa position géographique. La partie du territoire appelée aujourd'hui pays de Galles formoit le second gouvernement; il étoit désigné sous le nom de *Britannia secunda*. Venoit ensuite la province appelée *Flavia cæsariensis*, bornée à l'ouest et au sud par les deux précédentes, au nord et à l'est par l'Humber, le Don et l'Océan germanique. Si dans l'ordre assigné à chacun de ces gouvernements, on avoit eu égard à l'étendue du territoire, la *Flavia cæsariensis*, au lieu d'être au troisième rang, eût été au premier. Au-delà de l'Humber se trouvoit la quatrième province, appelée *Maxima*; elle s'étendoit au nord jusqu'à la Tyne et l'Eden; à

de J.-C.), on reconstruisit et on fortifia de nouveau le rempart d'Agricola. Mais

l'ouest et à l'est, la mer en formoit les limites naturelles. Venoit ensuite la cinquième, désignée sous le nom de *Valentia* (en l'honneur de l'empereur Valentinien, sous le règne duquel elle fut définitivement conquise), et comprenant toutes les terres basses de l'Écosse, jusqu'aux golfes de Clyde et de Forth. Les tribus qui habitoient au-delà formoient la sixième, appelée *Vespasiana*, et séparée des Calédoniens demeurés indépendants, par la chaîne de montagnes qui s'élève près de Dumbarton, et se prolonge à travers les comtés d'Athol et de Budenoch jusqu'au golfe de Murray. Toutefois la plus grande partie de ce gouvernement échappa de si bonne heure aux Romains, qu'il n'en est fait que très rarement mention par les historiens.

On comptoit dans chacune de ces provinces une grande quantité de villes et de postes militaires, divisés en quatre classes. Cette distinction étoit fondée sur la différence de leurs

Sévère, tout passionné qu'il étoit pour la guerre, et bien que les trois dernières

priviléges et de leur importance. Les *colonies* occupoient le premier rang : chacun sait que la politique constante de Rome fut de récompenser les vétérans de ses armées avec des dotations en fonds de terre assignées dans les pays conquis. On choisissoit pour cet objet les positions les plus avantageuses, sous le rapport de la fertilité du sol et sous celui des moyens de défense qu'offroient les accidents du terrain. Le vieux soldat retrouvoit dans ces établissements à la fois civils et militaires une représentation fidèle de la mère-patrie. Il y étoit gouverné par des magistrats revêtus des mêmes titres ; il y obéissoit aux mêmes lois et aux mêmes usages. Venoient ensuite les villes municipales (*municipalia*) dont les priviléges étoient peut-être plus importants que ceux des colonies, car elles faisoient leurs propres lois et choisissoient elles-mêmes leurs magistrats. On plaçoit dans la troisième classe les *cités latiennes*, c'est-à-dire les villes qui avoient ob-

années de sa vie se soient écoulées dans une guerre sanglante contre les Bre-

tenu le droit des Latiens*; et dans la quatrième, les *villes stipendiaires*, ainsi appelées parce qu'elles payoient tribut, et qu'elles étoient administrées par des officiers romains choisis par le préteur de la province. Toutes ces distinctions disparurent cependant peu à peu en Bretagne.

Le gouvernement général de la Bretagne étoit confié par l'empereur à un préfet ou propréteur, qu'il investissoit de toute son autorité. Chef suprême de l'armée, le propréteur présidoit à l'administration de la justice, et réunissoit dans sa personne tous les pouvoirs répartis à Rome entre les divers magistrats chargés d'interpréter la loi.

Le procurateur ou questeur, officier chargé du recouvrement des taxes et de l'administration des deniers de la province, étoit le second

* On sait que jusqu'au règne de Caracalla, les sujets de l'empire étoient divisés en quatre classes, savoir : *Cives*, *Latini*, *Italici*, *Provinciales*, ou les citoyens romains, les Latins, les habitants du sol italique et les provinciaux.

tons insoumis, prit le parti d'en revenir à la mesure plus sûre d'Adrien, en réta-

magistrat. Quoique placé sous les ordres du préfet, l'empereur seul le nommoit ou le révoquoit. C'étoit le plus souvent un espion, chargé de surveiller la conduite du préfet, lequel à une distance si éloignée du centre du gouvernement et pouvant disposer de forces si imposantes et de ressources si nombreuses, inspiroit toujours quelque défiance aux ministres. Sévère crut parer à ce danger, en divisant l'île en deux gouvernements distincts, ayant chacun un préfet à leur tête; mais il ne paroît pas que cette mesure ait eu le résultat qu'on s'en promettoit. L'histoire montre en effet que, de toutes les provinces de l'empire, la Bretagne fut peut-être celle qui pesa le plus dans la balance de ses destinées.

On présume que l'armée de Bretagne ne fut jamais moindre de quatre légions avec les auxiliaires, ou environ 60,000 hommes. Mais ces légions étoient toujours composées d'étrangers au sol qui les nourrissoit. Constam-

blissant les frontières de la province à son rempart qu'il reconstruisit. Sévère, pendant son séjour en Bretagne, tint sa cour à Eboracum, aujourd'hui Yorck. Il préféra sans doute ce séjour à celui des parties méridionales de l'île, parce que de là il lui étoit plus facile de tenir en respect les Maetiens qui habitoient les parties méridionales de l'Ecosse, et d'inspirer de la terreur aux Calédoniens indépendants. Il mourut à Eboracum.

38. Depuis cette époque jusqu'au troisième siècle, nous n'avons que très-peu de détails sur l'état de la Bretagne. Quand Dioclétien partagea l'empire avec Maxi-

ment en dehors des intérêts et des mœurs des indigènes, ils en étoient mieux disposés à soutenir l'autorité ou les prétentions du prince. Les légions recrutées en Bretagne étoient transportées jusqu'en Arménie ou en Égypte ; elles remplaçoient dans ces régions brûlantes les Arméniens ou Égyptiens stationnés en Bretagne. (*Note du traducteur.*)

mien, à qui il abandonna l'Occident, Carausius, belge de naissance, reçut le gouvernement de Bononia en Gaule (Boulogne en Picardie), avec la mission spéciale de protéger la Gaule et la Bretagne contre les pirates francs et saxons. Carausius neprévint pas leurs entreprises; mais les attaqua au moment où leurs vaisseaux étoient remplis de butin [1]. Avec les richesses immenses qu'il acquit par là, il acheta le dévouement des marins et des légions romaines de la Bretagne, se fit proclamer empereur, accrut l'armée au moyen d'un grand nombre de mercenaires, et fit construire beaucoup de vaisseaux.

39. Après avoir perdu contre lui une bataille navale, Maximien fit la paix avec Carausius et lui abandonna la Bretagne.

40. Trois ans plus tard, Dioclétien et Maximien nommèrent Galère et Constance, césars; titre inférieur, à la vérité, à celui d'auguste, mais en vertu duquel ils partageoient

[1] Eutropius, IX, 13.

avec l'empereur la puissance souveraine dans les provinces qui leur étoient confiées. La Gaule, l'Espagne et la Bretagne échurent en partage à Constance. Au moment où celui-ci armoit pour soumettre la Bretagne, Carausius fut assassiné par Alectus, l'un de ses généraux, qui monta sur le trône à sa place. Au bout de trois ans, Constance débarqua en Bretagne. Alectus fut vaincu, et mourut sur le champ de bataille. C'est ainsi que Constance réunit de nouveau la Bretagne à l'empire romain; elle en avoit été séparée pendant dix ans [1].

41. La ville d'Yorck fut le séjour que Constance préféra en Bretagne, à l'exemple de Sévère. Ce grand et bon prince y mourut; et son fils, le grand Constantin, y fut proclamé empereur [2].

[1] Aurelius Victor in Cæs. Aur. Vict. epit. Eutrop.

[2] Euseb. eccl. Hist. VIII, 13. Euseb. in vitâ Constant. I, 21, 22.

42. Il paroît qu'une période de plus de soixante ans s'écoula sans qu'aucun événement remarquable arrivât en Bretagne. Sous le règne de Valentinien, les Scots [1] portèrent les flammes de la dévastation dans la Province. Le comte Théodose, le plus célèbre général de son temps et père du grand Théodose, qui monta plus tard sur le trône impérial, passa en Bretagne par ordre de Valentinien avec une nombreuse armée, battit l'ennemi, conquit le midi de l'Écosse, et en fit une province romaine qu'il nomma *Valen-*

[1] C'est du règne de Constantin seulement que date l'apparition des Pictes et des Scots dans l'histoire où ils occupent constamment ensuite la place des Maetiens et des Calédoniens. Tout porte à croire que sous ces dénominations bien différentes, ces barbares étoient cependant les mêmes hordes qu'on a vues jusqu'à présent aux prises avec les Romains. Leurs mœurs et leurs usages étoient les mêmes : leur férocité n'étoit pas moindre, et

tia, en l'honneur de l'empereur[1]. Il réussit en même tems à étouffer la révolte excitée par un nommé Valentinus, qui, banni en Bretagne, essaya, à l'aide d'autres exilés et de quelques soldats, de se faire proclamer empereur et paya ce crime de sa tête[2].

43. Depuis l'époque où les Bretons avoient été subjugués par Agricola, à l'exception de quelques soulèvements partiels des Brigantes, nous ne voyons dans cette province éloignée aucune tentative faite pour arriver à l'indépendance. La sévérité

un invincible penchant au pillage et à la vie vagabonde formoit également le trait distinctif de leur caractère. Au reste, les documents nous manquent complètement pour expliquer cette subite substitution de noms. (*Note du traducteur.*)

[1] (*Note du traducteur.*) Voir plus haut, page 39, note.

[2] Amm. Marcellin, xxviii, 5.

des premiers propréteurs et la triste expérience faite par les naturels de la pesanteur du bras de Rome, avoient brisé leur courage. La douceur d'Agricola leur avoit plus tard rendu le joug romain plus supportable, et l'introduction des commodités de la vie les avoit bientôt énervés. En s'initiant à la science des Romains, ils avoient en même temps appris à connoître leurs besoins et leur luxe. Quand Constance fit reconstruire la ville d'Autun en Gaule, détruite trente ans auparavant par Tetricus, et la fit orner de temples et de palais, c'est en Bretagne qu'on alla chercher les ouvriers et les artistes dont on avoit besoin. Les Bretons s'étant ainsi accoutumés peu à peu à la servitude, les mouvements qui eurent lieu dans leur île contre le gouvernement, furent excités non pas par des indigènes, mais par des Romains qui se faisoient proclamer empereurs par les soldats.

44. Au temps où Gratien gouvernoit les Gaules, l'Espagne et la Bretagne, et Théodose l'empire d'Orient ; quand l'Italie, la partie occidentale de l'Illyrie et les provinces romaines d'Afrique étaient administrées au nom de Valentinien II, encore mineur, Maxime, l'un des principaux officiers de l'armée de Bretagne, se fit proclamer empereur par ses soldats, passa avec ses légions et la fleur de la jeunesse bretonne en Gaule, y fit reconnoître son autorité, puis livra bataille à l'empereur Gratien, qui fut vaincu, prit la fuite et périt assassiné. Ce meurtre rendit Maxime maître de la Gaule, de l'Espagne et de la Bretagne.

45. A la première nouvelle de cet audacieux attentat, Théodose rassembla une nombreuse armée. Il alloit entrer en campagne pour défendre le jeune Valentinien et son héritage contre l'usurpateur, quand Maxime envoya un de ses grands officiers à Constantinople pour l'assurer qu'il n'en-

troit nullement dans ses projets d'attaquer Valentinien; et qu'il se contenteroit de ses conquêtes, si Théodose consentoit à le reconnoître comme empereur. Affoibli par la guerre qu'il venoit de finir contre les Goths, mais dont les feux mal éteints couvoient encore sous la cendre, Théodose craignit de laisser sur ses derrières ces voisins turbulents et redoutables pour précipiter du trône un usurpateur dont, après tout, les ressources n'étoient point à mépriser. Cédant donc à la force des circonstances, il signa avec Maxime un traité par lequel il le reconnoissoit en qualité d'empereur[1], et qui en même temps assuroit à Valentinien la paisible possession de son empire.

46. Quatre ans plus tard, Maxime, sous prétexte d'envoyer des secours à Valentinien, engagé dans une guerre en Panonie, vraisemblablement contre les Goths et les

[1] Ambros. ep. Sulpic. Sev. Zosimus. Them. orat. Pacat. orat. Socrates Hist. eccles.

Alains, marcha contre lui et le surprit par son arrivée inopinée à la tête d'une nombreuse armée devant Milan, où Valentinien tenoit sa cour. Maxime entra en triomphe dans la ville, et le jeune empereur eut à peine le temps de s'enfuir à Thessalonique, où Théodose vint aussitôt le trouver de Constantinople.

47. L'année d'après, Théodose, accompagné par Valentinien, marcha contre Maxime et défit successivement ses lieutenants à Sisseg en Croatie et à Pettau en Autriche, puis Maxime en personne à Aquilée. On l'amena chargé de fers devant les deux empereurs; et peu après les soldats irrités, craignant qu'on ne lui fît grâce de la vie, le massacrèrent [1].

[1] A cette époque, c'étoit en échangeant leurs images que les maîtres du monde se reconnoissoient les uns les autres pour souverains des contrées soumises à leur épée.

En recevant l'image de Maxime, Théodose

48. Bien qu'en raison de la rapidité des succès de Maxime contre Gratien et de ceux de Théodose contre Maxime, ces guerres n'aient pas été très-sanglantes, la Bretagne en fut cependant singulièrement affoiblie. Les historiens rapportent en effet que cette brillante jeunesse que Maxime avoit emmenée sous ses drapeaux ne revit jamais le sol de la patrie et s'établit dans les Gaules.

49. Les Scots et les Pictes mirent à profit cet état sans défense de la Bretagne, et avec d'autant plus de facilité que sous le règne

sembloit donc avoir légitimé et reconnu ses titres; cela ne l'empêcha pourtant pas quatre ans plus tard de lui faire trancher la tête dans son camp d'Aquilée, ainsi que le rapportent plusieurs annalistes contemporains, contrairement à la version de notre auteur. Ceci prouveroit au besoin que voilà déjà bien longtemps que ces reconnoissances d'un pouvoir de fait arrachées par la nécessité ne signifient rien pour sa durée. (*Note du traducteur.*)

d'Honorius, foible fils du grand Théodose, à qui son père avoit cédé l'empire d'Occident, l'empire attaqué de toutes parts par des barbares aux mœurs dures mais guerrières, perdoit chaque année de sa force au-dedans et de sa considération au dehors.

50. Abandonnée sans secours par Honorius aux dévastations de ces hordes sorties des montagnes de la Caledonie, la Bretagne étoit en outre exposée aux plus grands dangers par le voisinage des Francs et des Bourguignons, qui ravageoient alors les Gaules naguère horriblement dévastées par les Vandales, les Suèves et les Alains. Dans cette extrémité cruelle où on redoutoit de plus grandes calamités encore, les soldats résolurent de faire un empereur. Leur choix tomba d'abord sur Marcus, un de leurs officiers, qui perdit tout aussitôt la vie dans une émeute; puis sur Gratien, qui fut égorgé quatre mois après. Un si périlleux honneur ne

laissa pas que d'être brigué par Constantin, simple soldat sorti de leurs rangs. On dit que son seul titre à leurs yeux pour revêtir la pourpre impériale, ce fut de porter le même nom que le grand Constantin, qui, proclamé de même empereur en Bretagne, étoit devenu le maître du monde.

51. A l'exemple de Maxime, Constantin conduisit en Gaule ses légions grossies également par la fleur de la jeunesse bretonne, à l'effet de soumettre à son pouvoir les derniers débris de la puissance romaine dans ce pays en même temps que les hordes de la Germanie qui étoient venues s'y fixer. Désespérant de la fortune d'Honorius, quelques-unes de ses légions se rangèrent sous les drapeaux de Constantin, qui défit les Bourguignons et les Francs, ainsi que Sarus, général envoyé contre lui par l'empereur de Rome. Il expulsa ce dernier des Gaules, tandis qu'il accorda aux premiers la paix et le libre séjour dans une contrée

dont peut-être il ne se sentoit pas assez fort pour les chasser, ou parce que, connoissant leurs vertus guerrières, il avoit à cœur de les attacher à sa cause.

52. Constantin, maître de la Gaule, nomma d'abord césar son fils Constance, puis le proclama empereur sous le nom d'Auguste; et quoiqu'il eût déjà embrassé et pratiqué l'état monastique, il le maria et le mit à la tête d'une puissante armée qu'il fit marcher sur l'Espagne. Aidé des conseils de Terentius, capitaine expérimenté, le nouvel Auguste fit la conquête de la Péninsule après avoir fait prisonnier Verinianus et Didymus, cousins d'Honorius.

53. Alors Constantin députa des ambassadeurs à Honorius, qui se trouvoit à Ravenne, pour le sommer de le reconnoître comme empereur. Honorius s'y résigna, et parce qu'il se sentoit trop foible pour résister, et dans l'espoir de sauver ses deux cousins. Mais Constantin les avoit déjà fait égorger.

54. L'année d'après Rome fut prise d'assaut, pillée et dévastée par Alaric, roi des Goths. Cette orgueilleuse reine des villes, ivre du sang des peuples des trois parties du monde, fut abandonnée au fer et au feu; ses habitants massacrés et réduits en esclavage, ses femmes et ses vierges abandonnées à la lubricité d'une soldatesque effrénée. Alaric ne respecta que deux asiles, les églises des apôtres Pierre et Paul. C'étoient les plus vastes de Rome; une grande quantité d'individus y trouvèrent un refuge sacré contre tout acte de violence [1].

55. La même année Constance fut chassé d'Espagne par les Alains, les Vandales et les Suèves, dans les rangs desquels était passé Gérontius, un de ses généraux; puis il fut assassiné à Vienne en Dauphiné par ordre de ce même Gérontius, qui vint assiéger Constantin dans la ville d'Arles. Le comte Constantius, général d'Honorius, marcha

[1] Hieron. August. Orosius.

contre lui. Presque toutes ses troupes l'abandonnèrent; réduit à fuir, il fut assassiné par quelques-uns de ses soldats. Constantius à son tour assiégea Constantin, demeuré renfermé à Arles. Forcé de capituler bientôt après, celui-ci obtint de Constantius promesse de la vie; mais Honorius, jaloux de venger le meurtre de ses deux cousins, le fit égorger au mépris de la capitulation.

57. Après avoir si long-temps gémi sous le joug de Rome, les Bretons, n'obtenant plus pour prix de leurs souffrances aucune protection d'un gouvernement dont la tyrannie et la rapacité étoient extrêmes, résolurent de briser ce joug et chassèrent de l'île les autorités romaines qui l'administroient au nom de Constantin. Quelques succès obtenus sur les Scots et les Pictes semblent les y avoir encouragés[1].

58. Honorius lui-même parut approu-

[1] Zosimus, VI.

ver cette tentative par les lettres qu'il adressa aux villes de la Bretagne et dans lesquelles il leur recommanda la défense de leur territoire [1].

59. L'Armorique, nom sous lequel on désignoit alors la partie des côtes des Gaules qui s'étend depuis l'embouchure de la

[1] Zosime nous apprend que la lettre d'Honorius étoit adressée aux communes ou villes de la Bretagne, *ϖρος τας ἐν Βρεττανια, ϖολεις.* Il y avoit sans doute dans le texte latin original : *Ad civitates Britanniæ*, ou *ad civitates Britannorum.* Nous ne savons de cette transaction curieuse que ce que nous apprend Zosime. Cependant Gibbon dit : « Le pays devenu indépendant fut pendant une période de 40 ans, jusqu'au débarquement des Saxons, gouverné par le clergé, les nobles et les villes municipales. » Il ne cite rien, il est vrai, à l'appui de cette assertion ; mais il avoue assez naïvement dans une note, que dans certaines circonstances il s'est aidé de présomptions et

Loire jusqu'à celle de la Seine, imita l'exemple de la Bretagne [1].

60. L'histoire de tous les temps montre qu'il est plus facile de secouer le joug d'une tyrannie indigène ou étrangère, que de fonder une constitution qui, assurant tout à la fois l'ordre et la liberté, puisse subsister. On ne vit que trop alors combien peu la Bretagne étoit encore propre à l'indépendance. Peu d'années s'étoient écoulées, et déjà sentant l'impossibilité de se préserver par leurs propres ressources des attaques sans cesse renaissantes de leurs voisins du nord, les Bretons députèrent à l'empereur pour le supplier de leur redonner une légion qui défendît leur pays,

d'analogies ; et que souvent le peu de souplesse de sa langue l'a forcé à se servir de l'indicatif au lieu du subjonctif. Au reste ici, ses présomptions me paroissent avoir un grand caractère de probabilité.

[1] Zosimus, VI.

et pour l'assurer respectueusement de leur éternelle soumission ; leur demande fut prise en considération. Les cohortes romaines envoyées en Bretagne attaquèrent les ennemis des Bretons, en firent un grand carnage et refoulèrent le reste sur leurs rochers. Les Bretons se remirent à l'ouvrage ; mais au lieu de construire une muraille solide en pierres, ils n'élevèrent qu'un foible rempart de terre. Pictes et Scots recommencèrent à l'envi leurs irruptions. Les Bretons envoyèrent demander de nouveau des secours à Rome, et obtinrent encore une fois une légion qui surprit les barbare à une époque avancée de l'année où ceux-ci ne l'avoient point attendue, en extermina une partie et dispersa l'autre. En partant, les Romains déclarèrent qu'il ne falloit plus compter sur les secours de la métropole : ils exhortèrent les Bretons à se défendre eux-mêmes et leur construisirent une muraille de pierres sur les ruines de celle de

Sévère. Ils assurèrent également les côtes méridionales en construisant des tours de distance en distance, puis se rembarquèrent pour la Gaule.

61. Les peuplades écossaises n'ignorèrent ni le départ des Romains, ni la déclaration qu'ils avoient faite aux Bretons que c'étoit pour la dernière fois qu'ils étoient venus les secourir; elles recommencèrent leurs irruptions, ravagèrent l'île plus impitoyablement que jamais et firent un horrible carnage des habitants.

62. Au lieu d'attaquer bravement les barbares, les Bretons ne surent qu'implorer lâchement l'assistance des Romains. C'étoit dans la vingtième année du règne de l'empereur Valentinien III; le célèbre Aëtius commandait alors l'armée romaine dans les Gaules. Les députés de la Bretagne lui apportèrent une lettre intitulée «Soupirs des Bretons». Rien de plus attristant que les termes de cette pétition : on y lit entr'au-

tres passages celui-ci :« Les barbares nous refoulent vers la mer, et la mer nous repousse sur les barbares ; il faut que nous soyons ou exterminés ou noyés. »

63. Aëtius avoit déjà beaucoup trop de peine à disputer la Gaule aux Huns pour pouvoir envoyer des secours aux Bretons. Leur demande ne fut donc pas accueillie. Dans leur désespoir, ils abandonnèrent leurs habitations et leurs champs et se réfugièrent dans les forêts ou dans des cavernes, appelant ainsi contre eux un nouvel et terrible ennemi, la famine. Il en périt un grand nombre sous le fer des barbares ; mais ceux-ci chassés à leur tour par la faim d'un pays qu'ils avoient dévasté, furent obligés de s'en retourner chez eux avec leur butin.

64. Les Bretons sortirent alors de leurs retraites et se remirent à cultiver un sol fertile qui cette année se couvrit de moissons très abondantes. Oublieux de leurs calamités passées, ils ne songèrent plus qu'à

jouir de leur prospérité actuelle, jusqu'à ce que ravagés de nouveau par leurs anciens ennemis et décimés par une peste effroyable, ils élussent pour roi, Vortigern, un de leurs chefs; et qu'ils résolussent d'invoquer contre les Scots et les Pictes le secours des Saxons, peuple barbare et païen, dont ils avoient souvent appris à leurs dépens à apprécier le courage et la valeur [1].

[1] Gildæ de excidio Britanniæ epistola. Bedæ hist. eccles. Anglorum. 1. 12-14.

CHAPITRE II.

Première prédication de l'Evangile en Bretagne ; extrait de l'Histoire ecclésiastique de Bretagne.

1. Il est peu important de savoir si, comme on le croit en France, Crescens et Trophime, disciples de l'apôtre saint Paul, annoncèrent l'Évangile aux Gaulois ou non [1]; ce qu'il y a de certain c'est que l'Église des Gaules étoit déjà fort respectable, lorsqu'en l'année 177, sous le règne de l'empereur Marc-Aurèle, les fidèles de Vienne en Dauphiné et de Lyon essuyèrent une persécution dont ils adressèrent aux

[1] 2 Tim. IV. I. 10. 20. Ap. Ges. XX. 4. XXI. 29.

sept villes d'Asie auxquelles saint Jean l'évangéliste avoit dédié autrefois son apocalypse, un récit qui est un des joyaux de cette époque ancienne et bénie [1].

2. Il est possible que la parole de vie ait été portée en Bretagne par des chrétiens échappés à cette persécution [2]. Un précieux

[1] Euseb. Eccles. Hist. v. 1.

[2] Chacun sait que jamais révolution plus grande ne changea plus rapidement la face du monde que celle qu'opéra la prédication de la religion de J.-C. à l'époque où l'empire romain avoit atteint l'apogée de sa gloire et de sa puissance. Les sublimes doctrines de l'Évangile séduisoient et par leur touchante simplicité et par leur profonde élévation tout ce que la société, dans l'état de corruption et dissolution où elle se trouvoit, possédoit encore de cœurs généreux. Aussi rien de comparable dans l'histoire de l'humanité à la rapidité des conquêtes de la nouvelle religion, malgré les persécutions atroces qu'elle attiroit

historien de ce pays, le vénérable Bède, qui florissoit au commencement du VIIIe siècle, raconte dans son Histoire ecclésiastique de Bretagne, que, sous le règne de l'empereur Marc-Aurèle, un roi breton,

sur ses sectateurs. A la voix d'un pouvoir farouche et ombrageux, les provinces se couvroient en vain d'échafauds d'où des milliers de martyrs, heureux de pouvoir sceller de leur sang la vérité de la religion qu'ils avoient embrassée, s'élançoient vers le Ciel en entonnant l'hymne de l'éternité. « Nous ne sommes » que d'hier, disoient les chrétiens à leurs » bourreaux, et déjà nous remplissons vos » conseils, vos tribunaux, vos armées.... » Sans doute il seroit difficile de préciser l'époque de l'introduction du christianisme en Bretagne. Bien que quelques chroniqueurs doués d'une foi aussi naïve que robuste racontent que ce fut saint Pierre lui-même qui vint y prêcher la foi en son divin maître; cette assertion paroît tout aussi hasardée que celle de quelques autres auteurs qui ont attri-

nommé Lucius [1], écrivit à saint Eleuthère, évêque de Rome, pour le prier de le seconder dans le désir qu'il avoit d'embrasser la religion chrétienne; que le pape se

bué cette mission à saint Paul. Mais ce qu'il y a d'irréfragablement certain, c'est que le christianisme pénétra de fort bonne heure en Bretagne et qu'il y fit en peu de temps d'immenses progrès parmi les Romains et les naturels. En effet dans les actes d'un des premiers conciles d'Occident (celui qui eut lieu à Arles en 314), il est fait mention de trois évêques de cette contrée qui y assistèrent, savoir : Eberius de Yorck pour la province *Maxima*, *Restitutus* pour la *Flavia*, et Adelphius pour la *Britannia Prima*. (*Note du trad.*)

[1] Il ne faut pas que ce nom romain surprenne le lecteur. Les princes alliés des Romains prenoient souvent des noms romains. C'est ainsi que le frère de notre Herman (Arminius) s'appeloit Flavius. (V. Tacit. Annal. II, 9.)

rendit à la prière du roi ; que la religion de J.-C. fut alors prêchée aux Bretons qui l'adoptèrent et la professèrent librement jusqu'à l'époque de la grande persécution des chrétiens sous l'empereur Dioclétien [1].

3. Comme saint Eleuthère monta sur le siège de l'apôtre saint Pierre en 177, et que l'empereur Marc-Aurèle mourut en 180, il faut que cette transaction entre lui et le roi breton ait eu lieu dans la période qui sépare ces deux époques. Tertullien et Origène, dont l'un florissoit au second et au troisième siècles et l'autre dans la première moitié du troisième, témoignent également que l'Évangile avoit alors pénétré chez les Bretons [2].

4. Parmi les Bretons qui obtinrent la palme du martyre pendant la persécution

[1] Bedæ Hist. eccl. ang. 1, 4.

[2] Tertul. adv. Jud. cap. 7. Orig. en math. tract. 28.

de Dioclétien, le plus célèbre fut saint Alban. Il étoit payen et habitoit la ville de Vérulam. Ayant donné asyle dans sa maison à un prêtre, la conduite de cet homme pieux le rendit attentif à ses doctrines ; et, après s'en être instruit, il se convertit à la Foi. La protection qu'il avoit accordée à un chrétien, fut cause qu'on l'amenât devant le propréteur romain, à qui il déclara lui-même qu'il avoit embrassé la foi chrétienne. Le propréteur [1] le fit mettre à la torture pour le forcer de sacrifier aux idoles. Alban demeura inébranlable ; et le Romain le fit conduire au supplice. En route, il fut obligé de s'arrêter, parce qu'il y avoit une

[1] Dioclétien revêtit la pourpre impériale en l'an 264. Ce ne fut que dans la 19e année de son règne qu'il consentit à autoriser la persécution des chrétiens. Mais à cette époque, Constance, prince favorable aux chrétiens, régnoit en Bretagne. Il se peut qu'avant qu'il

si grande foule qui se pressoit pour passer sur un pont jeté sur une rivière qui couloit là, qu'on crût qu'il seroit obligé de rester sur le rivage jusqu'au soir. Alban s'approcha de l'eau, leva les yeux au ciel et se mit en prières; au même instant le fleuve se sépara et ouvrit un libre passage non seulement pour lui, mais pour la foule qui l'accompagnoit. Témoin de ce miracle, le bourreau brisa son glaive, se jeta aux pieds du saint confesseur et déclara que désormais il étoit chrétien. Accompagné d'une foule immense de peuple qui souffroit beaucoup de la chaleur du jour (c'étoit le 22 juin), Alban monta sur une petite hauteur, s'agenouilla et se mit en

ait pris la pourpre, un propréteur ait mis à exécution les lois toujours existantes contre les chrétiens. C'est ce qui me fait présumer que cette persécution eut lieu en Bretagne avant que Constance ne fût devenu César, c'est-à-dire avant l'an 292.

prières; peu d'instans après, une source abondante et limpide jaillit de la montagne [1]. L'homme qui lui trancha la tête tomba à terre frappé de cécité. Le bourreau qui avoit brisé son glaive, périt en même temps qu'Alban [2].

[1] Gildas, de Excidio Britanniæ. Ep. Bedæ Hist. eccles. angl. I, 7.

[2] Il est naturel que des incrédules refusent d'ajouter foi à de pareils miracles. Mais pourquoi des chrétiens les nieroient-ils? Écoutons à ce sujet le savant protestant anglais Collier qui florissoit dans les dernières années du XVI[e] siècle et qui est auteur d'une histoire de l'Église. Il s'exprime en ces termes :

«Les miracles de saint Alban sont attestés » par tant d'écrivains dignes de foi, que je ne » vois pas pourquoi on les révoqueroit en » doute. Il résulte évidemment des ouvrages » des anciens que de leur temps des miracles » ont eu lieu dans l'Église. Il n'y a rien de » fondé à dire que Dieu n'a manifesté sa puis-

5. D'anciens auteurs anglais attestent qu'un grand nombre de ceux qui étoient présents au supplice de saint Alban, se convertirent à la Foi et se firent instruire par le prêtre qui l'avoit converti; qu'ils se retirèrent avec lui dans le pays de Galles, où ils reçurent le sacrement de baptême au nombre de plusieurs milliers et où ils furent ensuite massacrés par les payens. Le prêtre fut lapidé [1].

6. Après cette persécution, l'Église de Bretagne jouit jusqu'à l'arrivée des Anglo-

» sance d'une manière surnaturelle que du » temps des apôtres. Ceux-ci n'ont point con» verti l'univers entier. Pourquoi Dieu n'au» roit-il pas également plus tard donné à ses » serviteurs d'irrécusables preuves de sa mis» sion? Pourquoi rejeter les miracles de saint » Alban, quand la situation où il se trouvoit » étoit assurément bien digne d'une interven» tion surnaturelle?.... »

[1] Harpsfield. Thom. Rudburn. Matth. Paris.

Saxons de cent cinquante ans de tranquillité, troublée peut-être de temps à autre par quelque irruption de barbares venus par terre ou par mer, toutefois jamais complètement interrompue.

7. Mais cette Église, comme tant d'autres de l'Orient et de l'Occident, fut aussi infectée par l'hérésie d'Arius, prêtre d'Alexandrie en Égypte, qui, vers l'an 319, commença à élever des doutes contre l'éternelle divinité du fils de Dieu, et devint chaque jour plus audacieux dans ses blasphêmes. Quoique son hérésie eût été solennellement condamnée par le concile général de l'Église tenu à Nicée en Bithynie, ses partisans se répandirent en tous lieux. Il seroit difficile de préciser les progrès que fit le mal en Bretagne ; ce qu'il y a de vraisemblable, c'est que celles des églises de ce pays qui étoient tombées dans l'erreur revinrent aussi à la doctrine catholique, lorsque, vers l'an 368, tout

l'Occident se déclara contre cette hérésie [1].

8. Le schismatique Pelage sortit du sein même de l'Église de Bretagne. Natif de Bangor dans le pays de Galles, il y avoit embrassé l'état monastique et vint à Rome, où il fit la connoissance de Cœlestius, moine irlandais. Tous deux possédoient de grands dons naturels, beaucoup de science, de zèle et d'ardeur. Ils en vinrent à nier le dogme du péché originel et à professer d'autres opinions hétérodoxes conséquences de leur première erreur. Un an avant le sac de Rome par les Goths, ils quittèrent cette ville et se mirent à prêcher leur doctrine qui, bien qu'anathématisée dans différents conciles, trouva encore cependant un grand nombre de partisans, surtout en Bretagne [2].

[1] Athan. ad Afror. et ad Epict.

[2] V. Marcum Mercatorem.

9. Les évêques orthodoxes de cette île s'adressèrent à l'Église des Gaules et la prièrent de leur envoyer quelques hommes de science et de vertu, capables d'arrêter les progrès du mal. Les évêques des Gaules se rassemblèrent à cet effet en concile et chargèrent de cette mission saint Germain, évêque d'Auxerre, et saint Lupus, évêque de Troyes.

10. A cette même époque, le diacre Palladius, envoyé en Bretagne par saint Célestin I qui occupa le siège apostolique de l'an 422 à l'an 432, avoit, à son retour, exposé au Pape les souffrances de l'Église de Bretagne. Célestin nomma ce même évêque d'Auxerre, Germain, son légat en Bretagne, à l'effet d'arrêter les entreprises d'Agricola, fils de l'évêque pélagien Sévérianus, qui déployoit beaucoup d'activité dans la propagation de l'hérésie.

11. Germain et Lupus se rendirent en

Bretagne, où ils prêchèrent non seulement dans les églises, mais encore en plein air. Des preuves extraordinaires de talent donnèrent plus de force encore à leurs paroles, et la victoire de la vérité sur l'erreur fut complète.

12. Tous deux se trouvoient encore en Bretagne, quand ce pays fut attaqué à la fois par les Pictes et par les Saxons, les uns descendus de leurs montagnes, les autres débarqués sur les côtes. Les Bretons s'armèrent de leur mieux contre ces ennemis réunis, et invitèrent les deux saints à venir en leur camp où ceux-ci instruisirent les payens qui se trouvoient encore parmi les Bretons dans la sainte doctrine de l'Évangile.

13. Avant de se consacrer à l'état ecclésiastique, saint Germain avoit été soldat, et par son mérite s'étoit élevé, en Gaule, sous le règne d'Honorius, jusqu'au grade de général en chef.

14. Animé par l'Esprit-Saint, il conduisit les Bretons contre l'ennemi, et leur recommanda de répéter de toute la force de leurs voix, ce qu'il crieroit à la vue des barbares. Quand l'ennemi parut, saint Germain s'écria à trois reprises: « Alleluia ! » Toute l'armée répéta après lui le même cri; et la crainte du Seigneur s'empara des ennemis [1].

15. Saint Germain et Lupus revinrent ensuite en Gaule [2].

[1] Bien que j'aie suivi dans ce récit le vénérable Bède, je ne puis cependant passer sous silence que, d'après la remarque du savant Thomas Carte, il est probable que cet événement n'arriva que lors du second voyage de saint Germain en Bretagne, quand il étoit accompagné par Sévère et non par Lupus. (Voy. Butler, Vie des Saints, art. Saint Germain.)

[2] Bedæ Hist. eccles. angl. 1, 17 — 20. Constantii vita Germ. Usserii Ant. Brit.

16. Plusieurs années après, saint Germain fut encore une fois appelé en Bretagne pour y combattre l'hérésie qui avoit relevé la tête. Il amena avec lui saint Sévère, l'un des disciples de Lupus récemment appelé à l'archevêché de Trèves. La mission de ces deux hommes eut pour résultat le retour sincère à la véritable foi catholique de ceux qui avoient été entraînés dans l'hérésie. Saint Germain laissa après lui une source abondante de bénédictions en fondant d'excellents séminaires pour les jeunes gens qui se vouoient à la prêtrise.

17. Saint Germain ne se créa pas moins de droits à la reconnoisance des Bretons par le choix des hommes qu'il mit à la tête de ces écoles. Des écrivains protestants eux-mêmes parlent encore avec une respectueuse reconnoissance de saint Iltut et de saint Dubritius. Le premier fut ordonné prêtre et le second sacré évêque de Lan-

daff par saint Germain en 446, quatre ans avant le débarquement des Anglo-Saxons. On ne sauroit ici méconnoître les voies particulières de la divine Providence qui permit que ces établissements fussent fondés par saint Germain dans le pays de Galles; contrée qui, défendue par ses montagnes, ne put être conquise par les Anglo-Saxons et où vinrent se réfugier un grand nombre de Bretons au fur et à mesure que le reste de l'île tomba au pouvoir des envahisseurs.

18. Écoutons ce que dit à ce sujet un écrivain protestant de notre époque, Robert Henry, qui, dans son excellente histoire de la Grande-Bretagne, s'exprime en ces termes : « Après le départ de Germain, » les églises de la Bretagne furent gou- » vernées avec beaucoup de sagesse, et, » grâce à ses disciples, furent préservées » de l'hérésie. Parmi ceux-ci, Iltutus et » Dubritius se distinguèrent particulière-

» ment tant par leur science que par lenr » zèle et leur piété. Dubritius fut d'abord » évêque de Landaff et plus tard arche- » vêque de Caërléon. Il avoit la direction » de deux écoles pour les jeunes gens qui » se vouoient à l'état ecclésiastique. Iltu- » tus étoit directeur d'une savante et cé- » lèbre école dans le Clamorganshire qu'on » appelle encore aujourd'hui l'église d'Il- » tut. Un grand nombre d'hommes distin- » gués qui parvinrent aux plus hautes di- » gnités dans l'Église, tant en Bretagne » qu'à l'étranger, sortirent de ces écoles ; » par exemple, Samson, archevêque de » Dol en Bretagne; saint Magloire, son » successeur sur ce siége ; Maclou, évê- » que de St.-Malo ; Daniel, évêque de » Menevia » (qui après lui fut appelé Saint-David) « et une foule d'autres [1]. C'est

[1] Laudaff, Caérléon, l'Eglise d'Iltut, Bangor, St.-David sont tous situés dans le pays de Galles.

» pourquoi, au milieu des calamités de » cette époque » (celle des invasions des Saxons), « les églises de Bretagne fleu- » rirent en piété et en science sous la di- » rection d'Iltutus, de Dubritius, de leurs » disciples et de leurs successeurs.... » [1].

19. A cette époque, il fut tenu dans l'île plusieurs conciles, dont quelques-uns, comme le fait observer Henry, furent des assemblées composées des hommes les plus distingués dans l'Église et dans l'État, et où il paroît qu'il fut pris également des décisions sur les affaires publiques et temporelles [2].

20. Il est vrai, comme le remarque aussi Henry, que ce témoignage si favorable qu'il donne aux évêques de cette époque et que nous venons de rapporter, ne semble pas s'accorder avec les plaintes

[1] Robert Henry History of Great Britain.
[2] Spelm. Con.

amères de l'abbé Gildas sur l'ignorance et la conduite peu régulière du clergé breton. Mais on ne sauroit nier non plus que ce pieux abbé dans son histoire de la destruction de la Bretagne, n'ait fortement rembruni ses couleurs; ce que peut excuser la triste nature de son sujet et ce que lui-même avoit éprouvé dans sa patrie opprimée par la main de fer des Anglo-Saxons[1].

21. Il est certain que Theleau, David et d'autres évêques de l'Église de Bretagne à cette époque, étoient des hommes aussi pieux qu'éclairés ; mais il est également vrai que la corruption du peuple que déplorent les écrivains et que révèlent les transactions publiques de ce temps, paroît

[1] Gildas, surnommé *le Sage*, naquit en 492 de parents illustres, et fut élevé dans un cloître où il apprit à aimer les sciences dans lesquelles il fit de grands progrès pour son époque. Il embrassa l'état monastique, et à

prouver qu'au total l'état religieux des Bretons étoit peu satisfaisant et que probablement la majorité des évêques ne ressembloit pas à ces hommes si pieux et si méritans.

22. Quand la nationalité d'un peuple disparoît complètement, sans être anéantie par la supériorité de forces d'un ennemi extérieur, il faut que de grands déchirements aient précédé cette catastrophe ; il faut qu'il y ait déjà là l'inaction de la mort.

23. « Le peuple, dit Gildas, quoique

l'âge de trente et quelques années passa en France, où il se voua à la vie contemplative dans la petite île d'Honat (près de Belle-Isle). Il devint ensuite abbé du couvent de Rhouys fondé dans les environs sur la côte méridionale de Bretagne, puis se remit à vivre solitaire dans une caverne, visitant souvent cependant l'abbaye et écrivant l'histoire de la ruine de sa patrie. Il mourut dans un âge fort avancé et fut canonisé.

» foible contre l'ennemi extérieur, étoit cou-
» rageux et belliqueux dans les discordes
» civiles. On faisoit des rois, mais Dieu ne
» les consacroit point. C'étoient les plus
» cruels qui arrivoient aux plus hautes di-
» gnités..... Puis on les tuoit sans justice ni
» jugement, et on mettoit à leur place des
» hommes encore plus remplis de malice
» et d'iniquité. Si par hasard il y en avoit un
» de plus vertueux et de plus humain que
» les autres, il n'en attiroit sur sa tête que
» plus de haines et d'inimitiés [1].

24. Le bon et vénérable prêtre Bède [2], qui florissoit au commencement du huitième siècle, à qui les premiers écrivains anglais ne manquent jamais aujourd'hui encore, à l'exemple de l'antiquité, de donner

[1] Bède, né en 673, mourut en 735. Nous reparlerons en son lieu de ce saint homme.

[2] *Gildas, de Excidio Britanniæ*, 19.

l'épithète de vénérable, et au mérite duquel Edmond Burke rend une si complète justice[1]; Bède, dis-je, se plaint comme Gildas de la profonde corruption du peuple, et convient qu'à l'époque dont il s'agit, c'est-à-dire vers le milieu du 5e siècle l'ivrognerie et la discorde dominoient même parmi le clergé[2].

25. Le choix par lequel Vortigern, un des chefs du pays, fut appelé à la couronne, probablement du consentement des évêques, est la condamnation de ceux qui furent appelés à le faire. Ce Vortigern, comme l'appelle Bède et, d'après lui, d'autres historiens; ou Guthrigern, comme le nomme Gildas; ou bien encore Gwertheyrn, selon Taliessin, barde qui florissoit au sixième siècle, étoit un impie dont les

[1] Edmond Burke, Abridg. of the engl. Hist.

[2] Bedæ Hist. eccles. I. 14.

iniquités remplissent les annales du temps. Il ne faut pas toutefois s'imaginer qu'on lui eût donné un pouvoir absolu ; nous voyons en effet que dans les affaires importantes du pays, il étoit obligé de consulter les états. Il ne parvint pas à la couronne sans avoir à triompher d'un rival. Celui-ci issu probablement de race romaine, est appelé Ambrosius par les Anglais : les chroniqueurs gallois le nomment Emris Wledig. Les uns et les autres le représentent comme un homme brave, modeste et pieux, dont l'influence fut toujours dangereuse à l'indigne Vortigern[1].

26. Cependant celui-ci dans une assemblée des états, parvint à leur persuader d'implorer le secours des Saxons contre les Pictes et les Scots[2].

[1] Voy. Turner's Hist. of the Anglo-Saxons.
[2] Bedæ Hist. eccles. I. 14.

CHAPITRE III.

Histoire de la Bretagne depuis l'invasion des Saxons jusqu'à Alfred.

1. Tacite, cet écrivain si bien instruit de tout ce qui a rapport à la Germanie, en énumérant les différentes races de notre nation, ne fait pas mention des Saxons : soit que par leur position septentrionale ou que ne formant encore qu'une petite tribu, ils lui aient échappé; soit qu'ils n'aient pris ce nom que plus tard. Le géographe Ptolémée [1], qui florissoit au deuxième siècle, est le premier écrivain

[1] Il est singulier qu'il ait pu y avoir des divergences d'opinion sur la véritable époque de Ptolémée, puisque lui-même rapporte

qui parle d'eux. Il nous apprend qu'ils habitoient sur la rive droite de l'Elbe la presqu'île cimbrique jusqu'à la Trave, c'est-à-dire le pays de Holstein, et trois îles de la mer du nord. Ces îles sont Heligoland, Nordstrand et probablement la presqu'île d'Eiderstett, formée par la mer du nord et par l'Eider, que Ptolémée a sans doute prise pour une île. Je ne saurais dire si à cette époque, comme du temps du géographe anonyme de Ravenne qui florissoit au septième siècle, l'Eider formoit une ligne de séparation entre les Germains et les Cimbres; mais je doute que les Jutlandais qui passèrent en Bretagne avec les Saxons, eussent la même langue, les mêmes mœurs, la même religion qu'eux;

qu'il fit des observations astronomiques à Alexandrie, dans la seconde année du règne d'Antonin-le-Pieux, par conséquent en l'an 139.

bien qu'ils paroissent avoir été confondus, les uns et les autres dans une même nation qui bientôt se distingua en deux tribus par les noms de Saxons et de Jutes. Plus tard les Saxons se répandirent en Allemagne, et firent des conquêtes sur la terre ferme, après avoir comme les Danois et les Normands, ravagé pendant des siècles les côtes de Bretagne, de Gaule et de Belgique, et rançonné la marine des nations commerçantes.

2. Quelques personnes font dériver le nom des Saxons des Saciens, peuplade qui habitoit la Scythie asiatique, d'où Odin ou Wodan, conquérant, législateur, fondateur de religion, et divinisé lui-même plus tard, conduisit ses guerriers en Scandinavie. Quelques autres le font provenir du mot *Sachs*, qui aujourd'hui encore dans quelques endroits de la Westphalie veut dire *couteau*, de même que le mot danois *Sax* [1] signifie *ciseaux*. Leibnitz adopte cette

[1] V. Moscou, Histoire des Allemands. VI. 2.

racine. Elle convient assurément mieux à un peuple avide d'aventures par mer et par terre que la troisième étymologie que l'on fait venir du vieux mot *saten* ou *sassen, rester assis*. Nous aurons d'ailleurs tout à l'heure une preuve irréfragable que les Saxons nommoient effectivement le glaive *sachs*.

3. Cette petite et audacieuse peuplade, resserrée en Holstein par l'Elbe et la Trave, dans les îles d'Heligoland et de Nordstrand et dans la péninsule d'Eiderstett, devint bientôt l'une des nations les plus célèbres de l'Allemagne. Elle donna son nom aux contrées qu'elle conquit ; ses princes devenus empereurs romains furent considérés comme les chefs de toute la chrétienté occidentale. Dans la plus grande des îles de l'Europe qu'ils ont appelée Angleterre du nom des Angles, une de leurs tribus, les Saxons sont devenus une nation dont le pouvoir s'est étendu jusqu'aux extrémités de l'Inde et par delà les limites de

l'Occident inconnues aux anciens. Et ce qui est bien autrement important, grâce à une législation à laquelle ont une égale part la couronne, la noblesse et le peuple, fleurit chez cette nation une liberté qui fait le bonheur et la gloire d'une noble et généreuse population.

4. Bien que la tradition générale, appuyée, il est vrai, sur le témoignage si respectable de Bède, porte que les états de Bretagne convoqués par Vortigern, envoyèrent une ambassade en Germanie pour implorer l'assistance des Saxons contre les Pictes et les Scots; je préfère suivre la version de Nennius, parce qu'il écrivoit avant Bède et que de vieilles traditions bretonnes s'accordent avec elle; mais surtout parce qu'elle est à mon avis beaucoup plus probable que l'autre.

5. Les états de la Bretagne convoqués par Vortigern étoient assemblés pour aviser aux moyens de défendre le pays contre

les Scots et les Pictes ; et d'un autre côté Vortigern étoit menacé par Ambrosius à la tête d'une puissante armée, lorsque les Saxons, commandés par les deux frères Hengst et Horst [1], débarquèrent dans la petite île de Thanet, dépendant de la province de Kent et située en face de l'extrémité sud-est de la Bretagne. Il est probable qu'ils appartenoient à la tribu des Angles, dont le nom est encore porté aujourd'hui par cette partie si pittoresque du duché de Schleswig qui s'étend depuis le

[1] « Hengst et Horst. » Le mot allemand *Hengst* signifie cheval. Les Danois et les Suédois disent *Hingst*, et les Anglais *Horse*. De même que la nation avoit tiré son nom du mot glaive, ne se pourroit-il pas que les deux frères eussent dérivé le leur du nom de cet animal si belliqueux ? On sait au reste que parmi les Germains, le cheval étoit un animal sacré. Tacit. De mor. germ. 10.

golfe de Flensbourg jusqu'à celui de Schleswig.

6. L'assemblée envoya des députés aux nouveaux venus à l'effet de leur demander quel avoit été le but de leur voyage. Hengst et Horst répondirent que, selon l'usage des nations du nord, l'excès de population les avoit forcés à quitter leur patrie avec les guerriers qu'ils conduisoient. Hengst et Horst se vantoient d'être petits-fils d'Odin ou Wodan; et il est possible qu'ils en descendissent véritablement.

7. Quelque foible que fût le nombre de ces étrangers arrivés sur trois navires [1],

[1] Toutes les traditions s'accordent à dire qu'ils arrivèrent sur trois navires, appelés *Chiules* par quelques auteurs, nom dont on retrouve la filiation dans le vieux mot anglais *Keyle*, dans le mot *Gœlle* du bas-saxon, et dans le mot danois *Jolle*, aujourd'hui encore usité.

ils pouvoient toujours jeter un poids dans la balance, soit qu'ils prissent parti avec les Bretons contre leurs ennemis, soit qu'ils s'unissent à ceux-ci contre ceux-là. Il fut en conséquence résolu dans l'assemblée qu'on s'assuroit de leur assistance. On conclut avec eux un traité aux termes duquel ils s'engagèrent, moyennant la nourriture et l'habillement et probablement aussi une part dans le butin, à marcher avec les Bretons contre les Pictes et les Scots.

8. On rapporte que dans un festin qu'il donna à Vortigern et aux puissants du

Tous signifient de petites embarcations. Cependant Bède rapporte que les trois navires étoient des *naves longæ* (bâtiments de guerre). Je ne sais où Hume et Burke ont vu que le nombre des Saxons débarqués fût, au dire du premier, de 1500; et, au dire du second, de 1600.

pays, Hengst fit venir sa fille qui servit aux convives du vin et de l'hydromel ; et qu'alors Vortigern, enivré d'amour et de boisson, demanda la main de la belle Rowena et l'obtint moyennant la cession aux étrangers du pays de Kent[1].

9. Le succès parut d'abord justifier l'imprudence des Bretons. Guidés et renforcés par les courageux étrangers, ils vainquirent l'ennemi commun. Mais cette victoire si facilement remportée sur les Pictes qui avoient jusqu'alors fait trembler les Romains, révéla aux Saxons le secret de la foiblesse de leurs alliés et leur inspira un vif désir de s'établir dans ce beau pays. Ils firent avertir secrètement leurs compatriotes d'au-delà de la mer ; et quelque temps après on vit arriver une flotte de dix-sept vaisseaux portant cinq mille combattants, puis peu après une autre flotte de qua-

[1] Nennius. Jeffry.

rante vaisseaux commandée par Octa et Abisa. Les exigences des étrangers s'accrurent chaque jour, et les Bretons ouvrirent trop tard les yeux sur leur lâcheté imprudente. Il en fut d'eux comme du cheval de la fable qui, après avoir imploré le secours de l'homme contre le cerf, dut, quand celui-ci eut été tué, continuer à servir de monture à son auxiliaire [1].

10. Vortigern fut détrôné et remplacé par son fils Vortimer, que les vieilles chroniques bretonnes nous dépeignent comme un autre Hercule. Commandés par lui, les Bretons ne craignirent plus d'attaquer les Saxons. De nombreux combats furent livrés. Celui d'Ailesford, où périt Horst, fut une horrible boucherie. Mais Hengst et son fils Eska, ayant peu de temps après conquis la province de Kent, les Bretons

[1] Hor. Epist. I. x. 34—38.

paroissent s'être vantés à tort d'avoir remporté la victoire.

11. Vortimer mourut, et son indigne père reprit le pouvoir. Des chroniqueurs bretons racontent que Hengst, sous prétexte d'ouvrir une négociation, ayant invité à un banquet Vortigern et la nombreuse suite de ses nobles, enivra ses hôtes avec de l'hydromel; qu'en ce moment les Saxons, tirant les armes qu'ils avoient tenues cachées sous leurs vêtements, s'écrièrent: «Prenez vos glaives[1]!» Après quoi, trois cents nobles Bretons furent égorgés et Vortigern chargé de fers[2].

12. La dignité suprême fut alors conférée par les Bretons à Ambrosius, qui, à ce qu'il paroît, opposa aux envahisseurs saxons une courageuse résistance.

[1] *Nemed eure Saxes!*

[2] Nennius, Hist. Brit. Voy. Jeffry et Golyzon dans Turner.

13. Une grande obscurité règne sur l'histoire de cette époque. Ce n'est pas que nous manquions d'historiens bretons ou saxons qui en rapportent les événements; mais leurs préventions et leurs préjugés de nationalité nous les rendent suspects. Au dire des Bretons, Hengst perdit une grande bataille, et à la suite de cet échec, fut obligé de quitter l'île avec ses guerriers. Ils ajoutent que son absence dura cinq ans. En effet nous remarquons dans les écrivains saxons un profond silence sur les huit années qui s'écoulèrent depuis 458 jusqu'à 466. Ce qui s'accorde encore avec l'assertion des écrivains bretons, c'est le témoignage d'une vieille chronique flamande [1] qui rapporte que pendant son absence de Bretagne, Hengst rebâtit [2] la

[1] Gerbrandus Lugd.

[2] « Rebâtit » et non « fonda. » Leyde étoit depuis long-temps connu des Romains; ils

ville de Leyde. Quoi qu'il en puisse être au reste de ce point historique, il résulte clairement de la comparaison des traditions bretonnes et saxonnes, que bien qu'en maintes occasions les Bretons aient opposé aux envahisseurs une résistance désespérée, cependant, en définitive, ils ne purent pas les expulser ; ce que prouve au reste évidemment la conquête de leur île par les Anglo-Saxons.

14. Avant de montrer au lecteur la Bretagne partagée en différents royaumes Anglo-Saxons, il convient de dire que les Saxons y portèrent partout le fer et la flamme, sans pitié pour l'âge ni pour le sexe. Les ecclésiastiques étoient surtout

l'appeloient *Lugdunum Batavorum*, pour le distinguer de Lyon et de St.-Bertrant en Guyenne, qui avoient également pour nom *Lugdunum*.

victimes de leur cruauté. La plus grande partie des évêques et des prêtres furent immolés aux pieds mêmes des autels qu'ils desservoient. Les églises et les cloîtres furent détruits. Les Bretons fugitifs furent relancés jusque dans les montagnes où ils avoient cherché un asyle, et égorgés par milliers. La faim força le reste à devenir les esclaves de leurs farouches vainqueurs. La conquête de toute l'île par les Anglo-Saxons n'ayant été achevée qu'au bout de cent quarante ans, beaucoup de Bretons se réfugièrent, au fur et à mesure des progrès des envahisseurs, dans les provinces demeurées encore indépendantes, mais plus particulièrement dans les pays de Galles et de Cornouailles. Ceux-ci, pendant que les autres provinces étoient successivement envahies et dévastées, opposèrent une heureuse résistance aux Saxons, et à la faveur de leur situation géographique, et à cause

de l'esprit belliqueux ordinaire chez les montagnards [1].

15. Un grand nombre de Bretons traversèrent la mer et vinrent se réfugier en Armorique [2]; c'est d'eux que cette belle péninsule de France a reçu le nom de Bretagne. Aujourd'hui encore le langage du peuple, surtout dans la Basse-Bretagne, indique évidemment une origine bretonne.

[1] Gildas, de Excidio Britanniæ. Bedæ Hist. eccles. Angl. I, 15.

[2] Il est plus que probable que les discordes continuelles des différents chefs bretons, en les empêchant de se secourir mutuellement aux jours du danger commun, furent cent fois encore plus funestes au pays que les armes des envahisseurs. Telle étoit en effet l'insouciance des tribus bretonnes pour des maux qui ne les menaçoient pas directement, qu'à l'époque même où les Saxons fondoient des royaumes au sud-ouest de leur île, une armée de onze mille hommes fit voile de la côte

16. Il y a de l'exagération dans l'assertion de ceux qui prétendent que le peuple breton fut complètement exterminé, à l'exception de quelques habitants qui purent se réfugier dans les pays de Galles et de Cornouailles ou en Armorique. Il n'y en a pas moins dans l'assertion de ceux qui assurent que les conquérants imposèrent le joug du plus dur esclavage à tous les Bretons à qui ils firent grâce de la vie [1].

de Cornouailles pour l'embouchure de la Loire et remonta ce fleuve afin d'aller combattre les Visigoths dans les environs de Bourges, abandonnant ainsi dans leur fatale imprévoyance la mère-patrie au moment où elle étoit en proie aux dévastations de ses plus cruels ennemis. (*Note du traducteur.*)

[1] Peut-être la comparaison de l'histoire des différentes conquêtes par invasion avec celle qui nous occupe concilieroit-elle ces deux assertions que le comte de Stollberg trouve

Burke contredit la première de ces assertions par l'énorme population que nous retrouvons deux siècles après dans le pays. Il est vrai qu'on pourroit objecter, et non sans quelque apparence de raison, que la beauté du climat et la fertilité du sol attirèrent de Germanie de nombreuses hordes d'aventuriers avec leurs femmes et leurs enfants. Mais ce profond écrivain réfute encore par d'autres motifs ces exagéra-

exagérées. Là comme ailleurs les émigrations devant les envahissements ne purent pas en effet être tellement générales, qu'il ne restât toujours quelques habitants dans les contrées qui tomboient au pouvoir du vainqueur. Il est fort probable qu'on les massacra d'abord sans pitié; mais qu'ensuite, ainsi que cela arriva partout ailleurs, les conquérants s'aperçurent qu'il leur falloit des bras pour cultiver les terres dont ils s'emparoient. Les Bretons eurent dès-lors sans doute la vie sauve; mais sans doute aussi les vainqueurs

tions[1]. Il cite des lois faites dès les premiers temps de la domination anglo-saxonne. L'une porte que le meurtre d'un Breton sera puni d'une amende aussi forte que celui d'un Saxon de la plus basse classe. L'autre a pour objet d'ouvrir aux Bretons et aux Saxons la voie aux honneurs et aux dignités. Ces deux lois démontrent évidemment que non-seulement il étoit encore resté des Bretons dans le pays, mais encore des Bretons libres[2].

se les partagèrent comme les terres et les bestiaux. La féodalité n'a pas d'autre origine. (*Note du traducteur.*)

[1] Edm. Burke. Abridgment of the Engl. Hist.

[2] Tout porte à croire que les deux lois dont il est ici question sont postérieures à l'introduction parmi les Saxons du christianisme, religion d'égalité et de liberté. Alors elles ne détruisent en aucune façon le fait principal. (*Note du traducteur.*)

17. Le christianisme disparut de la Bretagne au fur et à mesure des conquêtes des Saxons, lesquels firent des prêtres les objets particuliers de leur fureur d'extermination. Le joug de fer qui pesa sur les Bretons leur enleva jusqu'à la nationalité de leur langage qui ne se conserva intact que dans les pays de Galles et de Cornouailles. La langue des Germains devint celle de l'Angleterre ; et elle s'y conserva assez pure malgré le mélange de danois qu'elle reçut au neuvième siècle, jusqu'à ce qu'au onzième elle fût complètement dénaturée par les aventuriers normands et français avec l'aide desquels Guillaume le conquérant soumit la belle Angleterre. Des débris des langues saxonne, danoise, normande et française, (à quoi il faut encore ajouter la langue des Bretons dont nécessairement une foule de mots durent passer dans la langue des Saxons par suite de leurs rapports continuels avec le peuple vaincu), s'est

formée la langue anglaise telle qu'on la parle aujourd'hui. Mélange de plusieurs langues différentes, elle est par elle-même fort incomplète ; mais grâce à la constitution du pays qui favorise et développe l'éloquence ; grâce à la liberté qui électrise le cœur, éclaire l'esprit et lui donne un essor sublime ; par suite, grâce au grand nombre d'écrivains de génie qui l'ont maniée, elle est parvenue à réunir l'élégance à la concision et à l'énergie, ainsi qu'à se prêter merveilleusement à l'éloquence et à la poésie.

18. Bien que parmi les conquérants qui vinrent successivement débarquer sur les côtes de Bretagne, il se soit probablement trouvé des aventuriers appartenant aux différentes tribus de la Germanie, Bède [1] cite seulement les noms de trois peuplades qui prirent la part la plus active à cette

[1] Bedæ, Hist. eccles. Angl. I. 15.

entreprise. Ce sont les Saxons, les Angles et les Jutes, que Bède nomme Uites [1]. Plus tard il n'est fait que fort peu mention de ces derniers. Tous les envahisseurs de la Bretagne furent compris sous les dénominations génériques de Saxons, ou d'Angles, ou bien encore d'Anglo-Saxons. C'est des Angles que la Bretagne a été appelée Angleterre; de même que les Francs, peuplade germaine qui conquit la Gaule, ont donné leur nom à la France.

19. Il ne faut pas s'imaginer que Hengst ait conquis toute la Bretagne. D'abord simple aventurier, il sut profiter des circonstances qu'il n'avoit pas prévues; puis le succès couronnant son audace, son exemple dut exciter l'esprit entreprenant d'au-

[1] « *Uites* » et non *Vites*. On sait que les écrivains latins confondoient l'u avec le v. C'étoient les habitants du Jutland qu'en danois on appelle encore aujourd'hui *Jutes*.

tres aventuriers comme lui. Mais cent trente-six ans s'écoulèrent avant que la Bretagne fût complètement asservie (les pays de Galles et de Cornouailles toujours exceptés). Hengst se borna à la possession de quelques provinces méridionales, Kent, Middlessex et Essex [1]. (Il va sans dire que ces dénominations de territoire ne furent données que plus tard par les Saxons à des divisions géographiques.) Il exerçoit en outre des droits sur une partie du Surrey. Canterbury qui s'appeloit alors Dorоverna, étoit sa demeure; il régna dans ce pays qu'on appela *le royaume de Kent*, pendant trente-huit ans, et à sa mort le laissa à son fils Eska ou Eskus.

20. Onze ans avant la mort de Hengst

[1] L'étymologie de ces noms est facile à retrouver dans les mots allemands *Mittel-Sachsen*, *Ost-Sachsen*, Saxe du centre, Saxe de l'est.

étoit arrivé en Bretagne Ella, autre chef saxon. Après une longue résistance il conquit une partie du Surrey où il fonda un royaume qui fut appelé Sussex [1] à cause de sa position géographique et du nom des conquérants.

21. D'autres Saxons débarquèrent sous les ordres du chef Cerdic et de son fils Cenric, dans la partie de la Bretagne qui reçut d'eux le nom de Wessex [2] qu'elle porte encore aujourd'hui. Les Bretons leur opposèrent une opiniâtre résistance, encore après que leur chef Nazan-Léod eut péri avec cinq mille de ses soldats. Douze ans plus tard, Cerdic fut même complètement battu par Arthus, roi de Silures (au sud du pays de Galles), que les habitants avoient appelé à leur secours.

22. C'est là ce roi Arthur ou Arthus, si

[1] Sussex, *Sud-Sachsen*, Saxe méridionale.

[2] Wessex, *West-Sachsen*, Saxe de l'ouest.

célébré par les bardes gallois et par ceux des autres parties de la Bretagne. Du domaine de l'histoire, ils l'ont fait passer dans l'empire fantastique de l'imagination. Les écrivains du moyen âge, pour qui rien n'étoit jamais trop fabuleux, ne se sont pas contenté des artifices de son enchanteur Merlin, des exploits de ses chevaliers de la table ronde, et de ce sabre merveilleux dont les bardes avoient armé leur héros, et avec lequel il avoit tué dans une seule bataille huit cent quarante ennemis. Ils l'ont promené en triomphe en Danemarck et en France; et ce qui est plus fort, lui ont fait vaincre un général romain qui traînoit à sa suite des rois des trois parties du monde. Semblables aux enfants qui brûlent l'objet sur lequel ils veulent porter la lumière, ils ont fait de la glorieuse histoire de ce héros couronné un conte tellement absurde, qu'on a dû en venir jusqu'à douter même qu'un Arthur ait jamais existé.

23. Cerdic répara sa déroute, fonda le royaume de Wessex, et en mourant le laissa à son belliqueux fils Cenric, à la mort duquel ce royaume comprenoit le Hampshire, le Wiltshire, le Berkshire et l'île de Vecta (ainsi nommé d'un petit-fils de Wodan), aujourd'hui l'île de Wight.

24. La malheureuse Bretagne ne fut pas moins vivement attaquée à l'est qu'au sud. Des armées de Saxons, aussi innombrables que les flots qui les avoient apportées , s'y répandirent de tous côtés. Là aussi les Bretons firent pendant longues années bonne et courageuse résistance , jusqu'à ce qu'enfin Uffa réussit à y fonder le royaume des Estangles [1]. Il comprenoit les comtés de Cambridge, de Suffolk et de Norfolk.

[1] Angles de l'est. Les successeurs d'Uffa sont désignés dans l'histoire sous le nom générique d'*Uffingas.* (*Note du traducteur.*)

25. Cent trente-sept ans après le débarquement de Hengst, un chef nommé Crida fit encore de grandes conquêtes. Il fonda le royaume de Mercie, qui comprenoit les comtés de Hartford, Buckingham, Oxford, Glocester, Monmouth, Worcester, Warwick, et une partie de celui de Herford. Il avoit pour frontières la Saverne, le royaume des Estangles et celui d'Essex.

26. Les provinces d'Essex et de Middlessex furent détachées du royaume de Kent; et, réunies à une partie de l'Hartfordshire, elles formèrent le royaume d'Essex, créé presqu'à la même époque que celui de Mercie.

27. Le Northumberland, ainsi appelé de l'Humber qui coule au sud de cette province et la sépare du royaume de Mercie, fut envahi par les Saxons peu de temps après l'arrivée de Hengst en Bretagne. Mais ses habitants se défendirent avec tant de bravoure que près d'un siècle s'é-

coula avant qu'Ida, chef saxon qui, comme Hengst et tous les fondateurs de ces différents royaumes, se vantoit de descendre de Wodan, fit la conquête de cette partie du Northumberland appelée aujourd'hui le Northumberlandshire et de l'évêché de Durham. Il se fit appeler roi de Bernicie.

28. Presqu'en même temps Ella, autre chef saxon, conquit le Lancastershire et une grande partie du Yorckshire. Il prit le titre de roi de Deïri.

29. Le petit-fils d'Ida, Adelfried, épousa Acca, fille d'Ella, et chassa le frère de sa femme, Edwin, enfant de trois ans, de son royaume qu'il réunit au sien. Telle fut l'origine du puissant royaume de Northumberland, auquel Adelfried ajouta encore des provinces considérables du midi de l'Écosse, où le patois saxon que parle encore aujourd'hui le peuple, est un témoignage vivant de sa conquête.

30. Ainsi s'élevèrent les uns après les

autres les sept royaumes qu'on a l'habitude de désigner sous le nom d'heptarchie, mot générique tiré du grec [1].

31. Mes lecteurs n'exigeront sans doute pas que j'essaie de les guider dans le dédale de l'histoire de ces royaumes. Je courrois risque de m'égarer; et les faits qu'on pourroit y apprendre seroient loin de compenser ce qu'un pareil travail auroit de pénible. L'immortel Milton, qui au génie de la poésie joignoit une rare érudition, et possédoit de profondes connoissances sur l'histoire de sa patrie, dit que la sanglante histoire des démêlés des princes de l'heptarchie ne mérite pas plus d'être racontée que les guerres des rats et des

[1] Le mot *Octarchie* eut été plus juste; mais on s'en tint à l'autre, parce que le plus souvent les deux royaumes de Bernicie et de Déiri, réunis sous le même joug, n'en firent réellement qu'un seul appelé *Northumbrie*.

grenouilles. Nous nous bornerons donc à mettre en saillie dans ce chaos les événements les plus importants et les hommes les plus remarquables.

32. Eska , ou , selon d'autres, Eskus , n'étoit point belliqueux comme son père Hengst. Il en fut de même de son fils Octa, pendant le règne duquel Essex et Middlessex se détachèrent du royaume de Kent et reconnurent pour roi Erkenwin. Nous ne savons rien d'Hermanrick, fils d'Octa, si ce n'est qu'il partagea son autorité royale avec son fils Adelbert, jeune homme plein de courage et de générosité.

33. Celui-ci, à la mort de son frère, fit la guerre à Cealwin, roi de Wessex, fut battu par lui à deux reprises différentes, et contraint de faire la paix.

34. Mais lorsqu'à la mort de Cissa, roi de Sussex, Cealwin s'empara de ce royaume, Adelbert se mit à la tête d'une coalition menaçante contre lui et remporta une

grande victoire. Cealwin mourut peu de temps après.

35. Par ses talents et sa bravoure, Adelbert parvint à exercer sur les affaires des autres royaumes une influence telle que leurs rois dépendoient véritablement de lui, et qu'il paroît avoir visé à exercer une suprématie de fait sur tous les états créés en Bretagne par les Saxons[1].

36. Ce qui rend surtout remarquable le règne de ce roi, c'est qu'alors pour la première fois l'Évangile fut annoncé parmi les Saxons. Pour la première fois la lumière de la Foi frappa les yeux de ce peuple; et, après avoir été long-temps obscurcie par d'épais nuages qui n'en laissoient percer que quelques rares rayons, elle apparut de nouveau et plus brillante que jamais aux Bretons. La religion chrétienne ne s'étoit en effet complètement maintenue

[1] *Hume, Turner.*

que dans les pays de Galles et de Cornouailles.

37. A l'époque où Benoît I[er] occupoit le saint-siège, c'est-à-dire entre 573 ou 574 et 578, et où Grégoire étoit grand-prêtre et habitoit Rome, il arriva qu'un jour ce dernier aperçut parmi des esclaves exposés en vente des jeunes gens parfaitement bien faits et très-blancs de carnation. Ayant demandé quel étoit le lieu de leur naissance, il apprit qu'ils étoient originaires de la tribu des Angles en Bretagne, où les hommes étoient remarquables par leur beauté. Il demanda encore s'ils étoient chrétiens. On lui répondit que non. Grégoire reprit en soupirant : « Vous dites que ce sont des » Angles (*Angli*)? On seroit tenté de croire » que ce sont des anges (*angeli*)! » Aussitôt il alla trouver le Pape Benoît, le pria instamment d'envoyer porter en Bretagne la parole de Jésus-Christ, et s'offrit pour

cette mission. Benoît se rendit à ses désirs et Grégoire se mit en route [1].

38. Mais à peine eût-il quitté Rome, que le peuple accabla le Pape de doléances et de reproches, et se plaignit d'être privé de ce saint homme. Benoît dépêcha en toute hâte des messagers après lui pour le faire revenir [2].

39. Le successeur de Benoît, Pélage II, qui estimoit particulièrement Grégoire, l'envoya en mission importante à Constantinople. Plus tard, Grégoire devint abbé du couvent de Saint-André à Rome ; en 590, quand Pélage mourut de la peste, il fut élu Pape.

40. Sur le siége de l'Apôtre, il n'oublia point les Anglais. En 595, il chargea le prêtre Candide qu'il envoyoit en France pour affaires de l'Église, de racheter de

[1] Bedæ, Hist. eccles. II, I.

[2] Bedæ, Hist. eccl. et vita Gregorii.

jeunes captifs anglais et de les faire instruire dans des cloîtres [1]. L'année suivante, il envoya en Angleterre des missionnaires de la parole divine et mit à leur tête Augustin [2], prieur du couvent dont lui-même avoit été abbé. Il leur donna des lettres de recommandation pour le roi de France Childebert II et pour les évêques de cette contrée [3].

41. Les envoyés n'avoient pas encore fait beaucoup de chemin que déjà, effrayés par tout ce qu'ils avoient entendu rapporter en France, de la férocité des Anglo-Saxons et des cruautés qu'ils avoient commises en Bretagne, ils s'étoient arrêtés,

[1] Gregorii III. Epist.

[2] Personne ne confondra sans doute cet Augustin avec le grand saint Augustin, le Père de l'Église, qui naquit en 354 et mourut en 430.

[3] Gregor. Ep.

et comme on le croit généralement, à Aix en Provence. Ils envoyèrent Augustin près du Pape pour le prier de les décharger d'une mission dont l'exécution étoit impossible. Mais Grégoire n'étoit pas homme à renoncer facilement à une entreprise qu'il avoit conçue pour la gloire de Dieu et pour le salut de ses frères, et dont il avoit espéré le succès avec une ferme confiance en Dieu.

42. Augustin rapporta à ses compagnons l'ordre du Pape, en conséquence duquel ils continuèrent leur voyage. D'après l'indication de Grégoire, ils s'adjoignirent plusieurs ecclésiastiques français pour les aider dans l'accomplissement de leur mission et leur servir d'interprètes. Les Francs parloient en effet encore alors la langue allemande dans le pays qu'ils avoient conquis, de même qu'en Bretagne les Saxons.

43. Cette société évangélique, composée

de quarante personnes, débarqua dans l'île de Thanet.

44. Adelbert, roi de Kent, avoit épousé une chrétienne, Berthe, fille de Charibert, roi de France. Dans le contrat de mariage, il avoit été stipulé qu'elle conserveroit le libre exercice de sa religion, et un évêque, saint Luidhard (ou Letard) lui avoit été donné afin de la faire persévérer dans la foi en J.-C.

45. Les étrangers firent annoncer leur arrivée au roi, et l'invitèrent à prendre possession d'un royaume éternel qu'ils étoient venus lui annoncer.

46. Adelbert donna ordre qu'on les retînt provisoirement dans l'île de Thanet et qu'on leur fournît d'ailleurs tout ce dont ils auroient besoin.

47. Peu de temps après, il se rendit lui-même dans l'île de Thanet et leur donna audience en plein air, s'imaginant être par

là moins exposé à l'action des charmes magiques qu'ils pourroient posséder [1]

48. Ils lui parlèrent avec franchise et avec onction. Le roi avoua que leur doctrine étoit bonne, mais ajouta qu'il ne pouvoit pas se résoudre à renoncer à la vieille croyance de ses pères. Il les invita cependant à l'accompagner à Doroverna (Canterbury) et leur permit de prêcher leur religion et d'y convertir ceux qu'ils pourroient convaincre de sa vérité.

49. Ils firent une entrée solennelle dans

[1] Un historien rapporte que la réception eut lieu hors de la ville, sous un chêne, et que l'idée en avoit été suggérée à Adelbert par les prêtres saxons qui l'avoient assuré que c'étoit là un moyen infaillible pour n'avoir pas à redouter les maléfices que les *magiciens étrangers* pourroient employer contre lui. (*Note du traducteur.*)

la ville, précédés de l'image de J.-C. crucifié, et en chantant des cantiques [1].

50. Ils tinrent leurs assemblées dans une église située hors la ville et qui avoit échappé à la destruction générale des églises en Bretagne. L'évêque Luidhard et la reine Berthe y avoient déjà célébré le service divin.

51. « Quand ils s'établirent dans la de-
» meure qui leur avoit été assignée (c'est Bè-
» de qui parle), ils commencèrent aussitôt
» à imiter la vie apostolique de la primitive
» Église, priant, veillant et jeûnant cons-
» tamment. Ils annonçoient la parole de
» vie partout où ils pouvoient, méprisoient
» comme choses à eux étrangères tout ce
» qui étoit de ce monde, n'acceptoient
» de ceux qu'ils instruisoient que ce qui
» leur étoit absolument nécessaire pour se
» nourrir, vivoient en tout suivant les

[1] Bedæ Hist. eccl. Ang. I, 25.

» principes qu'ils enseignoient, prêts à
» supporter toute contrariété et heureux
» de mourir pour témoigner de la vérité
» qu'ils annonçoient. La simplicité de leur
» vie innocente, et la douceur de leur di-
» vine doctrine inspirèrent de l'admira-
» tion. Quelques anglo-saxons se conver-
» tirent à la foi et reçurent le baptême...
» Le roi lui-même, satisfait de la pureté
» de mœurs de ces saints et des promesses
» dont ils prouvoient la vérité par les nom-
» breux miracles qu'ils opéroient, se con-
» vertit et se fit baptiser. Le nombre des
» fidèles s'accrut chaque jour. Le roi s'en
» réjouissoit beaucoup, mais ne forçoit
» personne à embrasser le christianisme,
» bien qu'il portât plus d'affection aux
» fidèles comme à des concitoyens du
» royaume des cieux. Il avoit en effet ap-
» pris des instituteurs auxquels il étoit re-
» devable de son salut, que le service de

» J.-C. doit être volontaire et non con-
» traint. »[1]

52. Augustin partit ensuite, suivant la direction qui lui avoit été tracée par le pape, pour Arles en France, où il fut sacré, par l'archevêque de cette ville, archevêque d'Angleterre ; et Canterbury devint le siége de sa résidence[2].

53. Après avoir pris racine dans le royaume de Kent, le christianisme, semblable à la lumière de la naissante aurore, se répandit dans tous les royaumes anglo-saxons, sans cependant faire partout les mêmes progrès. Partout où étoit portée la parole de vie, elle étoit accompagnée de miracles dont l'incrédulité seule peut révoquer en doute la vérité, miracles dans lesquels le philosophe Burke ne voit rien de contraire à la raison, parce que la propa-

[1] Bedæ Hist. eccl. 1, 25.
[2] Ibid. — 27.

gation de l'Évangile qui en étoit le but, en étoit digne [1]; et parce qu'il n'y a d'ailleurs pas de motifs pour croire que la sagesse éternelle, qui a accompli en Orient tant de miracles qu'un chrétien ne sauroit révoquer en doute, parmi des peuples plus éclairés et plus en état de comprendre les preuves surnaturelles que ne l'étoient alors les Anglo-Saxons, n'ait pas voulu employer un moyen si puissant de conviction parmi les peuples de l'occident.

[1] « L'intervention immédiate de la divine » Providence en certains cas, pour un but si » important, n'est nullement impossible », dit Burke. Il relève l'aveugle crédulité avec laquelle ont été crus tous les récits de miracles dont quelques-uns semblent ne pas avoir eu de but digne d'un aussi grand moyen; mais il relève également le mépris injuste avec lequel ils ont été tous rejetés plus tard par quelques individus. « *They were then received with a blind credulity; they have been*

54. Augustin envoya à Rome le prêtre Laurent et un moine pour annoncer à Grégoire les heureux résultats de sa mission. Ce Pape, dans une lettre à Eulogius, patriarche d'Alexandrie en Égypte, lui fait part du contenu de ses nouvelles d'Angleterre, lui rapporte les nombreux miracles opérés par Augustin et lui raconte que dix mille Anglais ont reçu le baptême au jour de Noël de l'année de son arrivée en Bretagne [1].

55. Grégoire témoigna à Augustin la joie

since rejected with as undistinguishing a disregard. » (Burke. Abridgm. of the Engl. Hist.) Il ne faut pas non plus perdre de vue que lorsque la miséricorde divine daigne descendre à une intervention immédiate, il est digne d'elle de se manifester selon les besoins et les capacités des hommes auxquels elle veut se faire connoître.

[1] Greg. Epist. ad Eulog.

la plus grande de ce qu'il apprenoit, lui traça des règles de conduite pour la direction de sa jeune Église déjà si riche d'avenir, et l'avertit, en même temps, de ne point se glorifier des miracles que Dieu avoit opérés par lui. Il lui cite les paroles de notre Seigneur à ses soixante-dix disciples : « Ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont soumis ; mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans le Ciel ! »[1]. Il lui rappelle que beaucoup d'élus qui ont écrit leurs noms dans le Ciel, n'ont point fait de miracles ; et que le Fils de Dieu ne reconnoit pas pour siens beaucoup d'hommes qui ont opéré des miracles[2]. C'est ainsi que tout en l'encourageant, ce grand Pape cherchoit à le maintenir dans l'esprit d'humilité et le félicitoit de ce que Dieu eut daigné le choi-

[1] Saint Luc. x. 20.

[2] Saint Matth. VII, 22, 23.

sir pour instrument de sa miséricorde à l'égard d'un si grand nombre d'hommes [1]. Il me semble que la manière tout apostolique dont Grégoire envisage les miracles, met hors de doute la véracité de ceux qui sont arrivés de son temps et particulièrement de ceux dont il fait mention lui-même.

56. Les heureux résultats de cette mission inspirèrent au grand Grégoire une confiance telle, qu'en esprit il voyoit déjà tous les habitants de l'heptarchie saxonne agenouillés au pied de la croix du Sauveur. Ce ne sont pas ses paroles, mais ses actions qui prouvent cette confiance. Il chargea Augustin de sacrer douze évêques et d'en envoyer à Yorck un qui, lorsque cette ville et ses environs auroient reçu la parole de Dieu, en deviendroit évêque et seroit en même temps le métropolitain des

[1] Gregor. Epist. ad August.

douze autres. Tous ces évêques cependant, ainsi que les évêques bretons dont on comptoit un assez bon nombre dans les pays de Galles et de Cornouailles, devoient être soumis à Augustin. Après la mort d'Augustin, l'évêque d'Yorck devoit être le métropolitain de toute l'Église anglaise et bretonne ; et ensuite l'évêque d'Yorck ou celui de Londres, selon la priorité de consécration de l'un ou de l'autre. Mais ces dispositions demeurèrent inexécutées ; et la première dignité ecclésiastique d'Angleterre demeura attachée à l'archevêché de Canterbury, ville où Augustin avoit fondé sa première église. Quand Grégoire arrêtoit, en 601, ces dispositions, il est probable qu'il agissoit par imitation de ce qui existoit avant le débarquement des Anglo-Saxons. Il étoit en effet naturel que Londres, comme la cité la plus considérable, et Yorck, comme siège du propréteur, fussent regardés

comme les évêchés les plus importants. La Bretagne ayant été divisée par les Romains en cinq provinces, dans les principales villes desquelles résidoit un gouverneur subordonné du propréteur, il est vraisemblable qu'ainsi que cela arriva dans d'autres provinces de l'empire, il y eut des évêques métropolitains dans chaque ville chef-lieu de province, et un évêque dans chaque ville municipale. C'est ainsi que, selon la juste observation de deux auteurs modernes, il y avoit en Bretagne de 30 à 40 évêques [1].

57. Quatre ans après la conversion d'Adelbert, Grégoire envoya à Augustin de nouveaux collaborateurs sous la direction de Mellitus, abbé. Parmi eux se trouvoient Juste et Laurent. Trois ans plus

[1] Turner, Hist. of the ang. sax. Gibbon, History of the decline and fall of the roman empire.

tard, Augustin plaça Mellitus à la tête d'une mission en Essex dont les résultats furent aussi heureux que rapides. Sebert, fils de cet Erkenwin qui avoit fondé ce royaume en le détachant de celui de Kent, reçut le baptême en même temps qu'un grand nombre d'habitants des campagnes et de Londres dont Mellitus devint évêque et où, avec l'appui de la reine, il fonda l'église de Saint-Paul, qu'on admire encore aujourd'hui et le cloître de Saint-Pierre (la célèbre abbaye de Westminster)[1].

58. Augustin mourut la même année que le pape Grégoire, après avoir sacré Laurent, son successeur sur le siége archiépiscopal de Canterbury.

59. Adelbert mourut après un règne de cinquante-six ans. Roi, guerrier et législateur, il avoit acquis de nombreux titres

[1] Bedæ, Hist. eccles. Butler, Vie de Mellitus.

de gloire; heureux d'avoir courbé la tête sous le joug si doux de Jésus-Christ !

60. La pieuse Berthe l'avoit précédé dans la tombe, et Adelbert laissoit en mourant une veuve. Un fils qu'il avoit eu de Berthe, Eadbald, enflammé d'un impur amour, abandonna la foi chrétienne pour épouser sa belle-mère, et entraîna son peuple au culte des idoles.

61. Sebert, roi d'Essex, étoit mort dans la même année qu'Adelbert, mais probablement quelques mois avant lui. Ses trois fils avoient de son vivant feint d'imiter sa conversion; mais ils n'avoient point encore reçu le baptême. A sa mort ils retournèrent publiquement à l'idolâtrie et entraînèrent également le peuple. Ils venoient toutefois fréquemment dans l'église, et vouloient toujours que Mellitus leur donnât de ces beaux gâteaux si blancs qu'il avoit habitude de donner à leur père. C'est ainsi qu'ils appeloient la sainte Eucharistie. Sur

le refus opiniâtre de Mellitus, ils le chassèrent de son église. Celui-ci se retira à Canterbury, d'où Laurent, Juste, évêque de Rochester dans le royaume de Kent, et lui, résolurent de repasser en France, attendu l'apostasie générale de Kent et d'Essex. Mellitus et Juste s'éloignèrent effectivement : mais on raconte que, sur le point de se mettre en route, Laurent en fut empêché par une apparition nocturne à la suite de laquelle il alla trouver le roi Eadbald et lui représenta ses torts avec tant de force et d'éloquence que celui-ci renonça tout à la fois aux idoles et à son union incestueuse. Laurent fit ensuite revenir ses amis de France. Juste reprit possession de son église à Rochester : quant à Mellitus, il ne fut point reçu à Londres ; et à la mort de Laurent, il lui succéda sur le siége archiépiscopal de Canterbury.

62. Les trois fils de Sebert périrent avec la plus grande partie de leur armée

dans une bataille. Quelques années s'écoulèrent avant que le peuple d'Essex revînt à la foi chrétienne [1].

63. Adelfried, après avoir réuni le royaume de Déïri à celui de Bernicie, par l'expulsion de son beau-frère Edwin, âgé de trois ans, et avoir ainsi fondé le royaume de Northumberland, fit la guerre aux Scots, aux Pictes et aux Welshes, et agrandit par là ses états au nord et au couchant. Pendant qu'il faisoit le siége de Chester qui alors faisoit partie du pays de Galles, une armée de Bretons vint au secours de la ville. Environ douze cents moines de la grande abbaye de Bangor suivoient cette armée.

64. Au moment de livrer bataille, Adelfried les ayant aperçus à peu de distance de l'armée bretonne, apprit qu'ils étoient venus là pour secourir les combattants de

[1] Bedæ Hist. eccles. Anglor. II, 5.

leurs prières. « Puisqu'ils invoquent leur » Dieu contre nous, s'écria-t-il, ce sont » nos ennemis! » Il ordonna aussitôt de les attaquer. A l'exception d'une cinquantaine de ces religieux qui s'échappèrent, tout le reste fut massacré, et le cloître fut détruit de fond en comble[1].

65. Pendant ce temps-là Edwin, devenu jeune homme, erroit çà et là, poursuivi sans cesse par les embûches d'Adelfried. Il trouva enfin un asile à la cour de Redwald, roi des Estangles, où ses qualités aimables et son courage lui valurent l'amitié et l'estime générale. Adelfried prodiguoit à Redward les promesses et les menaces pour le déterminer à lui livrer le noble fugitif. Son dernier ambassadeur insistoit avec plus de force que jamais : le but de sa mission n'avoit point échappé à Edwin, et Redwald commençoit à hésiter, quand la reine, tou-

[1] Ibid., II, 2.

chée de la confiance du jeune prince, représenta à son mari tout ce qu'il y auroit d'odieux à trahir un tel hôte. L'effet de ce discours ne fut pas manqué. Redwald marcha à l'improviste avec son armée contre Adelfried, qui fut vaincu et tué dans la bataille, après avoir tué de sa propre main Reinhard, fils de Redwald[1]. Canfried, Oswald et Oswin, fils encore mineurs d'Adelfried, se réfugièrent en Écosse, et Edwin devint roi de tout le Northumberland[2].

66. Il envoya des ambassadeurs à Eadbald, roi de Kent, pour demander la main de sa sœur Adelburge qu'il obtint après lui avoir promis le libre exercice de sa religion. Paulin, sacré évêque par Juste, fut chargé d'accompagner la princesse à la cour de son époux.

[1] Bedæ, Hist. eccl. II, 12.

[2] Hume, Hist. of England.

67. L'année suivante, Adelburge mit au monde daus la nuit de Pâques une fille qui fut baptisée par Paulin et nommée Canflide.

68. Le jour de Pâques, il arriva, sous prétexte d'une négociation, un homme envoyé par Guichelm, roi de Wessex, pour assassiner Edwin, dont Guichelm convoitoit les états. Il le frappa avec un poignard à deux tranchants et empoisonné. La violence du coup fut telle, que Lilla, un des conseillers et amis intimes d'Edwin, qui s'étoit précipité au-devant du poignard pour en préserver son maître, eut le corps percé d'outre en outre, et que malgré son dévouement, Edwin fut grièvement blessé du même coup. L'assassin fut aussitôt massacré par ceux qui se trouvoient autour du roi.

69. Edwin se montra très-favorablement disposé pour la religion chrétienne, influencé qu'il étoit par la douceur et la per-

suasive éloquence d'Adelburge et de Paulin, ainsi que l'avoit été Adelbert par Berthe et Augustin. Il écoutoit avec un plaisir marqué les discours de Paulin : cependant quelque temps s'écoula avant qu'il ne fût entièrement converti à la foi.

70. Le Pape Boniface V lui écrivit, ainsi qu'à son épouse Adelburge, des lettres que Bède nous a conservées, et les accompagna de présents. Il offrit au roi un vêtement richement brodé en or et un manteau à la mode d'Orient ; à la reine un miroir d'argent et un peigne d'ivoire incrusté d'or.

71. Edwin convoqua son *Wittenagemot*[1], c'est-à-dire, l'assemblée des états,

[1] Assemblée des *Witan*, ou conseillers. Il ne seroit pas difficile de trouver dans le Witenagemot l'origine des institutions politiques qui régissent encore aujourd'hui l'Angleterre. La composition de ces assemblées a donné lieu, de la part des savants, à des recherches

leur exposa les principes de la foi chrétienne, et leur demanda ce qu'ils en pensoient. Un chef des guerriers parla alors en ces termes :

72. « Souvent, ô roi, dans le cœur de » l'hiver, lorsque vous êtes à vous réjouir » avec vos thanes (seigneurs), que la » flamme brille dans le foyer placé au mi-

approfondies qui n'ont guère servi qu'à répandre plus d'obscurité encore sur la matière. L'opinion qui paroît la plus probable est celle qui compose le Witenagemot des thanes (seigneurs) spirituels et temporels. Il existe encore quelques chartes revêtues de la signature des *Witan* ; elles en portent rarement moins de trente et jamais plus de soixante. On y voit figurer les noms du roi et de ses fils, de quelques évêques et abbés, et assez souvent même de la reine et d'une ou deux abbesses. Il y est également fait mention de vassaux (*fideles*) comme ayant assisté à l'assemblée et ayant applaudi aux mesures qu'elle avoit ar-

» lieu de la salle du festin, vous avez vu
» un oiseau traverser rapidement la salle,
» entrant par une porte et sortant par une
» autre. L'instant de ce trajet est pour lui
» plein de douceur, il ne sent plus ni pluie
» ni orage : mais cet instant est rapide,
» l'oiseau fuit en un clin-d'œil : et de l'hi-
» ver il repasse dans l'hiver. Mais d'où
» venoit-il? où alloit-il? ..... Vous l'igno-
» rez. Telle est notre vie sur cette terre :
» nous y résidons pendant quelques an-
» nées; mais nous ne pouvons pas dire ce

rêtées; mais rien n'indique qu'ils prissent la moindre part à ses délibérations. Il paroît que les pouvoirs légaux du Witenagemot ne furent jamais bien déterminés et qu'ils furent plus ou moins étendus selon les circonstances. Avant l'introduction du christianisme parmi les Saxons, le Witenagemot devoit être l'assemblée des chefs des guerriers et des prêtres. (*Note du traducteur.*)

» qui précède notre naissance, ni ce qui
» suit notre mort. Si la nouvelle religion
» peut nous révéler ces importants secrets,
» elle mérite que nous l'adoptions. »

73. Le roi ordonna ensuite à Paulin de parler. L'assemblée ne put résister à l'éloquence de ses paroles, et Edwin leur donna la plus complète approbation. Coïfi, le grand-prêtre de l'idolâtrie, fut le premier à s'avouer convaincu. « Pas un homme
» dans tout le peuple, dit-il, n'a servi nos
» dieux avec plus de zèle que moi; et ce-
» pendant, personne, parmi le peuple,
» n'a été moins heureux que moi. Mon avis
» est donc que nos dieux sont sans pou-
» voir. » Pour preuve de sa sincérité, il pria le roi de le charger de renverser lui-même les autels des idoles qu'il avoit jusqu'alors servis et de faire justice des fraudes dont il avoit été dans son aveuglement le premier instrument. Se jetant alors sur un cheval et saisissant une lance (les prê-

tres saxons ne pouvoient monter que des juments et ne devoient jamais manier d'armes), il entra avec son coursier et la lance au poing dans le temple des idoles, profanation la plus grave qu'il put commettre; puis ordonna de le démolir. Le peuple s'attendoit encore à voir les feux du ciel venger ce sacrilége : l'impunité de l'apostat dissipa toutes les alarmes, et bientôt après la nation entière embrassa le christianisme[1].

74. C'est ainsi que la religion chrétienne fut de nouveau introduite en Northumbrie. Il est cependant probable qu'il s'en étoit toujours conservé quelques vestiges, une tradition même, dans le cœur de ce petit nombre de Bretons qui, pendant l'espace de près d'un siècle, avoient défendu pied à pied leur territoire contre les envahissements saxons, jusqu'à ce qu'Ina en achevât

[1] Bedæ, Hist. eccles. Angl. II, 9—13.

la conquête. Edwin reçut le baptême à Yorck, où fut érigé un évêché en faveur de Paulin qui opéra un nombre infini de conversions.

75. Edwin déploya beaucoup de zèle pour la propagation de la vérité, à la cause de laquelle il fut assez heureux pour attacher Earpwald, fils et successeur de Redwal, roi des Estangles. Mais, Earpwald étant bientôt après mort assassiné, ce ne fut que trois ans plus tard, et lorsque son frère, le pieux et savant Siegbert, fut monté sur le trône, que le christianisme prit fortement racine en Estanglie.

76. Les heureux résultats de l'introduction du christianisme en Northumbrie ne tardèrent pas à se faire sentir. Les mœurs farouches des Northumbres s'adoucirent; le vol et la rapine furent sévèrement punis par des lois civiles venues au secours de la loi religieuse: et aux désordres passés succéda une régularité telle que le sou-

venir s'en conserva plusieurs siècles après par une tradition qui portoit qu'« aux » jours du roi Edwin, une femme portant » un enfant sur son sein, eût traversé l'île » entière sans être insultée ». On a encore une autre preuve des sentiments nouveaux répandus par la religion chrétienne parmi les Anglo-Saxons dans les modestes mais utiles monuments élevés sur toutes les routes par la piété d'Edwin. C'étoient des citernes en pierre destinées à recueillir l'eau des fontaines voisines : des coupes en cuivre y étoient attachées, afin que le voyageur fatigué pût s'y désaltérer [1]. Sans doute aux jours de sa gloire, le peuple romain éleva des monuments bien autrement imposants que ces citernes, qui peut-être même accusent une civilisation encore bien peu avancée. Mais aussi combien n'est-elle pas touchante dans sa simplicité, la charité qui

[1] Bedæ, Hist. eccles. Angl. II, 14—16.

les avoit fait construire; et quelle douce admiration n'inspire-t-elle pas à celui qui ne se laisse pas séduire uniquement par les merveilles des arts et du luxe !

77. Depuis dix-sept ans, Edwin régnoit avec gloire au milieu de la plus grande prospérité; et, dans les sept dernières années, son autorité s'étoit étendue sur la partie septentrionale du pays de Galles et sur les îles d'Anglescy et de Man. Il avoit fait ces conquêtes sur Cadwallan, prince gallois qui avoit fait une irruption sur son territoire; et il l'avoit contraint de chercher un asyle en Irlande.

78. Mais Cadwallan se ligua contre lui avec Penda, roi de Mercie, prince déjà âgé, mais belliqueux, despotique, redouté de tous ses voisins, et le fléau de l'île.

79. Cadwallan et Penda, ayant réuni leurs armées, marchèrent contre Edwin. Il les rencontra à Hatfield dans le Yorckskire, où cet excellent roi périt avec la plus

grande partie de son armée. Le reste fut dispersé et prit la fuite.

80. Edwin étoit âgé de quarante-sept ans, quand il mourut. Peu de temps auparavant, et dans cette même guerre, Osfried, un de ses fils, jeune homme de courage et d'avenir, avoit été tué. Un autre, nommé Eadfried, n'ayant aucun moyen de fuir, se rendit à Penda qui le fit égorger. Cadwallan, bien qu'il fût chrétien, ne commit pas moins d'horreurs en Northumbrie que ce tyran, dans les cruautés duquel prédominoit toutefois une haine particulière pour la religion de J.-C.

81. Paulin conduisit à Kent, sous l'escorte d'un brave chef de guerriers nommé Bassus, la reine Adelburge, veuve d'Edwin, avec ses deux enfants encore en bas âge, et son petit-fils Iffi, fils d'Osfried. Cadbad assigna pour demeure à sa sœur une terre où elle fit construire un monastère dans lequel elle prit le voile, après

avoir eu soin de confier ses enfants à son cousin le roi de France Dagobert, à la cour duquel leur jeunesse étoit bien plus en sûreté qu'elle n'eût pu l'être en un endroit quelconque de l'Angleterre alors si agitée.

82. Osrik, cousin d'Edwin, parvint à la couronne de Déïri, et Canfried, fils d'Adelfried, à la souveraineté de Bernicie. Tous deux rétablirent dans leurs états le culte des idoles. Osrik fut tué devant une ville où il assiégeoit Cadwallan. Celui-ci fit quelque temps après égorger Canfried qui s'étoit rendu dans son camp avec douze guerriers, pour entrer en négociation avec lui.

83. Oswald, frère de Canfried, rassembla une petite armée toute composée de chrétiens et marcha contre Cadwallan. Quand les deux armées se trouvèrent en présence, Oswald fit élever une croix devant ses guerriers rangés en bataille. Après s'être agenouillés et avoir prié au pied de

cette croix, lui et ses guerriers se précipitèrent sur l'ennemi. Cadwallan fut tué avec une grande partie de sa puissante armée.

84. Cette victoire rendit Oswald maître de tout le Northumberland. Pour ramener à la vertu un peuple dont la luxure et les malheurs des guerres avoient corrompu les mœurs et rendu les habitudes féroces, il envoya en Écosse, où lui-même avoit longtemps vécu en exil et où il avoit été baptisé, des députés chargés de prier les grands du pays de lui adresser un savant évêque. L'homme dont ils firent choix, montra un zèle plus actif qu'éclairé, et ne tarda pas à être forcé de s'en retourner. Dans une assemblée de l'église d'Écosse, on lui choisit pour successeur Aïdan, abbé du monastère d'Hii (autrement dit Columkill), célèbre par la piété et le savoir de ses religieux. La mission de ce saint homme fut suivie de nombreuses bénédictions.

85. Pendant le règne d'Oswald, Cyne-

gil, roi de Wessex, se fit baptiser par l'évêque Byrinus que le pape Honorius avoit envoyé en Angleterre. Oswald, qui avoit épousé la fille de ce roi, servit de parrain au néophite dont les sujets embrassèrent le christianisme.

86. Par sa justice, son humanité et sa sagesse, Oswald se fit chérir de ses sujets et fut le prince anglo-saxon le plus considéré qui eût encore régné en Bretagne.

87. Dans la neuvième année de son règne, il fut entraîné dans une guerre contre Penda; et cet excellent roi périt au milieu de la mêlée à l'âge de trente-huit ans. Entouré de tous côtés par l'ennemi et voyant que la mort étoit inévitable, il éleva son ame à Dieu et le pria pour son armée. De là ce proverbe populaire : « Dieu, ayez pitié de nos ames, disoit le roi Oswald »[1].

88. Son frère Oswy rallia les débris de

[1] Bedæ, Hist. eccles. angl. III, 1—12.

l'armée et força Penda à se retirer. Celui-ci porta alors la dévastation en Estanglie, où Siegbert avoit cédé la couronne à son cousin Egrik pour se retirer dans un cloître. Comme l'ennemi promenoit partout l'épouvante et la mort, les Estangles vinrent arracher de sa solitude Siegbert, qui s'étoit montré sur le trône roi aussi sage que capitaine expérimenté. En raison de ses vœux, il ne voulut point ceindre l'épée, et marcha contre l'ennemi, un foible bâton à la main. Il périt dans une bataille avec Egrik [1] et la fleur de son armée.

89. Annas, prince du sang royal, succéda sur le trône à Egrik, et mourut également sur le champ de bataille. Penda

[1] Ce roi pieux et savant qui, pendant le règne de Redwald, s'étoit réfugié en France et y avoit même été élevé, fonda pendant son règne à Cambridge une école qui paroît être l'origine de l'université de cette ville.

ravagea l'Estanglie pendant onze années de suite.

90. Après sa victoire, Oswy avoit pris possession du royaume de Bernicie qui avoit appartenu à son père ; et Oswin, fils d'Osrik, de celui de Deïri.

91. Oswin régnoit depuis sept ans, heureux et aimé de ses sujets, quand Oswy, mû par l'ambition de réunir son royaume au sien, lui déclara la guerre. Oswin n'essaya pas d'opposer une inutile résistance à un ennemi de beaucoup supérieur en forces, et dans l'attente de temps meilleurs, vint demander un asyle au comte Hunuald qu'il avoit lieu de regarder comme son ami. Celui-ci livra son hôte à Oswy, qui le fit assassiner, et qui devint par ce meurtre le souverain de toute la Northumbrie [1].

92. Cependant il avoit tout à redouter pour la durée de sa puissance du farouche

[1] Bedæ, Hist eccles. angl. III, 14.

Penda, qui repoussoit toutes les propositions de paix qui lui étoient faites au nom d'Oswy. Les choses en vinrent à un point tel que celui-ci jugea prudent de marcher contre Penda, quoique avec une armée peu nombreuse. La puissante armée de Penda fut vaincue, et lui-même tué dans la quatre-vingt-huitième année de sa vie, après un règne de trente ans de forfaits. Oswy conquit le royaume de Mercie, mais en abandonna cependant la partie la plus considérable, celle du midi, à Peada, fils de Penda, qui épousa sa fille, et se fit baptiser; circonstance qui favorisa singulièrement la propagation du christianisme en Mercie. Oswy se réserva les provinces septentrionales de Mercie, c'est-à-dire la partie située entre la Trente et l'Humber[1].

93. Peada mourut de mort violente. Les

[1] Bedæ, Hist. eccl. angl. III, 24.

chefs de la province conquise par Oswy, se révoltèrent contre lui; et Wolfhern, fils de Peada (ou, selon d'autres, son frère), devint roi du royaume de Mercie reconstitué sur ses anciennes bases.

94. Oswy mourut à l'âge de cinquante-huit ans, après avoir ajouté à ses états une partie de l'Écosse[1].

95. Dès l'an 645, Penda avoit expulsé Coinwalch, successeur de Cynegil sur le trône de Wessex. Après la mort de Penda, celui-ci ressaisit le pouvoir et entreprit contre les Bretons Welshes des guerres que le succès couronna. Il paroît que pendant sa proscription et alors qu'il se tenoit caché chez Annas, roi des Estangles, le royaume de Sussex, réuni par la force à celui de Wessex, brisa ses fers et redevint indépendant sous l'autorité du roi Adelwach.

96. Ce fut aussi à cette époque que l'É-

[1] Bedæ, Hist. eccl. angl. IV, 5.

vangile fut pour la première fois annoncé dans le Sussex, par conséquent plus tard que dans le reste des états Anglo-Saxons de la Bretagne.

Voici ce qu'on rapporte au sujet de la première prédication de l'Évangile dans le Sussex. Le pays étoit en proie à une horrible sécheresse : il n'arrive que trop souvent chez les hommes grossiers, que la souffrance dont ne peut préserver ni le courage ni l'énergie, pousse au désespoir le malheureux que la foi ne soutient pas. Dans la terrible extrémité où furent réduits les habitants du Sussex, on vit des troupes de quarante et cinquante individus s'enlacer dans les bras les uns des autres et se précipiter à la fois dans la mer du haut des rochers à pic qui garnissent les côtes.

97. Une circonstance assez remarquable, c'est que par une superstition qui leur étoit particulière ou par tout autre préjugé, les habitants du Sussex ne mangeoient pas de poisson.

98. Cinq ou six hommes pieux vivoient alors sous la direction d'un Écossais nommé Dikul, dans une presqu'île entourée d'un côté par la mer et fermée de l'autre par d'immenses forêts. Ils s'étoient consacrés tout entiers au service de Dieu; mais leurs doctrines n'avoient pu faire de prosélytes parmi les habitants du Sussex. Sur ces entrefaites Wilfried, évêque devenu célèbre dans l'histoire ecclésiastique d'Angleterre par son zèle, ses talents et ses aventures, vint grossir la petite communauté. Celui-ci s'occupa avant tout des besoins physiques des malheureux païens. Lui et ses compagnons prirent leurs filets, allèrent à la pêche, en partagèrent les produits avec leurs voisins affamés, et leur apprirent à manger du poisson. « Ils pêchoient pour devenir » pêcheurs d'hommes [1]. » Ils gagnèrent par là la confiance des habitants et la mirent à

[1] Saint Matth. IV, 19.

profit. De jour en jour on vit augmenter le nombre des néophytes, qui venoient recueillir leurs enseignements et recevoir le baptême. L'histoire remarque que, lorsqu'il y en eut un certain nombre de baptisés, il tomba une douce et abondante pluie qui rafraîchit les entrailles brûlées de la terre. L'Évangile ne tarda pas à être généralement adopté. Edelwach fut baptisé en présence du roi Wolfhern, qui, en témoignage de sa joie, donna au royal néophyte pour présent de baptême l'île de Wight et une partie du Hampshire que Wolfhern avoit conquises sur Coinwalch[1].

99. Après la prédication de l'Évangile, il se manifesta en Angleterre un grand zèle pour la foi chrétienne. L'histoire anglo-saxonne de cette époque rapporte les noms de plus de trente personnes de l'un et de

[1] Bedæ, Hist. eccles. Ang. IV, 13. Turner, Hist. of the Anglo-Sax.

l'autre sexe qui descendirent du trône pour se consacrer entièrement au service du Seigneur dans la solitude d'un cloître. Je suis loin assurément de prétendre que toutes se soient décidées à cette démarche par les motifs d'une sagesse également éclairée. En embrassant l'état religieux, bien des rois n'abandonnèrent qu'un trône ébranlé et déjà croulant de toutes parts : bien des reines ne fuirent qu'un palais où on espéroit vainement d'elles un héritier pour le trône. Nous voyons effectivement que saint Wilfried, dont il vient d'être fait mention tout à l'heure, ne se décida que fort tard à donner le voile à Adelried, épouse d'Egfried, roi de Northumberland, et après avoir pendant long-temps résisté à ses ardents désirs. Mais on ne sauroit nier qu'une semblable résolution et surtout que son exécution, prouve de la part de personnes de cette haute condition, un profond sentiment de la vanité des grandeurs et des

plaisirs terrestres, une sérieuse méditation de ce qui est visible et de ce qui est invisible, de ce qui est périssable et de ce qui est éternel.

100. Les rois fondèrent un grand nombre de monastères [1]; mais aussi quels ser-

[1] L'auteur de cette traduction écrivoit il y a plusieurs années dans un vaste ouvrage historique : « ..... Il est à remarquer que jamais » les fondations pieuses ne furent plus com- » munes que dans ces siècles de désordre. Des » écrivains qui se croient philosophes parce » qu'ils décident avec une légèreté et une assu- » rance fort peu philosophiques des questions » qu'ils ne paroissent pas s'être donné la peine » d'approfondir, ont pris de là occasion de se » livrer à d'éloquentes déclamations contre ce » qu'ils appellent l'insatiable avidité du clergé, » lui reprochant de n'avoir employé l'influence » dont il jouissoit alors qu'à augmenter son » bien-être temporel. Ils déplorent amèrement » que l'ignorance des peuples ait été si mer-

vices ces monastères ne rendirent-ils pas à cette nation !

» veilleusement idoine à seconder ses vues » ambitieuses. Et pourtant, avec un peu de » bonne foi, ils n'auroient pas manqué d'a- » percevoir la cause de la multiplicité des fon- » dations pieuses à cette époque dans les bou- » leversemens sans nombre dont les divers états » de la chrétienté étoient alors le théâtre. Dans » ces temps de désolation, l'Église seule offroit » un asile assuré contre les maux de toute es- » pèce qui affligeoient l'humanité ; seule, elle » jouissoit d'une douce paix, au milieu de » guerres, de dévastations et de massacres con- » tinuels. Des hommes qui, tout en se haïssant » mutuellement, craignoient et adoroient le » même Dieu ; le considéraient comme un » royaume sacré où l'homme qui avoit compris » le néant de l'existence et se sentoit fatigué » d'un monde corrompu et corrupteur, étoit » toujours sûr de trouver un refuge contre les » tourmentes politiques qui agitoient sans cesse » les nations. Quoi de plus naturel donc que

101. Edmond Burke, dans son impartialité, remarque que les moines et surtout

» des hommes dont la conduite avoit toujours
» été pure, ou qu'une triste expérience de la
» vie avoit rendus plus sages dans un âge avan-
» cé, se réunissent pour fonder des établisse-
» ments où ils pussent désormais couler leurs
» jours en commun dans la paix de Dieu
» et du monde? Ou bien qu'un prince dont
» les passions désordonnées avoient troublé et
» ravagé son pays, voulût expier ses fautes en
» rendant à ses sujets, sous la forme d'une fon-
» dation pieuse, les biens dont il les avoit dé-
» pouillés?...... »

Assurément il y auroit tout aussi peu de raison à défendre qu'à attaquer les institutions monastiques en masse, et ces quelques lignes n'ont d'autre but que de faire justice de reproches dictés le plus souvent par la passion ou les préjugés. Les plus fervents défenseurs du christianisme n'ont point en effet hésité à reconnoître que de graves abus se sont quelquefois

ceux d'Irlande (car il en vint un grand nombre d'Irlande prêcher l'Évangile dans

introduits dans les institutions monastiques; et ils en ont eux-mêmes sollicité, provoqué la réforme. Les empiriques de la philosophie ont réclamé au contraire la suppression absolue de ces institutions comme le seul remède aux maux qu'ils signaloient. Puis, quand par un de ces incompréhensibles décrets de l'éternelle sagesse, le pouvoir s'est trouvé placé entre leurs mains, ils se sont hâtés de porter la hache et la flamme sur ces prétendues plaies de l'ordre social. Et cependant admirez un peu l'immuabilité des principes de la sagesse humaine. Voilà que de nos jours, un homme fanatique de haine pour le christianisme et pour l'ordre social qui en est le résultat, s'en va fonder en Amérique une colonie dont les bases sont, il est vrai, la proscription de toute loi religieuse, la négation d'un être suprême, mais aussi *la vie coopérative*, c'est-à-dire, la culture et la jouissance en commun d'une terre commune. Il y a

les parties septentrionales d'Angleterre), refusoient les donations beaucoup plus souvent qu'ils ne les acceptoient. Ceux qui se consacroient à la vie contemplative, choisissoient des terrains déserts, arides, qu'ils cultivoient de leurs propres mains

mieux; une religion nouvelle, sous la dénomination bizarre de *religion du progrès*, s'établit sous nos yeux en ce moment à Paris. Elle a ses papes, ses cardinaux, ses prêtres; grandes innovations, véritable *progrès*, comme on voit. Et les docteurs de la religion nouvelle n'ont encore rien imaginé de mieux, pour améliorer la race humaine et la faire *progresser*, que de prêcher la vie coopérative et l'absence de toute propriété individuelle. Alors, que deviennent ces pages passionnées, ces éloquentes déclamations écrites contre de pauvres religieux dont le crime, après tout, est d'avoir pressenti, il y a treize ou quatorze cents ans, le dogme fondamental de la science nouvelle, de la *religion du progrès*? (*Note du traducteur.*)

et qu'à force de sueurs ils parvenoient à fertiliser. Presque partout en effet les moines apprirent aux habitants à cultiver la terre. « Il étoit tout-à-fait nécessaire, dit
» Burke, de séparer certains hommes
» d'une société grossière et sauvage, et de
» placer entre eux et le reste des hommes
» un mur d'éternelle séparation, afin de les
» rendre propres à étudier et à pratiquer
» les arts et les sciences. Voilà pourquoi
» nous voyons partout dans les institu-
» tions créées par chaque peuple pour la
» propagation des connoissances, qu'on
» isola et sépara de la foule du vulgaire
» ceux qui se consacrèrent à ces ef-
» forts [1]. »

Qu'il me soit permis d'ajouter à ces sages paroles du publiciste anglais, que si l'étude approfondie des sciences humaines

[1] Edm. Burke, Abridgment of the engl. hist.

paroît exiger cet isolement du tumulte du monde, il est encore bien plus nécessaire à ceux qui se vouent à la contemplation de ce qui est invisible et impérissable, qui cherchent à mettre à l'abri non-seulement leur tête de la distraction, mais leur cœur de l'impureté; qui sont convaincus que sans pureté et sans humilité on ne peut découvrir les choses supérieures, et que la hauteur à laquelle l'esprit peut s'élever sans pureté et sans humilité, le conduit à un dangereux abîme.

102. Cet isolement ne les rendoit point étrangers aux besoins de leurs semblables; tout au contraire, il leur permettoit d'être d'une extrême utilité aux hommes de toutes les conditions. Dans leurs écoles, les enfants des puissants comme des foibles, des riches comme des pauvres, venoient indistinctement recevoir une instruction solide. Ces pieux solitaires employoient leurs loisirs à se familiariser avec les poètes

et les philosophes de Rome et de la Grèce ; avec une patience qu'on ne saura jamais trop admirer, ils reproduisoient de nombreuses copies de leurs immortels ouvrages, et déroboient ainsi les chefs-d'œuvre du génie aux outrages du temps. Les moines étoient les consolateurs des malheureux, les intermédiaires entre les puissants et les foibles, quelquefois de roi à roi, quelquefois de roi à peuple. Dans des temps de guerres dévastatrices et de violentes commotions, d'illustres malheureux trouvoient un refuge certain dans l'asyle sacré d'un monastère. Voilà pourquoi plusieurs princes rentrés en possession de leur trône, se montrèrent si reconnoissants de ce qu'aux jours de l'adversité, ils avoient trouvé parmi les fils de la solitude une protection efficace contre leurs ennemis, des consolations dans leurs infortunes et de sages leçons ; de ce que grâce aux loisirs dont ils y avoient joui, ils avoient pu faire

des réflexions sur leur vie jusqu'alors déréglée, et avoient été amenés et encouragés à prendre une ferme résolution de se mieux conduire à l'avenir.

103. Adonnés exclusivement au travail, au jeûne, aux mortifications et à la propagation de la foi, les moines de cette époque faisoient un noble usage des libéralités que la pieuse reconnoissance des fidèles avoit faites à l'Église. Ils remplissoient alors dans l'organisation sociale les mêmes fonctions que le cœur dans le corps humain. Dispensateurs des biens des riches et des puissants, ils faisoient incessamment par leurs bienfaits circuler la vie jusqu'aux extrémités du corps social.

104. Les rois de ce siècle donnèrent à l'Église un grand nombre de terres conquises sur les païens; et les ecclésiastiques méritèrent l'amour et la vénération des serfs en leur accordant la liberté [1]. C'est ainsi

[1] Burke.

que la religion apparut dans ces contrées donnant la main à la liberté!

105. Une loi de l'Église prohiba la vente des biens ecclésiastiques, à moins que le produit n'en dût être appliqué au rachat des serfs. Quelle sublime exception!

106. Souvent le tribunal de la pénitence imposa à des pécheurs riches et puissants l'obligation de reconstruire des églises, de percer des routes, de jeter des ponts, d'affranchir leurs serfs ou de racheter les esclaves d'autrui[1].

107. Burke rend justice aux papes en faisant observer que les archevêques qu'ils envoyèrent en Angleterre et qu'ils promu-

[1] Instauret etiam Dei ecclesiam, et instauret vias publicas, pontibus super aquas profundas et super cœnosas vias; et manumittat servos suos proprios, et redimet ab aliis hominibus servos suos ad libertatem. *Lex ecclesiæ Edgari.*

rent au premier siége de l'Église d'Angleterre, furent tous des hommes du plus grand mérite. L'Église les vénère comme des saints. Ils se succédèrent dans l'ordre suivant : Augustin, Laurent, Mellitus, Juste Honorius, Deusdedit et Théodore. Tous avoient été moines ; et en remplissant les devoirs de l'état monastique, telle étoit la considération qu'ils avoient acquise, que jusque vers le milieu du dixième siècle, aucun archevêque de Canterbury ne fût élu sans qu'il n'eût auparavant été moine. Odon fit la première exception ; et bien qu'il fût déjà évêque de Wilton, selon les uns, et de Shereburne, selon les autres, par considération pour l'édifiante origine de l'Église de Canterbury, il se fit recevoir dans un ordre monastique avant de prendre possession de sa nouvelle dignité.

108. Après la mort de Deusdedit, le pape Vitalianus voulut lui donner pour successeur Adrien, natif d'Afrique et abbé

d'un monastère aux environs de Naples, homme tout à Dieu et très-savant, qui possédoit également bien les langues grecque et latine; il refusa l'honneur que lui offroit le souverain pontife, et recommanda un moine, nommé André, qui s'excusa sur la foiblesse de sa santé. A son défaut, Adrien recommanda au pape un moine grec nommé Théodore, natif de Tharse en Cilicie, homme pieux, d'un esprit élevé, de talents brillants et d'une érudition profonde. Le pape suivit le conseil d'Adrien, mais exigea qu'Adrien accompagnât Théodore en Bretagne. Il obéit et devint abbé de Canterbury. Théodore avoit soixante-sept ans, lorsqu'il devint archevêque. Il le fut pendant vingt et un ans, déployant dans ces éminentes fonctions la sagesse de la vieillesse, l'énergie de l'âge mûr et la force de la jeunesse. L'instruction du peuple fut le principal objet de sa sollicitude. Dès la première année de son arrivée en

Angleterre, il fonda une école dans laquelle on enseigna les langues anciennes et toutes les sciences. Il avoit apporté de Rome un grand nombre de livres, entre autres un magnifique manuscrit des immortels poèmes d'Homère[1]. Son ami, le vénérable abbé Benoît Biscop, qui fit différents voyages à Rome, rapporta chaque fois un grand nombre de livres pour la bibliothèque de cette école. L'abbé Adrien fut le directeur et le premier professeur de cet établissement d'où sortirent une foule d'hommes distingués. Bède dit avoir personnellement connu beaucoup d'élèves de cette école, à qui les langues grecque et latine étoient aussi familières que leur langue maternelle.

109. Quelques discordes avoient éclaté dans l'Église d'Angleterre. Théodore réus-

[1] Edmond Burke, Abridgment of the english history.

sit à rallier tous les cœurs dans la foi, dans le service de Dieu et dans le respect pour son église. Quelques évêchés trop considérables furent divisés ; un grand nombre de siéges nouveaux furent créés. Il excita les grands à construire de nouvelles églises dont le patronage leur fut accordé et passa à leurs héritiers. Ce fut sous son administration qu'un revenu fixe fut assuré aux curés ; et c'est à lui que revient l'honneur d'une foule de sages réglements ecclésiastiques dont l'Angleterre jouit encore aujourd'hui. En l'an 679, Théodore cimenta la paix entre Ekfried, roi de Northumberland, et son beau-frère Ethelred, roi de Mercie. Il mourut en 690, à l'âge de quatre-vingt-huit ans[1].

110. L'Eglise d'Angleterre entretenoit

[1] Bedæ Hist. eccles. Burke, Abridgm. Robert Henry, Hist. of Great Britain. Turner, Hist. of the Anglo-Saxons.

la plus filiale union avec l'Eglise de Rome à laquelle elle étoit immédiatement redevable de son existence. Elle se recrutoit tant dans les excellentes écoles dont il a été mention plus haut, que saint Germain avoit fondées et où les élèves de ses grands disciples Iltut et Dobritius se distinguèrent pendant des siècles de génération en génération, que dans deux autres écoles non moins fécondes en hommes célèbres.

111 Hii, ou Columkill, est le nom d'une petite île ou plutôt d'une aride rocher de l'Océan à l'ouest de l'Angleterre. On y fonda un monastère dont les religieux partageoient leur temps entre la pénitence, la contemplation et l'étude des sciences. On leur confia, sous l'autorité épiscopale, la surveillance des écoles du nord de l'Angleterre et de l'Irlande, et même le soin des âmes.

112. Une île encore plus petite, nommée Lindisfarne, située à l'embouchure de

la Tee, dans la partie septentrionale du Northumberland, fut sanctifiée, dit un écrivain protestant, par les pénitences de l'ermite Cuthbert. Ce saint personnage s'étoit voué avec la plus tendre charité à l'éducation des pauvres, et fut dans la suite sacré évêque de Lindisfarne par Théodore. C'est à cause de lui qu'aujourd'hui encore on appelle l'île plus souvent *Holy Island* (l'île sainte), que Lindisfarne. On y fonda après sa mort un monastère qui, à cause de la frayeur qu'inspiroient les pirates, fut construit tout près de la terre ferme, et qui plus tard fut transporté, pour le même motif, à Durham. Burke dit que c'étoit peut-être à cette époque l'école la plus célèbre de l'Angleterre ; son plus beau titre de gloire, est d'avoir compté le vénérable Bède parmi ses élèves.

113. Bède naquit en 673 et mourut en 735. On a conservé quelques-uns de ses nombreux ouvrages; le reste a péri. Philoso-

phe et poète tout à la fois, Bède a traité et chanté une foule de sujets. Son histoire ecclésiastique d'Angleterre est pour nous le plus important de ses ouvrages. Il composa aussi un grand nombre d'homélies, commenta presque toute l'Ecriture sainte, écrivit sur l'histoire naturelle et ne fut point étranger à l'astronomie. Initié à tous les systèmes des philosophes grecs, il prit Aristote pour guide. Il publia des extraits des ouvrages des plus célèbres philosophes de l'antiquité, de Platon, d'Aristote, de Cicéron, de Sénèque, etc. [1].

[1] Elevé par les moines du couvent de Jarrow, fondé sur les rives de la Tyne par saint Benoît Biscop, Bède passa la plus grande partie de sa vie dans cette retraite, employant tous ses moments de loisir à l'étude des sciences et des lettres. Sans autre secours que la bibliothèque de l'abbaye, et au milieu des nombreuses occupations de la vie monasti-

114. Que si les efforts scientifiques de Bède et de ses contemporains portent le cachet d'une époque qui précéda les épaisses ténèbres du moyen âge; que si en fait d'histoire naturelle ou d'astronomie, on n'y trouve que des notions ou très-restreintes ou erronées; que s'il leur arrive même souvent de méconnoître la sublime simplicité et les beautés des poètes grecs : on avouera cependant que de pareils efforts

que, il étudia toutes les sciences qui avoient échappé à la destruction de Rome par les barbares. On est étonné, en parcourant les différents ouvrages qu'on a conservés de lui, de la profondeur et de la diversité de ses connoissances. Dans son histoire ecclésiastique, il traite spécialement de l'établissement du christianisme dans les différents royaumes saxons. C'est à lui que nous sommes redevables de presque tout ce que nous savons sur cette matière. (*Note du traducteur*).

arrachoient l'esprit aux misères de la vie commune, et le préservoient de la rouille que ne manque pas de lui donner tout commerce vulgaire; qu'ils l'agrandissoient, qu'ils l'élevoient: et en définitive, c'est là le véritable but des sciences. D'ailleurs si trop souvent leur philosophie est obscurcie par l'ignorance de l'époque, et la sublime sagesse de l'Ecriture par leur passion pour l'allégorie, on ne peut nier que là même encore l'esprit s'élève de ce qui est visible et périssable à ce qui est invisible et éternel. Une pieuse humilité mettoit leur cœur à l'abri de l'orgueil, malgré les écarts d'une imagination souvent déréglée. Purs d'intention, guidés par une foi filiale et sanctifiés par la charité, ils répandoient de vraies lumières parmi le peuple.

115. Bède fut instruit par les disciples de Théodore et d'Adrien, ainsi que par l'abbé

Benoit Biscop, et par Colfried, son disciple et successeur, tous hommes d'une science et d'une piété profondes.

116. Aldhelm, proche parent d'Ina, le puissant roi de Wessex dont il va être fait mention tout à l'heure, augmenta en France et en Italie le trésor des connoissances qu'il avoit déjà acquises dans sa patrie. A son retour en Angleterre, il fréquenta l'école de l'abbé Adrien à Canterbury. C'étoit un homme d'une érudition universelle, qui versifioit avec autant de facilité en latin que dans sa langue maternelle[1]. Près de deux cents ans après sa mort, un chant anglais de sa composition étoit encore dans la bouche de tous les Anglais ; et le roi Alfred le regardoit comme le plus grand poète anglo-saxon. Il fut abbé de Malmes-

[1] C'est le premier saxon qui ait cultivé la poésie latine (*Note du traducteur*).

bury, puis évêque de Sherburn[1], et mourut en 709, dans une tournée épiscopale. Des souvenirs de gloire et de sainteté sont restés attachés à sa mémoire[2].

117. L'Angleterre et l'Ecosse se disputent l'honneur d'avoir vu naître Alcuin. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il étoit moine et diacre de l'église d'Yorck, et que son humilité l'empêcha de recevoir des ordres plus élevés. C'est à Yorck qu'il posa les fondements de la grande érudition qui l'a rendu si célèbre. Il y apprit non seulement le grec et le latin, mais encore les éléments de l'hébreu. Offa, roi de Mercie, l'envoya à Paris auprès de Charlemagne, où il réussit à terminer à l'amiable entre les deux rois des affaires commerciales très-

[1] Le siège épiscopal de Sherburn fut par la suite transféré à Salisbury.

[2] Malmesbury, De gestis pontifi. Robert Henry.

épineuses. Charles, qui possédoit au plus haut degré la qualité la plus nécessaire aux rois, celle de savoir reconnoître le mérite, l'honorer, l'encourager et l'utiliser, conçut pour Alcuin une telle amitié que, du consentement d'Offa, il le garda auprès de lui comme conseiller et même comme ami. L'état si précaire des divers royaumes anglo-saxons à cette époque, dont l'Eglise elle-même éprouvoit le contrecoup, engagea Alcuin à accepter cette proposition [1]. C'étoit l'un des plus savans hommes de son siècle, et d'une exemplaire piété. Nous possédons encore des lettres que lui écrivoit Charlemagne et qui lui font le plus grand honneur. Alcuin mourut en 804 [2]

[1] Alcuin. Ep.

[2] Dans l'abbaye de St.-Martin, à Tours. Il écrivit à l'usage de ses élèves des traités sur presque toutes les sciences, et composa plusieurs poèmes. A l'école d'Yorck, ses leçons

dix années avant Charlemagne dont il emporta les regrets [1].

118. La Bretagne, qu'un pape, si je ne me trompe, a surnommée l'île des Saints, envoya de très bonne heure sur le continent des missionnaires qui y portèrent la connoissance de l'Évangile. L'Allemagne reconnoissante citera toujours avec vénération Winfried, né à Kirton dans le Devonshire, plus connu sous le nom de Boniface que lui donna le pape Grégoire II. Il étoit né en 680, se voua à la prédication apostolique et vint annoncer l'Évangile en Bavière, en Thuringe, en Hesse, en Franconie, en Saxe et dans la Frise. Il fut le premier archevêque de Mayence, le plus

étoient avidement recueillies par une foule d'écoliers accourus des Gaules et même du fond de la Germanie, pour étudier sous un maître aussi célèbre. (*Note du traducteur.*)

[1] Eghinhard in vitâ Caroli.

ancien et le premier siége épiscopal de l'Église d'Allemagne, et mourut martyr chez les Frisons dans une révolte des païens, qui coûta également la vie à plusieurs de ses pieux compagnons [1].

119. Un écrivain anglais remarque que l'heptarchie, ou, comme il l'appelle, l'octarchie anglo-saxonne, eut dans ses rois une succession non interrompue de grands hommes; de telle sorte qu'il n'y a point d'époque où un prince distingué soit par sa bravoure et ses talents militaires, soit par son érudition, ses connoissances législatives ou sa piété, n'ait pas occupé quelqu'un des trônes saxons. C'est là, selon lui [2], la cause des rapides progrès faits par les Anglo-Saxons comme nation dans la civilisation et la puissance, malgré l'état précaire de quelques-uns de leurs royau-

[1] Willibaldi vita Bonifacii.

[2] Turner, History of the Angl. Sax.

mes. Au fait, il seroit assez triste de penser que dans sept royaumes à la fois, il n'y eut jamais de trône où la royauté jetât quelque éclat. Quant à ces prétendus progrès de civilisation et de puissance, j'estime qu'il seroit assez difficile de les prouver [1]; au milieu de tant de guerres et d'a-

[1] Les arts et les sciences avoient abandonné la Bretagne en même temps que les Romains; et comme pour les en exiler à jamais, les Saxons avoient eu soin de livrer aux flammes toutes les bibliothèques que ceux-ci y avoient rassemblées à grands frais. C'est ainsi que dans leur sauvage imprévoyance, ces barbares s'en alloient détruisant stupidement les précieux dépôts des diverses connoissances qui, plus tard, leur eussent été si utiles. Quand ils n'eurent plus d'autre ressource que de cultiver leurs terres, force leur fut de suppléer par des procédés plus ou moins imparfaits à l'art de la culture, que les Romains avoient poussé à un si haut degré de perfec-

gitations, ils paroissent peu probables. Nous verrons en effet que les Anglais mêmes, après avoir été réunis en un seul royaume par Egbert, auroient probable-

tion et dont la tradition s'étoit insensiblement effacée dans l'île. La même chose arriva pour tous les autres arts qui servent à assurer ou à augmenter le bien-être des hommes en société. En un mot, il fallut qu'ils reconstruisissent en entier, et pierre par pierre, l'édifice de la civilisation. Qui pourroit dès-lors s'étonner que leurs progrès aient été si tardifs et si pénibles? Les deux faits suivants peindront beaucoup mieux que nous ne pourrions le faire l'état de la société à cette époque.

Quelques années après la conquête de l'île par les Saxons, tous les arts qui se rattachent à l'architecture étoient devenus tellement étrangers dans un pays naguère encore couvert de temples majestueux, d'édifices élégants, de bains somptueux, et les hommes qui les exercent tellement rares, que saint Wilfried et

ment fini par succomber sous les attaques des Danois, si Dieu n'avoit pas suscité un homme tel qu'Alfred.

120. Après la mort de Coinwalch, roi de Wessex, sa veuve Saxeburga gouverna l'état avec autant d'énergie que de sagesse. Elle mourut, selon les uns [1], après deux années de règne; selon les autres, elle fut

saint Benoît furent obligés d'y attirer des Gaules un grand nombre de maçons.

Les Anglo-Saxons ne savoient manier que le fer; l'art de fabriquer des armes offensives et défensives avoit seul du prix à leurs yeux: et la charge de premier forgeron étoit une des dignités les plus importantes de la cour de leurs rois.

Cette ignorance et cette grossièreté ne tardèrent pas cependant à diminuer sensiblement à mesure que le christianisme étendit davantage ses pacifiques conquêtes parmi les Saxons. (*Note du traducteur.*)

[1] Voyez Hume.

détrônée par les grands dont l'orgueil étoit impatient du joug d'une femme.

121. Ceadwalla, son troisième successeur, montra du goût pour la guerre et fut heureux dans ses entreprises. Ina, prince du sang royal, monta sur le trône après lui. C'est un des plus grands princes qu'aient eus les Anglo-Saxons. La sagesse de ses lois, son courage et son habileté dans la guerre, et son humanité après la victoire, l'ont rendu célèbre.

122. Dans une guerre qu'il entreprit contre les Bretons, il conquit la province de Sommerset. Il laissa les indigènes en possession de leurs terres, encouragea les mariages entre eux et les Saxons, et gouverna les uns et les autres d'après les mêmes lois. Après trente-sept ans d'un règne aussi bienfaisant que brillant, il fit un pélerinage à Rome, où il mourut après avoir fondé une école pour les jeunes Saxons qui

visiteroient ce foyer de toutes les sciences[1].

123. Qui oseroit reprocher à celui qui vécut tant d'années pour les autres, d'avoir vécu le soir de sa vie pour lui-même!

124. Je ne conduirai pas mes lecteurs à travers tout le labyrinthe de l'histoire anglo-saxonne : je me hâte en conséquence d'arriver à Egbert, lequel, après les désordres qui portèrent le trouble dans la maison royale de Wessex, parvint à la souveraineté de ce royaume.

125. Siegbert, prince indigne à tous égards, fut chassé du trône et remplacé par Cynewolf. Celui-ci fit plusieurs guerres heureuses aux Bretons, mais finit par être d'abord vaincu dans une grande bataille par Offa, roi de Mercie, puis traîtreuse-

[1] Bedæ, Hist. eccl. v, 7. Hume, Engl. Hist. Turner, Hist. of the Angl. Saxons.

ment assassiné par Cynehard, frère du roi détrôné Siegbert. Cynehard, qui visoit au trône, fut tué. Brithrik (ou Beorthrik) devint roi; il étoit du sang royal, mais n'avoit point au trône des droits aussi directs que le jeune Egbert, fils d'Adelmond, et petit-fils d'Inégil, frère du roi Ina [1].

126. Egbert n'étoit inférieur à Brithrick que sous le rapport de la maturité de l'âge, tandis qu'il lui étoit de beaucoup supérieur du côté des qualités de l'esprit et du cœur.

[1] Il est possible que Brithrik ait été préféré en raison de la trop grande jeunesse d'Egbert. Cela n'étoit pas en effet sans exemple parmi les anciens Germains qui choisissoient toujours leurs chefs dans la même famille; mais sans s'astreindre à aucune loi de primogéniture, et préférant au plus proche parent du défunt le plus éloigné, si ses talents ou la force de son âge paroissoient devoir lui donner l'avantage.

Il étoit donc pour celui-ci un rival d'autant plus dangereux que chaque mois écoulé diminuoit la gravité du prétexte mis en avant pour l'éloigner du trône.

127. En de telles circonstances le séjour du jeune prince à la cour de son cousin, n'étoit ni agréable, ni sûr. Il prit le parti de se retirer auprès d'Offa, roi de Mercie.

128. Offa étoit un prince très puissant. Il avoit vaincu Lothaire, roi de Kent, et Cynewolf, roi de Wessex. L'assassinat de son hôte Adelbert, jeune homme des plus grandes espérances, à qui il avoit promis sa fille Edelfride en mariage et qu'il avoit fait arrêter et décapiter au milieu des fêtes données à cette occasion, l'avoit rendu maître de l'Estanglie.

129. Pour rompre une liaison entre Offa et Egbert qui lui paroissoit suspecte, et aussi afin de se ménager l'appui du puis-

sant roi de Mercie, Brithrick demanda la main d'Eadburge, autre fille d'Offa, et l'obtint.

130. De peur de devenir victime de ce mariage, Egbert se réfugia à Paris à la cour de Charlemagne, roi d'Allemagne, de France et d'Italie, prince né pour le commandement, et dont le monde n'avoit peut-être point vu le pareil depuis Cyrus.

131. Environ cinquante ans après le débarquement en Bretagne de Hengst, de Horst et de leurs Anglo-Saxons, Clovis chef des Francs, avoit conquis le pays qui reçut le nom de ce peuple, comme la Bretagne avoit pris celui des Angles ses conquérants. Les Saxons et les Francs avoient été long-temps divisés en un grand nombre de tribus gouvernées par des chefs différents. Les royaumes saxons fondés en Bretagne, demeurèrent séparés pendant

près de quatre cents ans[1]. Clovis au contraire régna sur toute la France. Il est vrai

[1] Par le silence qu'il garde à cet égard, le comte de Stollberg paroît n'avoir pas cru à l'existence d'une espèce de confédération entre les divers états anglo-saxons à la tête de laquelle étoit placé un des rois de la nation avec le titre de *bretwalda*, mot qui, dans la langue saxonne, signifioit le souverain de la Bretagne. Cependant tant de témoignages se réunissent pour donner de l'authenticité à cette tradition historique, qu'il ne peut être hors de propos de citer ici les noms des sept rois saxons qui prirent successivement ce titre depuis l'an 480 jusqu'à l'année 670, époque à laquelle il semble être tombé en dessuétude.

Ella, fondateur du royaume de Sussex.
Ceawlin, roi de Wessex.
Ethelbert, id., mort en 616, après un règne de 56 ans.
Readwald, roi d'Estranglie.

qu'à sa mort ses états furent partagés entre ses fils ; mais ils furent ensuite réunis sous le sceptre de Clotaire Ier, le plus jeune de ses fils : puis, après un second partage, réunis de nouveau sous Clotaire II, petit-fils de Clotaire Ier.

132. Les rois francs tombèrent peu à peu dans la mollesse, et s'habituèrent à

Edwin, roi de Northumberland.
Oswald, id., mort en 642.
Oswio, id., mort en 670.

L'histoire ne nous apprend pas au reste quelle fut l'origine de cette dignité, quels honneurs et quelles prérogatives y étoient attachés. Seulement, en nous transmettant le souvenir des luttes sanglantes que firent naître les prétentions de ceux qui l'ambitionnèrent, elle nous permet de conclure que la dignité de *Bretwalda* n'étoit pas un vain titre, et qu'elle dut toujours appartenir au plus fort. (*Note du traducteur.*)

abandonner au maire de leur palais (major domûs) les rênes de l'état[1]. Bientôt cet officier, semblable au grand-visir d'un foible sultan, réunit dans sa personne tous les pouvoirs civils et militaires. Mais cette dignité se trouva encore bien autrement

[1] Cet abus s'introduisit d'autant plus naturellement que chez les peuples guerriers le roi étoit constamment entouré de guerriers. De là l'expression latine *castra* qui signifie tout à la fois *cour de prince* et *camp* : de là encore notre expression allemande, *hoflager* (cour), composée des deux mots *hof* (cour) et *lager* (camp). Le maréchal du roi des Francs étoit en cette qualité chef de sa garde particulière. C'est ainsi qu'à Rome le *magister officiorum* ou le *comes domesticorum* commandoit en même temps à la cour et à la garde personnelle de l'empereur. La réunion dans les mains d'un sujet des pouvoirs civil et militaire est toujours un abus.

puissante, quand, vers le milieu du septième siècle, elle devint héréditaire dans une famille. Pépin, le dernier maire du palais, avoit montré de grands talents dans l'administration du royaume et à la tête de l'armée, lorsque, vers le milieu du huitième siècle, il fut élu roi des Francs à la place de Childéric III, déposé à Soissons par les états-généraux.

133. Pépin mourut à l'âge de cinquante-quatre ans, après en avoir régné dix-huit. Ses fils, Charles et Carloman, se partagèrent ses états. La Neustrie, qui s'étendoit depuis l'Escaut et la Meuse jusqu'aux Pyrénées, échut à Charles. Carloman eut l'Austrasie. Ce royaume s'étendoit depuis l'Escaut et la Meuse jusque par-delà le Rhin, dans la partie occidentale de l'Allemagne. Carloman mourut au bout de trois ans; et ses fils encore mineurs n'eurent aucun droit de se plaindre de ce que,

suivant l'antique coutume des Germains, le belliqueux Charles, âgé de trente ans, leur eût été préféré.

134. Egbert fut favorablement accueilli par Charles. Ce grand prince remarqua les heureuses dispositions du noble fugitif qui compléta son éducation à la cour du roi franc, dont le vaste génie créoit pour le présent et pour les siècles à venir de fortes et grandes institutions; qui, au milieu du bruit des armes et des cris de victoire, cultivoit le doux commerce des muses, se familiarisoit avec les poèmes des Grecs et des Latins, et tiroit de l'oubli les antiques chants des bardes germains[1].

[1] Guillaume de Malmesbury (dont le véritable nom étoit Somerset), moine bénédictin du XII[e] siècle et historien estimable, dit des petits-fils de ce Franc : « *Est enim gens illa et exercitatione virium, et comitate morum, cunctarum occidentalium facile princeps* ». Il dit aussi qu'Egbert

135. Egbert accompagna Charles à la guerre ; ainsi l'école de l'adversité fut pour lui riche non-seulement en instructions, mais encore en joies.

136. Brithrik, roi de Wessex, étoit dominé par l'impudique et cruelle Eadburge. Quiconque excitoit sa jalousie en acquérant les bonnes grâces du roi, cette femme ambitieuse et perfide ne manquoit pas de le noircir peu à peu aux yeux de Brithrik et de le perdre. C'est ainsi qu'elle fit périr et dépouiller de leurs dignités un grand nombre de serviteurs du roi ; et quand elle ne réussissoit pas à prévenir son mari contre eux, le poison l'en débarrassoit. Un jour qu'elle avoit préparé du poison pour un jeune favori du roi, Brithrick voulut

regnandi disciplinam a Francis acciperet, et que chez eux *aciem mentis expediret, et mores longe a gentilicia barbaria induceret.* Malmesbury, Hist. II. I.

boire de la même coupe que son ami, et tous deux moururent.

137. Eadburge évita le châtiment qu'elle méritoit par une prompte fuite. Elle se rendit à la cour du roi Charles, emportant avec elle des trésors considérables. Quand elle parut devant le roi, elle lui offrit de riches présents. On raconte que Charles, qui avoit en ce moment un de ses fils auprès de lui, lui dit en plaisantant : « Choi» sis entre moi et mon fils; » et qu'elle répondit : « Je choisis ton fils, parce qu'il » est plus jeune que toi. — Si tu m'avois » préféré, reprit Charles, je t'aurois donné » mon fils; mais puisque tu l'as choisi toi» même, tu n'auras aucun de nous deux. » Charles lui donna une abbaye; mais ses débordements ne tardèrent pas à le forcer de l'en chasser. Eadburge se rendit alors avec un valet en Italie, où elle mena la vie la plus misérable et où elle mourut à un

âge fort avancé, mendiant son pain dans les rues de Pavie[1].

138. Les grands de Wessex rappelèrent alors Egbert, dernier rejeton du héros honoré comme conquérant, comme roi, comme législateur et comme l'aïeul d'une foule de rois, en Scandinavie sous le nom d'Odin, en Allemagne sous celui de Wodan, et mis même jadis au nombre des dieux.

139. Egbert quitta la cour de Charlemagne la même année que ce prince fut couronné à Rome, par le pape, empereur romain : dignité qui pendant plus de mille ans resta unie à la royauté allemande (A. D. 800).

140. Lorsqu'Egbert monta sur le trône, l'heptarchie saxonne étoit devenue une tétrarchie composée des royaumes de Wes-

[1] Asserii, Annales regis Alfredi.

sex, de Mercie et de Northumberland.

141. Il y avoit déjà plus d'un siècle que la conquête du Sussex, faite par Ceadwalla, avoit considérablement accru la puissance et l'importance de Wessex.

142. Le royaume de Mercie, déjà grand par lui-même, étoit devenu bien autrement puissant encore que celui de Wessex. Nous avons vu comment Offa, après avoir fait traîtreusement assassiner Adelbert, fiancé à sa fille Adelfriede, s'étoit emparé de l'Estanglie. Les rois de Kent et d'Essex étoient aussi devenus tributaires du royaume de Mercie.

143. Le Northumberland, autrefois puissant et florissant sous Edwin, et heureux sous Oswald, étoit alors en proie aux plus vives dissensions intestines, et ne devoit la conservation de son indépendance qu'à la mutuelle jalousie de Wessex et de Mercie.

144. Pendant les dix-neuf premières

années du règne d'Egbert, le royaume de Mercie fut gouverné avec un bras de fer par Kenwolf qui, après avoir vaincu le roi de Kent, avoit placé son propre frère Kuthred sur le trône du royaume de Kent, devenu tributaire de celui de Mercie.

145. Il paroît que les qualités brillantes d'Egbert roi de Wessex, inspirèrent pour sa personne au belliqueux Kenwolf un profond respect, puisqu'il n'osa rien entreprendre contre lui, malgré l'immense supériorité de ses forces.

146. Egbert gagna de plus en plus l'amour de ses sujets, par la sagesse et la douceur de son règne dont les douze premières années s'écoulèrent dans le sein d'une paix profonde.

147. Dans la treizième année de son règne, il fit une guerre heureuse aux Bretons occidentaux habitant le Devonshire et le pays de Cornouailles.

148. Il y avoit dix-huit ans qu'Egbert

régnoit, lorsque Kenwolf mourut. Il laissa le trône de Mercie à son fils Cinelm, âgé de sept ans, sous la tutelle de ses deux sœurs aînées et déjà majeures. Wenfreda, l'une d'elles, enflammée d'ambition, fit assassiner son frère dans une forêt; mais elle ne recueillit aucun fruit de ce crime : car Ceolwolf, son oncle, s'empara du trône. Deux ans plus tard, celui-ci en fut chassé par Beornulf, usurpateur qui n'étoit point issu du sang royal.

149. Beornulf déclara la guerre à Egbert, l'attaqua avec des forces supérieures et fut vaincu. Egbert envoya aussitôt son fils Adelwolf avec une armée dans le royaume de Kent qui fut réuni au sien avec celui d'Essex. Le jeune prince étoit accompagné ou plutôt dirigé dans cette expédition par le conseiller d'Egbert, le belliqueux et habile Alstan, évêque de Sherburn.

150. Egbert, aussi prudent qu'entrepre-

nant, n'entra pas sur-le-champ en Mercie, mais commença par exiciter d'abord les Estangles à la révolte contre Beornulf, qui marcha contre eux, fut vaincu et tué.

151. Ludekan, successeur de Beornulf, éprouva deux ans plus tard le même sort dans une expédition semblable.

152. Sans prendre une part active à ce qui se passoit en Estanglie, Egbert voyoit les forces du royaume de Mercie se consumer dans cette guerre intestine. Il laissa même Wiglaf, un des seigneurs de Mercie, prendre le titre de roi en Estanglie, où personne n'étoit cependant plus puissant que lui-même.

153. Puis il le fit attaquer à l'improviste par une nombreuse armée. Wiglaf, qui n'étoit pas préparé à faire la guerre, se réfugia dans le monastère de Croyland, où Elfriede, fille d'Offa, qui avoit pris le voile après la mort de son fiancé, lui accorda un asyle que le vainqueur fut obligé de respecter.

154. Wiglaf fut ensuite rétabli sur le trône de Mercie par l'intervention de l'abbé de Croyland, mais après s'être reconnu le vassal et le tributaire d'Egbert[1].

155. Après des commotions violentes et prolongées qui eurent lieu dans le Northumberland et après l'interrègne qui s'ensuivit, Ceanred, fils du roi Cardulf, parvint au trône de ce pays. Egbert marcha contre lui ; Ceanred se hâta de faire sa soumission et conserva une couronne déshonorée. L'orgueil d'Egbert consentit en effet à laisser en Estanglie un fantôme de roi.

156. Il ne faut pas s'étonner que ce prince ambitieux ait réussi à réunir sous

[1] Ingulf, abbé de Croyland au XI[e] siècle, nous a conservé un privilège accordé au monastère par Wiglaf, et dans lequel ce roi déclare qu'il l'a fait confirmer « par ses seigneurs » Egbert et Adelwolf. »

son sceptre tous les royaumes saxons d'Angleterre. Il conçut avec beaucoup de sagacité le plan de la création de la monarchie anglaise; mais si, dans l'exécution, il fit preuve d'autant de courage que d'habileté, il faut convenir en même temps que les circonstances lui furent extrêmement favorables. Depuis la mort de Kenwolf, aucun des trois autres rois restants ne s'étoit rendu redoutable par des qualités personnelles. Leurs royaumes étoient en proie à des troubles de tout genre, et eux-mêmes n'étoient que des usurpateurs. Ajoutez à cela qu'une langue et des mœurs communes tendoient à confondre toutes ces nations en une seule, et qu'elles voyoient même de la gloire à ne plus former qu'un grand peuple gouverné par le dernier rejeton d'une race héroïque.

157. L'année d'après, Egbert fit une irruption dans la partie septentrionale du pays de Galles et conquit le Denbighshire,

ainsi que l'île d'Anglesey (A. D. 828).

158. S'il peut être difficile de complètement justifier l'ambitieux orgueil de cet homme, on ne sauroit nier que la réunion des divers royaumes en un seul, effectuée par lui, fût un grand bonheur pour le peuple anglo-saxon. Ce n'est que réunis sous un prince belliqueux qu'ils purent résister au nouvel ennemi qui devint en peu de temps si redoutable à l'île entière.

159. Tout le nord de l'Europe étoit alors gouverné par une foule de petits rois qui, comme leurs sujets, n'estimoient d'autre métier que celui de la guerre. A leurs yeux, il n'y avoit pas d'autre gloire, d'autre plaisir que la guerre. La vie du guerrier leur paroissoit seule digne d'envie; la mort reçue sur le champ de bataille leur sembloit seule honorable. Leur religion leur enseignoit que ceux-là seuls qui périssoient dans la bataille, prenoient part aux

joies du walhalla [1], où ils jouiroient du plaisir suprême de s'enivrer d'hydromel ou de bierre, de se mutiler chaque jour le corps dans des combats à outrance et de guérir tout aussitôt après ; de chasser chaque jour un énorme sanglier et de le dévorer, après quoi lüi aussi revient toujours à la vie. Avec ces idées qui flattoient leurs passions, ils oublioient que les milliers d'années de joie du walhalla ne sont cependant pas l'éternité ! qu'après cela, quand viendroit le *crépuscule des dieux*, les dieux eux-mêmes devoient disparoître ; et qu'alors, l'Éternel, Alfadur (*Allvater*, mot à mot : Tout-Père), viendroit juger les héros du walhalla comme tous les autres hommes, récompenser la vertu par des joies éternelles et punir en même temps

[1] « Walhalla » salle des morts. *Wal*, cadavre ; d'où le mot allemand *Walstat,* champ de bataille (mot à mot de cadavres).

de peines éternelles l'iniquité et le crime[1].

[1] « Depuis long-temps la théogonie d'Odin » étoit détruite dans sa patrie même, qu'elle » dominoit encore dans la Scandinavie, où elle » ne céda que beaucoup plus tard au christia- » nisme, et seulement après avoir soutenu con- » tre lui une lutte des plus opiniâtres. C'est de » cette contrée qu'elle est parvenue jusqu'à » nous, conservée dans des chants et dans des » traditions magnifiques.... Dans les morceaux » les plus remarquables, surtout dans les mor- » ceaux poétiques de l'ancienne Edda, respire » incontestablement l'esprit véritable et pur » de la théogonie du nord. Sous le rapport » poétique, cette doctrine diffère de celle des » Grecs principalement par sa grande unité, » La théogonie grecque est peut-être trop ri- » che pour pouvoir être représentée dans un » seul tableau. Si en la comparant avec celle » du nord on veut la considérer comme un » seul tout, on trouvera qu'il lui manque une » véritable fin. Chez les Grecs, le monde des

160. De tous ces héros saxons ou du nord, les plus redoutables étoient ceux qui, montés sur des vaisseaux, couroient les mers en quête d'aventures et de butin,

» Dieux finit par se perdre dans le monde des » humains; et la poésie, dans la prose et la » réalité. La théogonie du nord, au contraire, » se termine parfaitement par la dernière ca- » tastrophe qu'annoncent toutes les prophé- » ties. On en trouve les traits principaux dans » l'Edda. L'ensemble de cette doctrine ressem- » ble à un poème, à une tragédie continuelle. » Depuis le commencement où le monde et la » terre naissent des ossements du géant étouffé » jusqu'à des temps meilleurs où l'on voit ver- » dir sur l'antique abîme le frêne sacré, Yg- » drasill, l'arbre de vie, qui étend ses raci- » nes à travers toutes les profondeurs, et ses » branches sur tout l'univers; où l'on voit » encore des héros intrépides et des génies » favorables triompher, dans divers combats, » de la puissance des géants et des antiques

capturoient les bâtiments qu'ils rencontroient, dévastoient toutes les côtes où ils débarquoient, enlevoient les hommes, les bestiaux et tout ce qu'ils pouvoient em-

» forces des ténèbres, jusqu'à l'anéantissement imminent des Dieux et des génies, » d'Odin et de ceux qui combattent avec lui : » tout cela forme un grand poème héroïque » de la nature, parfaitement lié et coordonné. Le sujet auquel tout se rapporte est ici » encore, comme dans tant d'autres traditions » poétiques, un monde héroïque qui a cessé » d'exister. C'est pourquoi, dans le combat, » la mort atteint le plus souvent les jeunes héros les plus nobles, les plus vaillants, les plus » beaux, parce que Odin les réunit dans son » Walhalla, afin d'avoir d'autant plus de compagnons et de guerriers pour la bataille qu'il » doit livrer aux puissances ennemies qui l'attaqueront de nouveau et qu'il ne doit plus » vaincre dans ce dernier combat où il est destiné au contraire à être défait. La mort de

porter avec eux ; puis, se rejetant dans leurs vaisseaux qu'ils appeloient les *chevaux aîlés* de la mer, revenoient chez eux chargés de butin et couronnés de gloire.

» Balder est le premier événement par lequel » s'annonce cette destruction générale. De » même que dans la tradition troyenne, la » destruction générale du monde héroïque est » exprimée par la mort des deux plus nobles » héros, le vaillant Hector et le bel Achille ; » de même ici elle est exprimée par la mort » de Balder, le favori de tous les Dieux et le » plus beau des héros. Sa mort est déterminée » d'avance ; en vain Odin se rend aux enfers : » Héla ne répond, comme le sphynx des an- » ciens, que par des énigmes qui seront suivies » d'une solution tragique, et elle ne laisse » point échapper la proie qui lui est destinée.

» Ce qui se rapproche encore plus de la vé- » rité, ce sont les aperçus qu'on trouve dans » l'Edda sur le commencement de l'obscurité » et de la nuit des Dieux, sur la destruction

161. Ceux qui dirigeoient toutes ces entreprises, étoient des rois qui ne possédoient pas un pouce de terre, qui n'avoient pas d'autres sujets que les guerriers qui les accompagnoient. On les appeloit *vikinger,* c'est-à-dire, selon l'explication d'un savant explorateur des antiquités du nord [1], roi des Baies, parce qu'ils avoient

» future des bons génies, sur l'irruption des
» ténèbres et de leurs puissances qui doit avoir
» lieu à la fin du temps, et la victoire terrible,
» quoique momentanée, que doit remporter
» le mauvais génie ; ainsi que sur le nouveau
» monde des Dieux, qui doit suivre ces cour-
» tes ténèbres, lesquelles seront remplacées par
» une lumière céleste. Aussi ne peut-on s'em-
» pêcher de soupçonner ici, plus qu'un pres-
» sentiment, plus même qu'une connoissance
» imparfaite des verités du christianisme. »
F. SCHLEGEL, Hist. de la littérature ancienne et moderne, t. 1er ch. VI. (*Note du traducteur*).

[1] Olai Wormii antiquitate Daneiæ.

coutume, avec leurs vaisseaux, de guetter dans les golfes, les bâtiments qui viendroient à passer, ou bien d'y attendre un vent favorable [1]. Cette vie de brigandages ne paroissoit pas moins honorable aux païens nos ancêtres, que dans les temps héroïques aux Grecs eux-mêmes. Les uns et les autres en effet ne couroient le plus souvent les mers qu'en quête de butin et d'esclaves; quelquefois pour visiter des côtes éloignées, surprendre des villes, égorger tout ce qui étoit capable de porter les armes, jeter le reste de la population dans l'esclavage et prendre possession d'un territoire dévasté, d'une ville vide

[1] En bas-saxon *wick* veut dire une baie. C'est de là que la ville de Schleswig tire son nom, attendu qu'elle est située à l'extrémité d'une baie qui se jette fort avant dans les terres et qu'on appelle la *schley*. On appeloit encore ces *vikinger*, rois de mer.

de ses anciens habitants [1]. C'est ainsi que beaucoup de héros grecs, après la ruine de Troie, fondèrent des colonies : Diomède et Idoménée en Italie, Teucer dans l'île de

[1] Dans Homère, le sage Nestor ne pense nullement insulter le jeune Télémaque qui lui est encore inconnu et Minerve qui l'accompagne sous la figure de Mentor, et ceux-ci ne montrent non plus aucune surprise, quand il leur dit :

Ὠ ξεῖνοι, τίνες ἐσε; πόθεν πλεῖθ' ὑγρὰ κελευθα;
Ἠτι κατα πρῆξιν; ἢ μαψιδίως ἀλαλήθε,
Ὅια τε ληΐσηρες ὑπειρ ἅλα; τοι γ' ἀλόωνται
Ψυχὰς παρθεμενοι, κακὸν ἀλλοδαποῖσι Φέροντες.
Hom. Odys. III, 71—74.

« Étrangers, qui êtes-vous? D'où traversez-vous les mers? Est-ce pour commercer? Ou bien est-ce à l'aventure que vous errez, semblables à des pirates qui parcourent les flots, risquant leur vie et préparant des dommages à autrui? »

Chypre. C'est ainsi que, plus tard encore, une foule de colonies furent fondées par des aventuriers grecs en Italie, en Sicile, en Afrique et même en Gaule et en Espagne.

162. C'est là ce qu'avoient fait Hengst et Horst et les autres fondateurs des royaumes anglo-saxons qui se glorifioient de descendre de Wodan.

163. Sans vouloir faire mention de renseignements peu certains qui nous sont parvenus sur des débarquements antérieurement opérés par les Danois, nous voyons que sous le règne de Brithrick (A. D. 787), quelques-uns se montrèrent sur la côte de Wessex à l'effet de prendre des renseignements sur le pays. Ils égorgèrent les magistrats du lieu venus au-devant d'eux pour connoître leurs intentions, et se hâtèrent de se rembarquer. Sept ans plus tard, d'autres aventuriers de la même nation, qui avoient pillé un monastère dans

le Northumberland, furent massacrés par les habitants [1] dans la trente-deuxième année du règne d'Egbert (A. D. 832). Des Danois débarquèrent dans l'île de Sheppey, dépendance du royaume de Kent, la dévastèrent et se rembarquèrent. L'année d'après ils parurent sur la côte du Dorsetshire avec trente-cinq vaisseaux, résistèrent à Egbert dans une bataille rangée, remportèrent même, à ce qu'il paroît, la victoire en sacrifiant un grand nombre des leurs, et retournèrent à leurs vaisseaux. Deux ans plus tard, ils débarquèrent dans le pays de Cornouailles, dont les habitants s'unirent à eux contre Egbert. Mais celui-ci vainquit dans une grande bataille, l'armée confédérée.

164. Ce grand prince mourut après trente-sept ans d'un règne glorieux, à une époque où l'Angleterre paroissoit avoir le

[1] Saxon. Chron.

plus besoin de lui pour la protéger contre les irruptions des Danois.

165. Le caractère paisible d'Adelwolf, l'eût rendu impropre à gouverner même dans des temps de calme et de tranquillité.

166. Aussi fut-ce un bonheur pour lui que d'avoir, auprès de sa personne, le sage évêque Alstan qu'Egbert avoit honoré comme conseiller et comme général. Il maintint l'ordre dans l'administration, assura la régularité des rentrées du trésor et arma une nombreuse armée.

167. Dans la première année du règne d'Adelwolf, une armée de Danois arriva avec trente-cinq vaisseaux à Southampton (en Wessex), mais elle fut complètement battue par Wolfhern, commandant des Anglais lesquels firent un grand carnage des envahisseurs. Une seconde bataille fut livrée peu de temps après près de Portland (également dans le Wessex). Déjà les Danois avoient pris la fuite, quand, ayant vu

le général anglais tomber mort, ils revinrent à la charge et remportèrent la victoire.

168. L'année suivante ils dévastèrent l'Estanglie, Lindesey et Kent; pénétrèrent en 840 jusqu'à Canterbury, et remportèrent à Carron une victoire sur Adelwolf.

169. Charlemagne étoit mort en 814. Ce grand homme avoit prévu les dangers auxquels l'Europe civilisée étoit exposée de la part des redoutables Normands, nom sous lequel on comprenoit les trois races scandinaves. Leurs vaisseaux parurent une fois devant les côtes de son empire; mais telle étoit la terreur qu'inspiroit son nom, qu'ils n'osèrent rien entreprendre. Longtemps encore après sa mort, ce respect pour la puissance des Francs se conserva chez ces barbares.

170. Mais les désordres qui ne tardèrent pas à affliger la maison royale des Francs et la foiblesse des successeurs de Charlemagne, finirent par rompre ce charme.

Les aventuriers du nord ravagèrent impunement la France, et occupés qu'ils étoient de ce côté, laissèrent à l'Angleterre épuisée dix ans de repos.

CHAPITRE IV.

Naissance d'Alfred-le-Grand.

1. L'année 849 fait époque dans les annales de l'Angleterre; c'est celle où naquit Alfred. Elle fait même époque dans l'histoire de l'humanité ; car un grand homme appartient à tous les âges et à tous les pays.

2. L'épouse du roi Adelwolf lui avoit donné cinq fils et une fille avant de mettre au monde Alfred, dernier fruit de cette union. Les frères d'Alfred s'appeloient Adelstan, Adelbald, Adelbright et Adelred; et sa sœur, Adelswithe.

3. Osburge, sa mère, étoit fille d'Oslak, grand échanson du roi, lequel descendoit d'un neveu de Cerdic, fondateur du royaume de Wessex. Cet Oslak avoit reçu en présent de son oncle l'île de Vecta (aujourd'hui Wight), ainsi appelée d'un petit-fils de Wodan. Par sa mère et par son père, Alfred descendoit de Wodan.

4. Sa mère nous est représentée comme une princesse aussi pieuse qu'éclairée. Alfred ou Ælfried, comme écrivoient les anciens, naquit à Wantage dans le Berkshire, royaume de Sussex.

5. Il perdit à l'âge de cinq ans l'inestimable avantage de grandir sous la protection tendre et éclairée d'une telle mère.

6. Deux années après sa naissance, on vit reparoître les Danois en Angleterre. La plupart des chroniqueurs anglais emploient la dénomination de *danois*, quand celle de *scandinaves* eût été plus juste, puisque l'Angleterre ne fut pas moins ra-

vagée par les Suédois et les Norwégiens que par les Danois. Ceorl, gouverneur du Devonshire, les battit à la vérité et les mit même en fuite; mais, enhardis par l'arrivée d'une flotte danoise de cent cinquante voiles dans les eaux de la Tamise, ils n'en passèrent pas moins l'hiver dans l'île de Sheppey.

7. D'une part, la nature formidable de cet armement, et de l'autre cette opiniâtre persévérance dans leur entreprise, prouvoient clairement qu'ils ne venoient plus comme autrefois en simples aventuriers, mais bien pour conquérir, ou ce qui revient au même quand il s'agit d'eux, pour exterminer.

8. Ils pillèrent Canterbury et, peu de temps après, Londres. Bertulf, roi tributaire de Mercie, marcha contre eux à la tête de toute son armée, fut battu et mis en fuite. Après ce succès, les envahis-

seurs se répandirent de tous côtés dans le Surrey.

9. Adelwolf, qui ne manquoit ni de courage ni de résolution, se mit enfin en campagne avec toutes ses troupes. Il étoit accompagné par Adelbald son second fils. Il livra bataille à l'ennemi à Oakley, province de Surrey; et la victoire fut longtemps indécise. Enfin les Anglais restèrent maîtres du champ de bataille couvert de cadavres des Danois. Jamais les envahisseurs n'avoient encore essuyé en Angleterre une aussi rude défaite.

10. La même année, Adelstan, fils aîné du roi, à qui son père avoit cédé le Kent et le Sussex, livra bataille aux Danois à Sandwich, où étoient leurs vaisseaux, et leur en prit neuf [1].

[1] Spelman rapporte, sur le témoignage de Malmesbury, Huntington et autres écrivains

11. Bertulf mourut. Burgred, ou Burrhed, lui succéda sur le trône tributaire de Mercie.

12. Adelwolf unit son armée à la sienne; et ils marchèrent de concert contre Roderich, roi des Bretons du pays de Galles, dont le père étoit mort dans cette guerre. Roderich est appelé *le-Grand* par ses contemporains. Que savons-nous pourtant de lui aujourd'hui? Les deux rois confédérés entrèrent dans le pays de Galles, ravagèrent l'île d'Anglisey et soumirent à Burrhed quelques provinces limitrophes de ses états.

du moyen âge, que dans sa jeunesse Adelwoff s'étoit consacré à l'état ecclésiastique (il le fait même évêque de Winchester); et que ce ne fut qu'après la mort d'Egbert, que, du consentement du Pape, il se maria comme unique rejeton de la maison royale et monta sur le trône. Or, comme nous ne pouvons pas admettre qu'Egbert soit mort avant l'an 836, il s'ensuivroit que les deux fils aînés

13. Après l'heureuse issue de cette campagne, Burrhed épousa Adelwisthe, fille d'Adelwolf [1].

14. Alfred, âgé alors de quatre ans, faisoit, par la précocité de son intelligence, les délices de ses parents. Quoique

d'Adelwolf, désignés ici comme des guerriers de distinction, auroient eu au plus treize et quatorze ans, si leur père ne s'étoit marié qu'à la mort d'Egbert. On ne sauroit disconvenir que dans sa jeunesse Adelwolf ne se soit destiné à l'état ecclésiastique et même qu'il n'ait reçu le sous-diaconat; mais il est vraisemblable qu'il y renonça plusieurs années avant la mort de son père.

Il est évident que ceux qui font d'Adelstan le frère d'Adelwolf, se trompent, puisque, d'après le témoignage exprès d'Asser, il étoit son fils aîné. Or cet Asser étoit le contemporain et l'ami de la famille royale.

[1] Asser.

suivant l'usage des Saxons, les enfants ne parussent pas en public avant d'être en état de porter les armes, le roi et son épouse ne purent se refuser la joie de le montrer souvent aux Saxons. Par sa beauté, par sa gaîté et par son amabilité, il gagna l'affection du peuple aux yeux duquel se révéloit chaque jour davantage le grand génie qui devoit éclairer et féconder l'Angleterre.

15. La prédilection d'Adelwolf pour son fils Alfred se manifesta visiblement, quand il le fit partir pour Rome à l'âge de cinq ans avec une suite nombreuse. Il l'envoyoit auprès du Pape Léon IV, homme d'un esprit supérieur, qui fut tellement épris des qualités précoces du jeune prince, que non seulement il l'adopta, mais qu'encore il le sacra roi à la demande de son père [1].

[1] Quelques écrivains prétendent que cette consécration n'est autre chose que la confirma-

16. Il paroît qu'Alfred ne fit qu'un court séjour à Rome. A son retour par la France, il reçut les hommages de plusieurs savants distingués, entr'autres de Grimbald avec qui, sur le trône, il entretint de constants rapports d'amitié et qu'il appela en Angleterre [1].

17. Ealher et Huda, l'un gouverneur de Surrey, et l'autre de Kent, attaquèrent les Danois dans l'île de Thanet et remportèrent sur eux une sanglante victoire. Mais il paroît qu'une seconde bataille fut moins

tion ; d'autres, que c'est l'ordination cléricale. Mais, sans faire mention d'autres anciens écrivains non moins dignes de foi, le témoignage de l'évêque Asser me paroît décisif. « *Leo papa..* » *Alfredum oppido ordinans unxit in regem.* » Je suis assez de l'avis de Spelman, qui présume qu'Adelwolf destinoit à ce fils chéri un des états de l'Heptarchie.

[1] Vita Grimbaldi (apud Turnerum).

heureuse pour les Anglais, et que les deux gouverneurs périrent dans la mêlée.

18. Long-temps auparavant Honorius et Théodore, archevêques de Canterbury, avoient fait assurer aux curés un revenu fixe. Mais il paroît que ceux-ci étoient troublés dans l'exercice de leurs droits, surtout dans la collection de la dîme. Adelwolf, comme c'étoit son devoir, leur rendit ce qu'on avoit voulu leur enlever. Il fit plus. Il dota outre mesure les églises et les monastères, et affranchit de tout impôt, au grand détriment de la nation, les biens immenses qu'il leur donna.

19. Ce fut cette même piété pure d'intentions sans contredit, mais peu éclairée, qui lui inspira l'inopportune pensée d'entreprendre un voyage à Rome, bien que les Danois eussent de nouveau hiverné dans l'île de Sheppey. Il emmena Alfred avec lui et passa toute une année à Rome, où on loua beaucoup la générosité du roi

étranger pendant que le royaume qu'il avoit abandonné étoit en proie à tous les maux et exposé à tous les dangers [1].

[1] Le comte de Stollberg me paroît ici trop se hâter de condamner la conduite de ce prince. Est-il bien prouvé en effet qu'avant d'entreprendre ce pélérinage, Adelwolf ne prit aucune mesure pour protéger son royaume contre les descentes des pirates danois? qu'il n'alla à Rome que pour enrichir les églises de cette cité aux dépens de son peuple? Sans doute dans ces temps encore peu éloignés de ceux de la primitive église, la plupart des princes éprouvoient une pieuse et naïve curiosité de voir la ville du vicaire de J.-C., afin d'y retremper et purifier dans sa source la foi vive qui les animoit. Mais qu'on ne s'imagine pas non plus que les intérêts matériels, que les intérêts politiques des nations demeurassent toujours étrangers à ces longs voyages auxquels les mœurs de l'époque ne manquent pas de prêter toujours une couleur de pélérinage et d'expiation.

20. Son épouse et l'aîné de ses fils étoient morts. On rapporte que celui-ci avoit péri dans une bataille contre les Pictes.

Je n'appuierai le doute que je me permets d'élever ici contre le jugement du comte de Stollberg qu'en citant quelques passages d'une lettre que 150 ans plus tard Canute-le-Grand envoyoit en Angleterre par l'abbé de Tavistock au retour d'un *pélerinage* à Rome.

» Canute, roi de tout le Danemarck, de l'An» gleterre, de la Norwège et d'une partie de » la Suède, à Egelnoth le métropolitain, à » l'archevêque Alfric, à tous les évêques et » chefs, et à toute la nation des Anglais, nobles » et gens des communes, salut.

» Je vous écris pour vous informer que j'ai » été dernièrement à Rome, afin de prier pour » la rémission de mes péchés, et pour la sûre» té de mes royaumes et des nations qui sont » assujéties à mon sceptre. Il y a long-temps » que je m'étois engagé par un vœu à faire ce

21. A son retour de Rome, Adelwolf épousa à Paris Judith, fille de Charles-le-Chauve, roi de France. La vertueuse Os-

» pélerinage ; mais j'en avois été détourné jus-» qu'ici par des affaires d'état et autres empê-» chements. Maintenant j'adresse d'humbles » remerciements à Dieu tout puissant qui m'a » permis de visiter les tombeaux des bienheu-» reux apôtres Pierre et Paul, et tous les saints » lieux au dedans et au dehors de Rome, et de » les honorer et révérer en personne. Et j'ai » fait cela parce que j'avois appris de mes sa-» vants maîtres que l'apôtre saint Pierre a re-» çu du Seigneur le grand pouvoir de lier ou » de délier, avec les clefs du royaume du » ciel. Sur ce point je pense qu'il est très utile » de solliciter son appui près de Dieu.

» Sachez en outre qu'il y eut à la fête de » Pâques une grande réunion de nobles per-» sonnages, avec le Pape Jean et l'empereur » Conrad, savoir : tous les chefs des nations » depuis le mont Gargano jusqu'à la mer voi-

burge avoit partagé la couche, mais non pas le trône de son époux. Elle étoit sa femme, mais elle n'avoit pas le titre de

» sine, qui me reçurent tous honorablement et » me firent des présents précieux ; mais par» ticulièrement l'empereur, qui me donna plu» sieurs vases d'or et d'argent, avec des riches » manteaux et de magnifiques vêtements. Je » saisis alors l'occasion de conférer avec le » Pape, l'empereur et les princes, sur les griefs » de mes peuples anglais et danois, afin de » pouvoir les faire jouir de lois plus équitables » et d'une sauve-garde plus sûre dans leur che» min pour Rome ; et qu'ils ne fussent plus re» tenus à tant de barrières, ni ruinés par tant » d'injustes exactions. Mes demandes me furent » accordées par l'empereur et par le roi Ro» dolphe, à qui la plus grande partie des bar» rières appartiennent ; et tous les princes ar» rêtèrent que mes sujets, pélerins ou mar» chands, pourroient à l'avenir aller à Rome » et s'en retourner en pleine sécurité, sans

reine. Quand après la mort du roi Brithrick, la reine Eadburge s'étoit sauvée en France, les grands de Wessex avoient dé-

» être retenus aux barrières ou payer des droits » illicites.

» Je me plaignis ensuite au Pape et lui exprimai mon déplaisir de ce que tant de sommes immenses étoient exigées de mes archevêques, quand, selon la coutume, ils se rendoient au siége apostolique pour obtenir le pallium. Un décret a été rendu qui met fin à cet abus. Tout ce que j'ai demandé pour l'avantage de mon peuple, au Pape, à l'empereur, ou aux princes dont la route de Rome traverse les possessions, m'a été volontairement accordé et confirmé par serment, en présence de quatre archevêques, de vingt évêques et d'une multitude de ducs et de nobles....., etc., etc.»

(Ceci, on en conviendra sans doute, ressemble beaucoup à un congrès, invention diplomatique dont l'origine seroit, dans ce cas,

claré qu'ils ne reconnoîtroient pas pour roi celui qui partageroit son trône avec sa femme et se laisseroit mener par elle, comme avoit fait Brithrick [1]. En conséquence l'épouse d'Egbert et la première femme d'Adelwolf n'avoient pas porté le titre de reines, et ne s'étoient point assises sur le trône avec leur époux. On peut facilement

bien plus ancienne qu'on ne le pense généralement.)

Cette lettre si remarquable de Canute, nous a été conservée par les chroniqueurs de son siècle. Si les chroniqueurs du siècle d'Edelwolf avoient été aussi heureux à l'égard de sa correspondance de Rome avec l'Angleterre, tout porte à croire que nous y trouverions la preuve que ce pélerinage dont M. de Stollberg blâme l'inopportunité, avoit également un côté tout politique. (*Note du traducteur.*)

[1] Asser. Spelman.

s'imaginer quelles clameurs se seroient élevées à la cour de France, si la fille du roi, mariée à un roi [1], n'avoit pas joui des honneurs de la royauté. A l'exemple des rois de Wessex, prédécesseurs d'Egbert, Adelwolf partagea son trône avec Judith, qui prit le titre de reine.

22. L'absence du roi, sa mollesse, sa foiblesse et la position périlleuse où se trouvoit l'état, fournirent au jeune Adelbald son fils, à l'évêque Ealstan, à Eanwolf (ou Enulf), gouverneur du Somersetshire et à d'autres thanes, un prétexte pour prendre une résolution en vertu de laquelle le roi devoit être contraint de remettre les rênes de l'état à Adelbald. On lui reprochoit le couronnement du petit Alfred qui avoit eu lieu à Rome et les hon-

[1] Charles-le-Chauve ne fut couronné empereur à Rome par le Pape Jean VIII qu'en l'an 875.

neurs de la royauté accordés à la reine Judith [1].

23. A son retour, Adelwolf trouva l'Angleterre en proie à la discorde. Un parti le reçut à bras ouverts et se montra disposé à se ranger au premier signal sous sa bannière pour chasser Adelbald du royaume. L'autre parti lui refusa obéissance.

24. Si jusqu'alors Adelwolf, par sa trop grande foiblesse, avoit plus d'une fois nui à l'Angleterre ; il faut avouer que dans cette circonstance il la préserva, par sa modération, des maux d'une guerre civile dont les résultats eussent été d'autant plus déplorables que vraisemblablement il y avoit encore des Danois dans l'île, ou que du moins on y devoit redouter leur retour. Il partagea ses états avec Adelbald,

[1] V. Matth. Westm. et Rudborne, apud Turnerum.

lui abandonna le Wessex qui en étoit la partie la plus considérable et la moins exposée, et ne se réserva que le Kent et le Sussex, provinces d'une fort médiocre étendue et surtout bien plus exposées aux irruptions des Danois.

25. Adelbald se montra satisfait de ce partage, soit qu'il conservât encore à l'égard de son père quelque reste de respect filial, soit qu'il jugeât prudent de s'en contenter, attendu que les Westsaxons qui lui étoient accordés par le traité, avoient déclaré qu'ils ne consentiroient jamais au détrônement de son père (A. D. 856.).

26. Il est bon d'observer que dans le récit de ce qui précède, il n'est question que du Kent, du Sussex et du Wessex. Les royaumes d'Essex, de Mercie et de Northumberland (c'est-à-dire plus des deux tiers de l'Angleterre), avoient encore leurs rois particuliers, quoique tous fussent, il est vrai, tributaires de la couronne

de Wessex[1]. Par suite du partage dont il vient d'être fait mention entre le père et le fils, un droit de suzeraineté résida-t-il toujours dans la personne d'Adelwolf? ou bien ce droit appartient-il à Adelbald, en raison de la prééminence du Wessex? Voilà ce qu'il m'est impossible de décider.

27. Même difficulté, s'il s'agit de savoir si les Danois renouvelèrent leurs irruptions, ou bien ce qui les empêcha de profiter de l'absence d'Adelwolf, puis de la révolte de son fils et des troubles civils qui s'en suivirent, et enfin du partage même de la monarchie qui nécessairement dût affoiblir le midi de l'Angleterre. Peut-être étoient-ils occupés au nord de la ci-devant heptarchie. L'obscurité et les lacunes que

[1] Nous avons vu plus haut que l'Estanglie avoit été réunie au royaume de Mercie.

présentent les chroniques de cette époque, fournissent plus d'une fois matière à bien des conjectures contradictoires.

28. Vers le même temps, Eadmund (ou Edmond), parvenu à sa quinzième année, fut sacré roi de Wessex.

29. Adelwolf vécut encore deux ans après le partage qu'il avoit souscrit au profit de son fils. Il les employa à faire de riches fondations destinées à l'entretien des pauvres, et en même temps, selon l'esprit de son siècle et ses sentiments particuliers, à fournir à l'achat de présents qu'on devoit chaque année envoyer aux églises de Rome.

30. Adelwolf comprit qu'il seroit aussi inutile que dangereux pour son fils bien-aimé de lui laisser, quand il avoit trois frères aînés, un des trois royaumes du sud. Par son testament, il confirma donc Adelbald dans la possession du Wessex, et nomma

Adelbright [1] roi de Kent, de Sussex et de Surrey, provinces dont il prit effectivement en main l'administration aussitôt après la mort de son père. Quant à Adelred, à Alfred et à sa fille Adelswithe, mariée au roi de Mercie, il ne leur laissa que des propriétés en fonds de terre. Il disposa en outre que, dans le cas où Adelbald viendrait à décéder sans laisser de postérité, Adel-

[1] L'histoire déjà si confuse des rois anglo-saxons est rendue plus obscure encore par l'orthographe variable et incertaine des noms propres. Ainsi, nous voyons écrire tantôt Alfred, Ælfred, Elfrid; Athelstan, Edelstan, Adelstan; Athelbright, Æthelbright, Ethelbert, Ethered; Beorthrik, Brithrik; Adelstan, Athelstan, Ealstan, Alstan; Eadmund, Edmond, etc., etc. Et puis, combien de fois le fil que nous présentent des chroniqueurs ignorants ou négligents pour nous guider dans ce labyrinthe, ne se rompt-il pas !

red et, et à son défaut, Alfred lui succéderoient sur le trône de Wessex.

31. Adelwolf étoit un homme d'une grande bonté de cœur, de mœurs irréprochables et d'une piété sincère. Manquant d'activité, de résolution et de prévoyance, il étoit peu fait pour une couronne. Cependant il acquit l'amour et l'estime des Westsaxons. Doux de caractère, oubliant facilement les torts d'autrui, il étoit zélé pour le bien, mais ne le faisoit pas toujours avec discernement. Sa mémoire resta long-temps chère à Rome parmi ses compatriotes. Ayant vu des malfaiteurs de sa nation qu'on avoit chargés de fers, il obtint du Pape qu'à l'avenir ce genre de punition ne seroit plus appliqué à des Anglais. Il mourut à la fin de l'an 857 ou au commencement de 858[1].

32. Quelques écrivains, par un esprit

[1] Rudborne, dans Turner. Asser.

de partialité qui leur faisoit fermer les yeux sur ses défauts, l'ont beaucoup trop exalté. Quelques autres, obéissant au préjugé contraire, l'ont beaucoup trop rabaissé et lui ont refusé la justice qu'il méritoit.

CHAPITRE V.

Mort d'Adelbald. — Première éducation d'Alfred.

1. La mort de nos proches nous est une salutaire occasion de rentrer en nous-mêmes, de songer à notre propre fin, et de nous rappeler les vertus et les qualités des défunts, l'amour qu'ils nous ont témoigné et les torts involontaires que nous avons pu avoir envers eux, sans nous en être auparavant aperçus.

2. Adelbald perdit dans Adelwolf un père tendre et bon, qu'il avoit profondé-

ment offensé et qui cependant lui avoit abandonné la plus belle partie de ses états, et l'avoit tout à fait traité en père dans l'acte de ses dernières volontés. Et cependant ce fils ingrat montra si peu de respect pour la mémoire de son père que, brûlant d'une flamme incestueuse, il épousa la belle Judith, veuve d'Adelwolf. Il la répudia au bout de quelques années [1], probablement par suite des sévères remontrances du pieux Swithum, évêque de Winchester. C'est ainsi que le lecteur a vu plus haut Eadbald, roi de Kent, qui étoit tombé dans le même péché, céder à la persuasive éloquence de Laurent, archevêque de Canterbury, renvoyer sa complice et en même temps renoncer au culte des idoles qu'il avoit em-

[1] Elle étoit encore en Angleterre quand Alfred entroit dans sa douzième année. Mais il est probable qu'elle la quitta peu de temps après sa répudiation.

brassé de nouveau pour pouvoir satisfaire ses désirs [1].

3. Adelbald mourut après un règne de deux ans et demi (A. D. 860).

4. Judith se déroba à la vue des Saxons pour qui son union incestueuse avoit été un grand scandale, et se retira à Senlis en France. Baudoin, surnommé Bras-de-Fer, fils d'Odoacre, waldgrave [2] de Flandres, la vît et s'éprit pour elle d'une passion qu'elle partagea bientôt. Il l'enleva. Son père, le roi Charles le Chauve, accusa le chevalier

[1] Asser. Spelman. Rudborne. Voyez aussi Thomas Hearne, dans ses annotations sur Spelman.

[2] « Waldgraves » *Waldgrafen* (comtes de la Forêt ; comme Margraves, comtes de la Marche). Tel étoit le titre des gouverneurs royaux de ce pays alors peu peuplé et couvert de forêts, avant qu'il n'eût ses comtes particuliers.

félon devant le Pape Nicolas Ier, qui le frappa d'excommunication. Baudoin se rendit à Rome et montra le repentir le plus sincère de sa faute ; Judith versa des torrents de larmes aux pieds du Saint-Père, qui pardonna aux coupables. Il écrivit même à Hinkmar, archevêque de Rheims, qui avoit célébré le mariage de Judith avec le roi Adelwolf, le chargeant de communiquer aux autres évêques de France sa lettre dans laquelle il exprimoit le vœu que les chefs de l'Église de France s'employassent en faveur de Baudoin et de Judith auprès de son père. Ils le firent avec succès. Charles donna son consentement à cette union qui fut solennellement bénie à Auxerre, et accorda à Baudoin le comté de Flandres, à titre de fief (A. D. 863). Vers le même temps, la Hollande fut également érigée en comté, en faveur de Dietrich, duc d'Aquitaine. Ces deux vassaux de la couronne et leurs successeurs furent

tenus de protéger le royaume contre les entreprises des Normands. Les Francs comprenoient sous cette dénomination tous les Scandinaves [1].

5. Cette Judith qui laissa en Angleterre une mémoire chargée d'opprobre, n'en eut pas moins le mérite de donner essor au génie naissant du jeune Alfred.

6. Depuis le milieu du huitième siècle, les divisions intestines des maisons royales et les guerres qui dévastoient sans cesse l'heptarchie, avoient singulièrement entravé l'éducation de la jeunesse anglaise et la propagation des sciences. Mais ce fut bien pis encore quand à ces maux vinrent se joindre les irruptions des Danois. Ces Barbares portant en tous lieux le fer et la flamme, choisissoient, comme avoient fait jadis les Saxons encore païens, les prêtres pour objet principal de leurs fureurs, et

[1] Meyer Annal. Flandr.

s'en alloient détruisant de préférence les monastères, à cette époque asyles de toutes les connoissances humaines. Au neuvième siècle, l'Angleterre se trouvoit donc plongée dans la barbarie la plus profonde. On conçoit alors facilement qu'Alfred eut déjà atteint sa douzième année avant de savoir lire. Son esprit sensible à tout ce qui est beau et grand, se nourrissoit des chants nationaux qu'il se faisoit répéter et qu'il apprenoit par cœur.

7. Judith, fille d'un roi franc à la cour duquel la langue allemande, toute défectueuse qu'elle fût encore, étoit parlée avec pureté et élégance; petite-fille de ce Charlemagne qui avoit tant à cœur le perfectionnement de cette langue, qu'il en fit réunir les plus antiques trésors, et à la cour de qui, aussi bien dans les camps que dans les palais, se trouvoit une académie [1] dont

[1] Charles commença à composer une grammaire allemande qu'il laissa inachevée. Il

chaque membre prenoit le nom de son poète favori (c'est ainsi que Charles lui-même se faisoit appeler David [1], et le jeune Angelbert, à qui plus tard il donna sa fille Berthe en mariage, Homère); Judith, disons-nous, étoit grande admiratrice des chants héroïques. Un jour que les jeunes princes étoient entrés dans son appartement, et l'avoient trouvée occupée à lire un de ces ouvrages, elle le leur montra et leur dit : « J'en ferai présent à celui » de vous qui le premier le saura par cœur! » Ces paroles excitèrent tout-à-coup dans le cœur d'Alfred le désir de pouvoir lire lui-

donna aux mois de l'année des noms allemands. Par exemple il nomma le mois de mai *wonnemond* (mois des plaisirs); août, *erntemond* (mois de la moisson); novembre, *windmond* (mois du vent); décembre, *heiligenmond* (mois saint).

[1] Eginhard, vita Alcuini. Epistolæ Alcuini, Vita sancti Angelberti.

même ce qu'il aimoit tant à entendre réciter. Ce qui l'avoit surtout frappé, remarque le bon Asser, c'étoient ces belles lettres initiales que nous voyons encore aujourd'hui dans les anciens manuscrits, et ces jolis desseins aux couleurs éclatantes et demeurées encore fraîches après tant de siècles, se détachant d'un encadrement doré dont on n'a pu que tout récemment imiter l'admirable perfection.

8. Il suffit quelquefois d'une seule étincelle pour enflammer un grand génie. « Veux-tu vraiment, répartit Alfred avec » vivacité, le donner à celui d'entre nous » qui pourra le lire le premier ? — Oui », reprit la reine en souriant de joie. Avec quelle rapidité le jeune prince n'apprit-il pas à lire !

9. Tout aussitôt, il n'eut rien tant à cœur que d'apprendre le latin. Sa langue maternelle ne lui offroit pas d'autres trésors d'érudition que quelques sagas et

quelques chants romantiques. Mais où trouver des maîtres? où trouver des livres? Il n'y avoit alors en Angleterre de livres latins que dans quelques monastères éloignés qui avoient échappé par hasard à la dévastation; et le nombre des hommes en état de les comprendre étoit très circonscrit.

10. Plus tard Alfred regretta long-temps d'avoir manqué de maîtres quand il avoit tant de loisirs. Nous le verrons alors, au milieu de guerres qu'il dirigeoit avec une activité et une énergie étonnantes, devenir savant, grâce à un sage et méthodique emploi du temps, et éclairer un pays qu'il avoit arraché aux ténèbres.

11. Il devint de bonne heure habile dans tous les exercices du corps et à la chasse [1].

[1] Asser.

CHAPITRE VI.

Adelbright. — Débarquements des Danois. — Ragnar Lodbrock.

1. Conformément au testament d'Adelwolf, Adelbright, qui gouvernoit déjà Kent, Sussex et Surrey, devint roi de Wessex après la mort d'Adelbald.

2. Sous son règne, une flotte danoise considérable commandée par le roi de mer Wuland, aborda en Angleterre. Les pirates pillèrent Winchester ; mais, comme ils regagnoient leurs vaisseaux, ils furent attaqués et défaits par les gouverneurs du

Hampshire et du Berkshire qui avoient réuni leurs forces. Ils firent ensuite voile pour la France, et remontèrent la Seine. Le roi Charles acheta la tranquillité de son pays au prix de cinq mille livres d'argent[1]: mesure déplorable, que la nécessité du moment peut seule excuser; de même que la foiblesse du gouvernement franc peut seule expliquer cette nécessité. Une semblable rançon n'étoit en effet qu'un appât offert à d'autres brigands.

3. Un essaim de ces pirates vint ensuite s'établir dans l'île de Thanet (A. D. 864), ouvrit de trompeuses négociations avec les habitants de Kent pour endormir leur vigilance, puis se mit bientôt après à ravager le pays[2].

4. Il convient maintenant de parler d'une mort qui fut féconde en terribles résultats

[1] Annales Bertiniani.

[2] Asser.

pour l'Angleterre, de celle de Ragnar Lodbrok célébrée dans les sagas et dans les chants islandais et scandinaves. Les chroniques franques et anglaises ont également conservé sa sanglante mémoire.

5. Voici à ce sujet des détails qui ont un grand caractère de vraisemblance. Ils sont le résultat de la comparaison des chroniques franques et saxonnes avec ce qu'ont écrit sur ce Ragnar Lodbrock, et le Danois Saxo Grammaticus, prevôt du chapitre de Roeskilde en Sélande au XIIe siècle, et Snorre Sturleson, gentilhomme islandais, l'un des chefs de la république islandaise, au XIIIe siècle (tous deux sans contredit les plus grands historiens qu'il y ait eu au moyen âge en deçà des Alpes), et Adam de Brême, chanoine de cette ville au XIe siècle.

6. Ragnar Lodbrok, bien que roi de Danemarck, aima mieux mener la vie aventureuse d'un roi de mer que de

gouverner paisiblement ses états. Il n'y avait point de contrée située sur les rivages de la mer, qui fut à l'abri de ses attaques. Il remonta la Baltique jusqu'à l'embouchure de la Dwina, et dévasta les côtes de Suède et de Norwège; son nom seul faisoit trembler la Frise et la France. Il ravagea l'Écosse et les Orcades, puis débarqua dans le Northumberland. Quelques traditions expliquent la non-réussite de cette dernière entreprise, en rapportant que, contrairement aux avis de son épouse Aslanga (fille du célèbre roi de Jutland, Sigurd Fafnerbane), il fit construire des vaisseaux d'une grandeur extraordinaire que l'équipage se trouva impuissant à faire manœuvrer. Ella, roi de Deïri, l'attaqua avec des forces supérieures et le fit prisonnier. Sur son refus de déclarer qui il étoit, on le jeta dans une tour remplie de serpents. Pendant qu'il étoit déchiré par ces reptiles, il composa, en présence de ses gardiens, le

Lodbrokar Quida, c'est-à-dire le chant de mort de Lodbrok, qui s'est conservé jusqu'à nos jours. Dans ce poème, il raconte ses actions héroïques, brave ses ennemis et le trépas; puis à la fin, il aperçoit en idée les jeunes filles qui lui sont envoyées par Odin pour le convier aux joies du Wallhalla. Il termine par ces mots : « Et je mourrai » le sourire sur les lèvres. » On remarque dans cette composition une énergie de pensée tout-à-fait extraordinaire, une insatiable soif de meurtre et de vengeance, peu d'imagination, mais les traits enflammés d'un courage que les plus terribles angoisses ne sauroient ébranler[1].

[1] Quelques personnes attribuent le *Lodbrokar Quida* à sa femme Aslanga. On l'appelle aussi en effet *Krakumal*, et nous savons que cette princesse avoit été élevée dans une cabane de pêcheurs sous le nom de Kraka. Il paroît au reste difficile de croire qu'au

7. Ragnar dit à ses gardiens que si ses fils savoient où il étoit, « les marcassins » viendroient bientôt détruire le toît à porc » dans lequel on avoit enfermé le sanglier. » Ce propos fut rapporté à Ella, qui ordonna aussitôt d'enlever les serpents de la tour pour demander à Ragnar le sens de ces paroles. Mais il étoit mort quand l'ordre arriva. Ce qu'il avoit prédit dans son chant de mort, se réalisa; ses fils le vengèrent.

milieu des serpens qui le déchiroient, Ragnar ait pu versifier un chant de vingt-neuf strophes, composées chacune de neuf vers; ou qu'une telle production soit l'ouvrage d'une femme. Ne seroit-ce pas plutôt celui du skalde chargé, suivant l'usage danois, de chanter après sa mort le héros à la personne duquel il étoit attaché?

CHAPITRE VII.

La mort de Ragnar Ladbrok vengée par ses fils.

1. Adelbright avoit acquis l'amour et le respect de ses sujets, quand il mourut dans la sixième année de son règne. Bien qu'il laissât des fils, Adelred lui succéda sur le trône, en vertu du testament d'Adelwolf.

2. La nouvelle de la mort de Ragnar émut tout le nord, et enflamma ses fils du désir de la vengeance. Ils étoient dix, nés de trois mères différentes, et avoient été élevés par leur père pour un genre de vie

semblable à celui qu'il menoit lui-même. Ils l'avoient accompagné dans un grand nombre d'expéditions ; mais ils en avoient aussi entrepris pour leur propre compte, semblables aux jeunes aiglons qui quittent le nid paternel pour s'exercer au brigandage. Après la mort de leur père, de semblables expéditions ne leur parurent que des divertissements que l'impérieuse nécessité du moment ne leur permettoit plus de prendre. L'activité de leur esprit se concentra sur un but plus important ; ils avoient résolu la conquête de l'Angleterre et le massacre de ses habitants.

3. De vieilles chroniques parlent de huit rois scandinaves qui se réunirent à vingt comtes [1] pour venger à la tête de leurs

[1] « Comtes » (*jarls*). C'est le titre que prenoient les principaux nobles de Scandinavie. De là le mot anglais *earl*, synonime de *count*, comte.

troupes la mort de Ragnar. Les chefs de l'expédition furent Ingwar et Hubba, fils de Ragnar [1].

4. La ruse est toujours le propre des barbares; et c'est bien mal connoître les hommes que de dire que la civilisation corrompt la simplicité de leur cœur. Toutefois on vit rarement des barbares faire preuve d'autant de calcul que ceux-ci. Ils différèrent leur vengeance pour qu'elle n'en fût que plus sûre et plus terrible.

5. Ils n'abordèrent pas comme ennemis en Estanglie où le roi Edmond dut les accueillir comme des hôtes, attendu qu'il n'avoit pas les forces nécessaires pour s'opposer à leur débarquement. Excusé sans doute, mais non pas justifié selon moi par l'exigeance des circonstances, il conclut avec eux un traité par lequel il s'obligeoit à leur fournir des chevaux qu'à dé-

[1] Turner's History of the Anglo-Saxons.

faut de son consentement ils eussent, au reste, probablement enlevés, car ils avoient compris que pour l'exécution de leur projet une bonne cavalerie leur étoit indispensable.

6. Au printemps de l'année suivante, ils entrèrent dans le Northumberland.

7. Cette partie de l'Heptarchie, depuis long-temps en proie plus que toute autre aux troubles et aux discordes intérieurs, étoit alors ravagée par la guerre civile. En effet Ella qui, par l'attentat odieux commis sur la personne de Ragnar, avoit appelé sur ce royaume la vengeance des hommes du nord, avoit expulsé de son trône quatre ans auparavant, Osberg, le roi légitime; et celui-ci revendiquoit ses droits les armes à la main.

8. Cette circonstance fut cause que les Danois s'emparèrent d'Yorck sans difficulté.

9. Des traits isolés de générosité et de vertu soutiennent l'écrivain et le lecteur

dans le récit des folies et des crimes de l'humanité. Citons le suivant; il est, en effet, bien petit le nombre des hommes qui eussent agi comme Osbert. Son compétiteur Ella n'avoit à attendre des Danois qu'une ruine certaine; aucune offre de sa part n'avoit pu les fléchir. Osbert pouvoit s'unir à eux contre un ennemi commun. Mais, au milieu des dangers de la patrie, Osbert ne vit dans Ella qu'un compatriote et dans les Danois que les ennemis de l'Angleterre. Il marcha avec Ella contre les envahisseurs.

10. Les deux princes ayant uni leurs forces attaquèrent les Danois dans les environs d'Yorck, les mirent en déroute et entrèrent pèle-mèle avec eux dans la ville. Là le combat recommença, et les Danois furent victorieux (A. D. 867). Osbert et Ella périrent dans la mêlée en même temps que la plus grande partie de leur armée. Le reste prit la fuite, et le pays se soumit

aux Danois. Quelques auteurs rapportent qu'Ella tomba vivant entre les mains des fils de Ragnar qui lui firent subir la mort la plus lente et la plus cruelle [1].

[1] Asserius de rebus gestis Alfredi-Magni. Saxo Grammaticus. Chroniques islandaises.

CHAPITRE VIII.

Mariage d'Alfred.

Alfred étoit âgé de dix-neuf ans quand il épousa Alswithe, fille d'un comte mercien appelé Mucil à cause de sa haute stature, et de Cadburge, princesse issue de la maison royale de Mercie. Asser, qui eut occasion de la voir fréquemment, en parle dans les termes de la plus profonde vénération. Elle survécut longues années à son époux dont nous ne savons au reste que ce qui vient d'être dit ici.

CHAPITRE IX.

L'abbesse de Coldingham et ses religieuses. — Hauts faits et mort héroïque du comte Algar. — Les Danois saccagent l'abbaye de Croyland et portent la désolation dans l'Estanglie et dans le Wessex.

1. Presque toute la Northumbrie étoit au pouvoir des envahisseurs. La petite partie septentrionale de ce royaume située entre la Tyne et l'Écosse, conservoit seule encore une indépendance bien précaire. Un certain Egbert y étoit reconnu pour roi, mais en fut bientôt chassé. Rieseg,

son successeur, mourut du chagrin que lui inspiroient les malheurs de la patrie. Un autre Egbert monta après lui sur le trône [1].

2. Cette immense partie de territoire située entre la Tyne et l'Humber étoit gouvernée par Ivar, prince danois. Celui-ci reconstruisit la ville d'Yorck, qui avoit été détruite, et encouragea l'agriculture dans ce pays dévasté [2].

3. Une partie de l'armée danoise envahit le royaume de Mercie, et passa l'hiver à Nottingham.

4. Menacé d'une ruine prochaine, le roi Burrhed et les puissants du pays, députèrent vers Adelred et Alfred, que son frère avoit admis en seconde ligne à l'administration du royaume, pour implorer leur assistance. Les deux frères entrèrent

[1] Turner. History of the Anglo-Saxons.
[2] Ibid.

immédiatement à la tête d'une nombreuse armée dans le royaume de Mercie et marchèrent sur Nottingham.

5. A l'abri d'épaisses murailles, les Danois refusèrent le combat; et les Anglais ne réussissant pas à emporter la ville d'assaut, on entra en négociations. La retraite des deux frères sur le Wessex, et celle des Danois sur Yorck, servit de base à la paix qui fut conclue entre le royaume de Mercie et les Danois. Il paroît difficile de justifier les Anglais d'avoir consenti à cette paix. Pourquoi n'attendoient-ils pas plutôt que les Danois renfermés dans la ville fussent forcés par la famine de supplier qu'on leur permît d'évacuer l'Angleterre?

6. L'année suivante, l'Angleterre fut en proie à une famine horrible, à la peste et à une grande épizootie. Ce sont là les suites ordinaires des guerres et des dévastations.

7. Pendant ce temps, les Danois com-

mettoient d'affreux attentats à Yorck et aux environs. A l'approche d'une bande de ces brigands, Ebba, abbesse de Coldingham, rassembla ses religieuses, leur représenta le traitement infâme qui leur étoit réservé si elles ne s'y déroboient pas par une violente résolution. Elle donna la première l'exemple, et se fendit le nez ainsi que la lèvre supérieure. Toutes les sœurs en firent autant [1]. Quand les Danois arrivèrent, ils s'enfuirent à l'aspect de cet horrible spectacle (A. D. 869.).

8. Sans respect pour le traité de paix qu'ils avoient conclu, ils s'embarquèrent au printemps suivant; puis, remontant l'Humber, ils mirent pied à terre dans le Lincolnshire, ravagèrent cette province, portant partout le fer et la flamme et se livrant aux actes de la cruauté la plus effré-

[1] Matth. Westminst.

née. Burrhed, roi du pays, ne parut pas plus qu'Adelred et Edmond, s'inquiéter de la désolation générale.

9. Cette inconcevable apathie affligea profondément Algar, comte du pays; et sa douleur ne demeura pas oisive. Avec l'aide de ses deux chevaliers, Wibert et Léofrik (de tels noms méritent assurément d'être arrachés à l'oubli), il réunit les hommes de bonne volonté du canton. A cette petite troupe de gens de cœur, il s'en joignit bientôt deux cents autres venus des environs de l'abbaye de Croyland et commandés par Tollius, religieux qui, avant de prononcer ses vœux, s'étoit distingué comme guerrier. Morcard, seigneur de Brunne, vint grossir leurs rangs avec ses courageux vassaux. Osgot, gouverneur de Lincoln, dont les cheveux avoient blanchi sous le casque, amena cinq cents guerriers. Cette petite armée qui ne comptoit pas en

tout trois mille hommes, se réunit sous la bannière du comte Algar pour sauver la patrie.

10. Le 22 avril, les Anglais attaquèrent l'ennemi dont les forces étoient de beaucoup supérieures aux leurs. Trois rois danois et une grande partie de l'armée ennemie restèrent sur le champ de bataille. Le reste se réfugia dans un camp retranché; les Anglais l'attaquèrent audacieusement, mais sans résultat à cause de l'obscurité de la nuit.

11. Sur ces entrefaites, arrivèrent au camp des Danois trois rois scandinaves revenant d'une expédition lointaine avec leurs troupes et amenant avec eux une grande quantité de butin et de prisonniers. Le tumulte qui s'ensuivit dans le camp ennemi n'échappa pas aux Anglais. Sur les huit cents hommes d'armes avec lesquels Algar et ses chevaliers avoient combattu

la veille, six cents s'échappèrent avant le point du jour.

12. Nos héros n'en marchèrent pas moins de grand matin à l'ennemi qui vint au-devant d'eux, commandé par quatre rois et huit comtes.

13. Les Anglais, à peine au nombre de quinze cents, opposèrent à l'armée danoise une vigoureuse résistance. Les traits ennemis venoient mourir inutiles sur la muraille de boucliers que présentoient leurs rangs habilement pressés. La cavalerie tenta vainement de les rompre. Le combat se prolongea pendant toute la journée. Enfin l'ennemi frémissant de rage fut obligé de battre en retraite. Enivrée de sa victoire et sourde aux conseils de sages capitaines, la jeunesse anglaise se lança audacieusement à la poursuite des Danois. Ceux-ci profitèrent de l'avantage qu'on leur laissoit; ils firent volte-face, attaquè-

rent de nouveau les Anglais que ne protégeoit plus leur concentration sur un même point. Cette poignée d'hommes périt alors en détail, mais les armes à la main.

14. Cependant Algar, Tolius et les autres capitaines et chevaliers, avoient réussi à gagner, avec un petit nombre de soldats, une hauteur voisine où, mettant à profit les avantages de leur position, ils se défendirent jusqu'au dernier soupir et vendirent cher leur vie aux Danois.

15. Il n'y en eut qu'un très petit nombre qui, jetant leurs armes à terre, s'échappèrent à la faveur de l'obscurité et coururent à l'abbaye de Croyland qui étoit voisine annoncer cette triste nouvelle. C'étoit au moment où l'abbé Théodore, entouré de ses religieux, chantoit les matines. Une résolution est immédiatement prise. A l'exception de quelques religieux trop âgés et des écoliers trop jeunes pour pou-

voir fuir avec célérité, Théodore envoye le reste de ses religieux avec les reliques, les titres et le trésor de l'abbaye se réfugier dans une vaste forêt où ils sont accueillis et cachés par un pieux ermite appelé Toret.

16. Pendant ce temps, l'abbé et les vieillards restés avec lui, revêtent leurs plus riches ornements d'église, et se mettent en prière avec les enfants dans le chœur où ils attendent avec une sainte résignation l'arrivée des barbares. Ceux-ci ne tardent pas à se précipiter dans l'abbaye. Oscitul, l'un des comtes danois, égorge l'abbé au pied de l'autel. On décapite les vieillards. Le prieur et le sous-prieur sont mis à la torture, l'un dans la sacristie, l'autre dans le réfectoire, pour avoir à déclarer où sont les trésors de la communauté. Les enfants même furent massacrés, à l'exception d'un seul que sa grande

beauté engagea le comte Sidrok à prendre auprès de lui. On fouilla jusque dans les tombeaux; et le troisième jour, cette magnifique abbaye devint la proie des flammes.

17. De là les Danois se portèrent sur Peterborough, où il y avoit une abbaye dont l'architecture faisoit l'orgueil de toute la contrée. Il s'y trouvoit une riche bibliothèque dont la collection n'avoit pas coûté moins de deux siècles de travaux et de patience. Le monastère essaya de se défendre, et un chef ennemi fut emporté du champ de bataille grièvement blessé d'un coup de pierre. Son frère, le comte Hubba, excita les Danois à le venger; et l'abbaye ne tarda pas à être emportée d'assaut. Hubba égorgea de sa main l'abbé et tous les moines. L'incendie des magnifiques bâtimens de l'abbaye dura quinze jours [1].

[1] Ingulf.

18. Ils passèrent ensuite en Estanglie en traversant le Cambridgeshire, où ils brûlèrent le magnifique monastère d'Ely, après en avoir égorgé tous les habitants et avoir enlevé tous les trésors qu'on étoit venu de toutes parts y déposer dans l'espoir de les dérober à leur rapacité.

19. Quand ils entrèrent en Estanglie, le comte Wulketul marcha au-devant d'eux, et leur opposa une chevaleresque résistance; mais il fut tué dans un engagement.

20. Le roi Edmond, confiant dans les traités qu'il avoit conclus dès l'an 866 avec les Danois, ne s'étoit pas préparé à la guerre. Forcé de se mettre en campa-avec des troupes rassemblées à la hâte, il livra bataille à Thedford, et fit preuve d'une bravoure digne d'une meilleure fortune. Fait prisonnier, on l'amena devant Ingwar, fils de Ragnar Lodbrok. Celui-ci lui promit la conservation de sa vie et de son trône, à la condition qu'il renonceroit

au christianisme et qu'il se reconnoîtroit vassal de la couronne de Danemarck. Edmond ayant repoussé cette proposition avec horreur, Ingwar le fit dépouiller, charger de fers, attacher à un poteau et tuer à coups de flèche [1].

21. L'Église honore saint Edmond parmi ses martyrs.

22. Ingwar se rendit alors en Northumbrie auprès de son frère Hubba. Gothrum, prince danois, devint roi d'Estanglie.

[1] Asser, contemporain d'Edmond et qui parle toujours de ce prince avec une profonde vénération, le fait périr avec une grande partie de son armée dans une bataille. Mais le nombre des témoins du fait que je rapporte est si considérable, que tous les écrivains modernes et Hume lui-même, l'ont adopté. On trouve des détails très circonstanciés sur ce sujet dans la vie de ce roi écrite par Abbo, qui florissoit au xe siècle et habitoit Canterbury

23. L'armée ennemie, commandée par Halfden et Ragsey, tous deux rois de mer, entra en Wessex et s'empara de Reading.

24. Pendant qu'une partie des envahisseurs danois dévastoient l'île, l'autre partie, pour se fortifier, creusoit un canal qui unissoit les eaux du Kennet à celles de la Tamise; entreprise vraiment prodigieuse pour de tels barbares!

25. Le comte Adelwolf, gouverneur de cette province, rassembla en grande hâte une petite armée. « Si, dit-il à ses » guerriers, l'armée des ennemis est plus

avant de devenir abbé de Fleury en France. Il tenoit le fait de S. Dunstan, qui l'avoit appris lui-même d'un des anciens soldats d'Edmond. Depuis temps immémorial, jusqu'à l'époque où l'Angleterre se sépara de l'Eglise, Edmond fut vénéré dans cette contrée comme un saint martyr.

» forte que la nôtre, Jésus-Christ qui
» nous commande, est bien plus fort
» qu'eux. » Il les battit à Inglefield. Parmi leurs morts se trouvoit le comte Sidrok[1] l'aîné, qui s'étoit fait en France une sanglante réputation.

26. Quatre jours après, Adelred et Alfred, ayant réuni leurs forces, marchèrent sur Reading et tuèrent un grand nombre d'ennemis sous les murs de cette place. Les Danois faisoient de fréquentes sorties, et la fortune restoit toujours indécise. Enfin, ils gagnèrent une grande bataille dans laquelle le comte Adelwolf fut tué.

27. Une bataille plus importante fut encore livrée quatre jours plus tard à Aston, dans le Berkskire. L'ennemi avoit partagé ses forces en deux corps de bataille; les Anglais imitèrent le même ordre.

[1] C'étoit le frère de ce comte Sidrok qui avoit saccagé l'abbaye de Croyland.

Alfred avec la division qu'il commandoit, commença l'attaque plutôt qu'Adelred, retardé par la célébration de l'office divin. Quelqu'un lui ayant représenté tout ce qu'il y avoit de critique dans la position où il se trouvoit, il répondit que jamais des intérêts humains ne lui feroient négliger le service de Dieu. Ce ne fut que lorsque le prêtre eût rempli son saint ministère, qu'il marcha à l'ennemi. Dieu, dans sa miséricorde, daigna détourner les suites qu'on devoit attendre de cette conduite si peu sage. Dans ces siècles de ténèbres, les hommes n'oublioient que trop souvent que le commandement de la charité l'emporte sur tous les autres ; et que « personne n'a plus de charité que celui » qui sacrifie sa vie pour ses amis [1]. »

28. Alfred, emporté par l'ardeur de la jeunesse, se précipita sur l'ennemi qui

[1] S. Jean xv, 13.

avoit l'avantage d'être posté sur une hauteur. Ce ne fut que par des prodiges de valeur qu'il put résister aux Danois. Au moment où le danger étoit le plus pressant, l'armée d'Adelred arriva enfin à son secours ; et l'Angleterre fut sauvée du mauvais pas dans lequel l'avoient engagée le courage irréfléchi d'Alfred et la dévotion mal comprise d'Adelred. Les Danois furent complètement battus : Bagsey, le roi de mer, et cinq Jarls demeurèrent sur le champ de bataille ; leur armée fut vivement poursuivie pendant toute la journée du lendemain.

29. Quinze jours après, les deux frères attaquèrent l'ennemi à Hasing dans le Hampshire. La victoire long-temps indécise finit par se déclarer en faveur des Danois, qui ne tardèrent pas en outre à être renforcés par l'arrivée de nouveaux aventuriers venant du Danemarck [1].

[1] Asser.

30. Les deux princes westsaxons furent encore une fois battus, après un combat opiniâtre à Morton, près de Reading. Adelred, blessé mortellement dans la mêlée, rendit peu de temps après le dernier soupir[1].

31. Sa mémoire resta chère au peuple anglais[2].

[1] Chronique saxonne.
[2] Asser.

CHAPITRE X.

État critique de l'Angleterre à la mort d'Adelred. — Alfred monte sur le trône.

1. Il est rarement arrivé qu'un royaume se soit trouvé dans la position désespérée où la mort du roi Adelred plaça l'Angleterre. L'Estanglie et la Northumbrie obéissoient à des rois danois. Burrhed, roi de Mercie et d'Essex, demeuroit tranquille spectateur des dévastations commises par les envahisseurs dans le Wessex, oubliant que c'étoit à ses beaux-frères qu'il étoit

redevable de la conservation de son trône ; oubliant que, quelque dangereux qu'il pût être pour lui de prendre part à cette guerre, il n'y avoit pourtant pas d'autre chance de salut pour l'Angleterre, attendu que le Wessex une fois soumis, la perte du royaume de Mercie étoit inévitable. Les West-saxons avoient été battus par les Danois dans deux grandes batailles ; et chaque jour l'armée victorieuse se recrutoit de nouveaux aventuriers.

2. Adelred avoit laissé en mourant deux fils encore mineurs ; mais les dispositions du testament d'Adelwolf et la déclaration solennelle d'Adelred, appeloient Alfred à lui succéder sur le trône [1].

3. Aussi bien, quand même des transactions antérieures n'auroient pas décidé ce

[1] Voyez le testament d'Alfred. Spelman Life of King Ælfred.

point, le fils du roi défunt n'auroit pu élever aucune prétention exclusive à la couronne. J'ai déjà remarqué que chez les Saxons comme chez les Francs, suivant l'antique coutume des Germains, le droit à la couronne résidoit bien dans la famille royale, mais ne compétoit pas nécessairement à l'héritier direct du monarque décédé. Jamais les Germains ne renoncèrent au droit d'élection qui leur paroissoit la prérogative essentielle d'un peuple libre; mais par une sage sollicitude pour la tranquillité publique, ils en restreignoient l'exercice parmi les membres d'une seule famille.

4. Placer dans un moment semblable la couronne sur la tête d'un enfant, ou bien partager le royaume entre les deux fils du feu roi, eût été trahir le bien public; et les deux enfants en eussent eux-mêmes été les premières victimes.

5. Tous les yeux se fixèrent donc sur Alfred, âgé en ce moment de 22 ans, et à qui ses brillantes qualités, le courage et l'expérience dont il avoit fait preuve à la guerre, et la générosité de son caractère, avoient acquis l'amour de toute la nation. Issu de la race royale; à l'exception de ces deux foibles enfants, seul descendant direct de Wodan; doué par la nature d'une foule de qualités heureuses, ce jeune prince se trouvait placé dans des circonstances propes à inspirer aux Saxons la ferme confiance qu'il avoit été prédestiné par la Providence à préserver l'Angleterre du joug humiliant des païens.

6. Alfred en douta seul. Quand l'évêque de Winchester et tous les chefs vinrent le supplier de revendiquer ses droits pour le salut de la patrie, il résolut d'en référer avec le wittenagemot.

7. Cette assemblée reconnut à l'unani-

mité le droit d'Alfred à la couronne. Il fut alors couronné en grande pompe à Winchester (A. D. 871) par l'évêque de cette église[1].

[1] Voyez le testament d'Alfred. Spelman Life of King Ælfred.

CHAPITRE XI.

Premiers succès d'Alfred contre les Danois. — Revers. — L'île d'Æthelingey.

1. Un mois s'étoit à peine écoulé depuis qu'Alfred avoit pris en mains les rênes de l'état, lorsque les Danois vinrent l'attaquer avec toutes leurs forces. Il marcha au-devant d'eux à la tête d'une petite armée décimée par huit sanglantes batailles. La rencontre eut lieu près des hauteurs de Wilton, dans le Wiltshire, sur le territoire Westsaxon. On se battit de part et d'autre avec opiniâtreté, et l'ar-

mée ennemie fut long-temps avant de se décider à se retirer. Enivrés de cet avantage, les Westsaxons se laissèrent entraîner à la poursuivre pêle-mêle. Les Danois faisant volte-face soudainement, profitèrent de leur avantage, et reprirent le champ de bataille.

2. Les sources historiques si peu abondantes de cette époque, ne nous apprennent pas comment Alfred réussit à conclure la paix avec les vainqueurs et à les déterminer à évacuer le pays, dans un moment où tout espoir de le défendre plus long-temps paroissoit perdu.

3. Les Danois marchèrent sur Londres qui dépendoit alors du royaume de Mercie, et récompensèrent ainsi Burrhed de sa lâche immobilité au moment du danger général; ils hivernèrent dans cette ville et en dévastèrent les environs [1].

[1] Asseret Spelman.

4. Burrhed étoit alors occupé (an 872) dans une guerre contre les Bretons, qui avoient fait une irruption sur les frontières occidentales de son royaume. Burrhed décampa précipitamment, entama de nouvelles négociations avec un ennemi sans foi, et conclut la paix.

Les Danois entrèrent dans la province de Lindesey (au nord du Lincolnshire, dans la Northumbrie); mais n'y trouvant rien à piller, ils revinrent sur leurs pas. Il paroît qu'en dépit de leur traité ils attaquèrent alors Burrhed, ou du moins qu'ils le menacèrent; car nous voyons qu'ils conclurent avec lui une nouvelle paix, tout aussi peu réelle que la première (an 873).

6. L'année suivante, ils rentrèrent dans le royaume de Mercie et établirent un camp à Repton dans le Derbyshire, où ils passèrent l'hiver. Là, comme partout ailleurs, ils mirent en pratique le même système de dévastation et saccagèrent

entre autres une magnifique abbaye, servant de sépulture aux rois de Mercie[1].

7. Burrhed, il est vrai, marcha enfin contre eux avec son armée; mais ses hauts faits se bornèrent à prendre possession des terres qui avoient appartenu aux monastères ruinés par les Danois. Il en garda une partie pour lui-même, et distribua l'autre à ses guerriers.

8. Incapable de rien entreprendre contre l'ennemi, il quitta l'Angleterre, se rendit à Rome, y mourut dans un cloître, et fut enterré dans la chapelle du collége saxon fondé par Ina.

9. Les Danois s'emparèrent du royaume de Mercie, où ils établirent pour roi Ceolwulf, qui avoit été général de Burrhed. Non seulement il fut leur tributaire, mais encore il s'engagea à leur rendre le pays

[1] Ingulf.

aussitôt qu'ils l'en sommeroient, et à leur obéir en toutes choses. Il leur donna des otages pour gage de son exactitude à tenir ses promesses. Ce transfuge fit éprouver à ses malheureux compatriotes toute la pesanteur de son joug. Il opprimoit indistinctement le paysan, le marchand ou l'ecclésiastique, et frappa un jour une contribution de mille livres d'or sur la malheureuse abbaye de Croyland, dont les ruines n'étoient point encore relevées. Comme l'intention des Danois n'étoit pas qu'il s'enrichît aux dépens du pays, ils finirent par le déposer [1].

10. Il paroît que la valeur dont avoient fait preuve les Westsaxons, commandés par Alfred, avoit produit une vive impression sur l'esprit des Danois. Cette circonstance seule peut en effet expliquer leur facilité

[1] Asser et Ingulf.

à conclure la paix après la victoire de Wilton; paix qu'ils observèrent scrupuleusement à l'égard du Wessex épuisé, lorsque celles qu'ils avoient conclues avec les royaumes d'Estanglie et de Mercie avoient toujours été illusoires, lorsque plus des deux tiers de l'Angleterre étoient en leur pouvoir et qu'ils pouvoient constamment attendre des renforts de la mère-patrie.

11. Les Danois se dirigèrent sur Repton, et divisèrent leurs forces en deux armées, dont l'une, sous le commandement d'Halfden, gagna les rives de la Tyne où elle campa pendant tout l'hiver. Au printemps, elle passa le fleuve, dévasta cette petite partie septentrionale du Northumberland demeurée indépendante sous un roi particulier, pénétra en Écosse et porta le fer et la flamme jusque parmi les Pictes. Cette petite province du Northumberland fut conquise par les Danois, et les terres

partagées entre leurs guerriers. Elle formoit la plus grande partie de l'ancien royaume de Bernicie. L'autre armée des Danois, commandée par les rois de mer Gothrum, Oscytil et Amund, passa l'hiver à Cambridge.

12. Nous avons vû comment le manque de foi de ces barbares rendoit inutiles les traités conclus avec eux... Mais quand bien même les rois de mer qui avoient traité avec les Anglais eussent gardé leur foi, jamais ces traités isolés n'auroient pu mettre la nation à l'abri des attaques d'autres rois de mer; et bien moins encore contre celles d'aventuriers scandinaves nouveaux-venus, que ces traités ne lioient en rien.

13. Il étoit donc impossible à tout pays exposé aux invasions des pirates du nord, de s'en préserver autrement qu'en prenant une attitude militaire imposante. Mais dans ce cas même, Alfred, qui ne régnoit que

sur les provinces méridionales d'Angleterre, ne pouvoit pas empêcher que, dans les provinces de l'ancienne Heptarchie appartenant aux Danois, il ne débarquât sans cesse de nouveaux essaims de Normands. Ceux-ci étoient constamment excités à tenter des entreprises contre Wessex et même aidés dans ces entreprises par leurs compatriotes, peu jaloux de partager avec les nouveaux venus des conquêtes achetées au prix de beaucoup de sang. Alfred comprit qu'avec cet accroissement continuel des forces des Danois, le Wessex finiroit nécessairement par succomber comme avoient fait les provinces septentrionales d'Angleterre, si, se mesurant avec eux sur leur propre élément, il n'empêchoit point ces débarquements.

14. Les Anglo-Saxons qui avoient conquis la Bretagne et fondé l'Heptarchie étoient des marins tout aussi habiles et tout aussi intrépides que les Scandinaves.

Mais, quand après des guerres longues et sanglantes, ils se furent rendus maîtres de ce beau pays, ils renoncèrent à la mer. Aussi bien ils étoient beaucoup trop occupés à guerroyer contre les Bretons, les Pictes et les Scots, pour pouvoir et même pour vouloir continuer à passer comme autrefois une partie de leur vie en mer.

15. Il n'est mention dans toute l'histoire de l'Heptarchie saxonne que d'une seule flotte; et encore n'avoit-elle point été équippée pour faire une guerre maritime, mais seulement pour transporter des troupes. Le seul auteur qui fasse mention de cette circonstance est Procope, qui, à cette occasion, trahit l'ignorance où il étoit de l'état des pays septentrionaux si éloignés de la contrée qu'il habitoit[1]. Tou-

[1] Par exemple, il dit que les Anglais ne connoissoient pas les chevaux. Eux, fils de Germains, pour qui le cheval étoit un animal

tefois sa qualité d'historien solide et de contemporain du fait dont il s'agit, lui donne droit d'être écouté. Il s'exprime en ces termes [1].

16. « Radigis, fils du roi des Varniens, étoit fiancé avec une fille du roi des Estangles. Au lit de la mort, son père, le vieux roi, pensa qu'une alliance avec les rois francs lui seroit beaucoup plus avantageuse. En conséquence, Radigis épousa la veuve de son père, sa belle-mère, fille de Théodebert, roi d'Austrasie, qui régna à Metz de 534 à 547. La fiancée se trouva très offensée. Son frère, le roi des Estan-

sacré! Mais en admettant même qu'ils n'eussent pas su en Germanie ce que c'étoit qu'un cheval, toujours est-il certain qu'ils l'auroient appris en Bretagne, où nous voyons que dès le temps de César les chars étoient en usage à la guerre.

[1] Procop. de Bello Gothico IV.

gles, et les seigneurs du pays résolurent de venger l'injure faite à cette princesse. On l'envoya avec une flotte remplie de guerriers chez les Varniens. Radigis fut vaincu, fait prisonnier et amené devant la princesse qui lui pardonna et l'épousa, après qu'il eut renoncé à son union avec sa belle-mère »[1].

17. L'histoire de l'Heptarchie ne fait pas mention d'autre expédition maritime tentée par les Saxons. Celle-ci eut lieu environ trois cents ans avant la naissance d'Alfred.

18. Il faut que dès les premières années de son règne il eût conçu le projet de vaincre sur mer la puissance maritime la plus redoutable du siècle. Cette pensée fut une inspiration du Ciel. Pour la mettre à exécution, il avoit besoin d'ouvriers étrangers, attendu que les Saxons ne savoient construire que

[1] A l'époque dont il s'agit, au VIe siècle, les Estangles et les Varniens étoient païens.

des bateaux de pécheurs; il devoit se procurer des pilotes étrangers et un assez grand nombre de marins étrangers pour former ses Saxons à la manœuvre. Mais ce qui sans contredit étoit le plus difficile, et ce qui eût été impossible si son peuple n'avoit point eu en lui une entière confiance; il lui falloit à une époque désastreuse, quand la nation étoit menacée d'une ruine totale, encourager les Saxons à adopter un genre de vie qui leur étoit tout à fait étranger et les déterminer à attaquer ces mêmes Danois, qui les avoit vaincus tant de fois sur terre, sur un élément qui sembloit leur appartenir et qui faisoit leur gloire et leur orgueil.

19. Il n'y a que le courage d'un grand génie qui puisse triompher de telles difficultés. Le Roi des rois en avoit doué Alfred, et lui avoit en outre accordé le don bien plus précieux d'une pleine confiance dans sa toute-puissante misé-

ricorde. C'est ainsi qu'il devint le sauveur de son pays et le plus grand prince que Dieu ait jamais suscité pour arracher un empire à sa ruine.

20. Quatre années après son avénement au trône (an 875), Alfred se mit en mer avec les premiers vaisseaux construits en Angleterre, livra bataille à six vaisseaux danois, en prit un et mit les autres en fuite.

21. Ce fut là l'aurore de cette gloire maritime de l'Angleterre qui, parvenue aujourd'hui à son apogée, brille dans toutes les mers de l'univers.

22. Après cinq ans de paix, les Danois entrèrent de nuit à Cambridge et envahirent les états d'Alfred. On dit que, dans cette année, Alfred ne leur livra pas moins que sept batailles. Ils prirent d'assaut Wereham, forteresse du Dorsetshire, et établirent leur camp dans une position avantageuse.

23. Ils conclurent cependant encore une fois la paix avec lui, s'engagèrent par serment à évacuer le Wessex, et lui donnèrent des ôtages pour gage de leur sincérité. Étoit-ce pour le mieux tromper, ou bien par suite de cette versatilité d'esprit ordinaire chez les Barbares? c'est là ce qu'il seroit difficile de décider. Le fait est que peu de temps après ils surprirent pendant la nuit la cavalerie westsaxonne, qu'ils égorgèrent les hommes et emmenèrent les chevaux. Après cela ils prirent leurs quartiers d'hiver à Excester dans le Devonshire.

24. Parmi les chefs danois qui avoient conclu la paix avec Alfred, Rolf (plus connu sous le nom français de Rollon) resta seul fidèle à son serment. C'étoit un guerrier puissant qui, attaqué injustement dans ses terres par le roi de Danemarck, s'étoit vaillamment défendu contre lui jusqu'à ce que la trahison et la perfidie l'eus-

sent forcé de fuir sa patrie. Il s'étoit alors fait roi de mer et avoit pris part à la guerre contre l'Angleterre. A l'époque dont nous parlons, il s'embarqua pour la France dans l'avant-dernière année du règne de Charles-le-Chauve. Il ravagea la Neustrie; et après la mort de cet empereur, dont le fils, Charles-le-Simple, devint roi de France, il se rendit si redoutable, que ce prince lui abandonna la plus grande et la plus belle partie de la Neustrie que depuis on appela Normandie, du nom de ses conquérants. Ce Rolf se convertit à la foi chrétienne, reçut le baptême et épousa Giselle, fille du roi; il obtint en outre la Bretagne, à titre de fief de la couronne. Il régna avec sagesse et équité pendant vingt ans, puis abandonna le pouvoir à son fils, et vécut encore quelques années dans la solitude. Guillaume-le-Conquérant et toute une race de rois anglais descendent de ce prince. Son sang coule même encore

dans les veines des rois d'Angleterre actuels.

25. Au printemps de l'an 877, les Danois se trouvoient encore à Excester : une partie de leur armée seulement se mit en campagne et ravagea le royaume de Mercie.

26. Alfred fit construire dans tous les ports de ses états des bateaux et des galères qu'il arma et qu'il remplit de marins et de guerriers. Il fit ensuite sortir cette flotte en mer pour empêcher le débarquement des nouveaux aventuriers qui arriveroient du Danemarck. Puis, à la tête de son armée, il alla mettre le siége devant Excester, où il tint l'ennemi étroitement bloqué.

27. Sa flotte rencontra cent vingt voiles danoises qui amenoient des renforts à Excester. Bien qu'habitués aux batailles navales, les Danois ne purent tenir tête aux Anglais. Ils prirent la fuite en désordre et échouèrent sur le rivage où pas un d'eux n'échappa au fer des Saxons.

28. Cet échec et une horrible famine survenue après engagèrent les Danois à conclure de nouveau la paix. Ils fournirent des ôtages, évacuèrent Excester au mois d'août, et allèrent ravager le royaume de Mercie [1].

29. Mais, oubliant leurs engagements, ils revinrent en foule dès le mois de janvier de l'année suivante (878), et surprirent Chippenham, dans le Wiltshire. Ils y passèrent le reste de l'hiver, envoyant de temps à autre dans les environs des partis qui ravageoient le pays impitoyablement.

30. Les Saxons perdirent tout courage. Ils voyoient les Danois, après des défaites multipliées qui décimoient les rangs des soldats d'Alfred, revenir sans cesse avec de nouvelles forces et se répandre par toute l'île comme des nuées de sauterelles.

31. Un grand nombre d'entre eux se

[1] Asser et Spelman.

décidèrent à abandonner leur patrie; ils se réfugièrent soit dans le pays de Galles, soit en France. D'autres cherchèrent un refuge au milieu des bois et des rochers; quelques-uns, désespérant de la fortune d'Alfred, se soumirent aux Danois.

32. Alfred se vit abandonné de tout le monde. L'histoire ne nous apprend pas en quels lieux il mit en sûreté sa femme et ses enfants. Quant à lui, il fut réduit à errer çà et là, tantôt accompagné de quelques nobles et d'une poignée de guerriers, tantôt déguisé en paysan et seul, parce que sa foible escorte l'eût rendu suspect. Enfin il trouva un asyle chez un berger. On ignore s'il confia à son hôte qui il étoit; ce qu'il y a de certain, c'est qu'en tout cas la femme du berger n'étoit pas du secret. La tradition rapporte qu'obligé de cuire lui-même le pain que la pauvre famille vouloit bien partager avec lui, il arriva un jour qu'il le laissa brûler par négli-

gence, et qu'il en fut puni par un déluge d'injures que lui adressa la femme du berger.

33. Je ne dois pas passer sous silence que de pieux contemporains ont regardé comme un châtiment de Dieu ce revers éprouvé par Alfred. On raconte que vain et présomptueux, ayant étudié plus de choses que n'en savoient les hommes les plus instruits de sa nation, il affichoit un mépris impolitique pour des intelligences moins cultivées que la sienne, et faisoit peu de cas de la prudence et de l'habileté du wittenagemot, de ce conseil national de sages, dont l'avis, uni au sien, devoit être la loi du pays. Il paroît en outre qu'il usoit assez largement de l'arbitraire, et la tradition nous a conservé vaguement le souvenir de quelques condamnations à mort prononcées sans jugement contre des fonctionnaires infidèles ou des juges prévaricateurs. Cette sévérité expéditive pou-

voit peut-être s'excuser par une impérieuse nécessité ; on conçoit néanmoins qu'elle ait dû singulièrement choquer des esprits habitués à faire bien plus de cas de la vie d'un homme libre, que de la régularité dans les affaires publiques. D'ailleurs elle n'étoit point accompagnée de bienveillance pour les petits dont en toute occasion il repoussoit les plaintes avec autant de hauteur que de mépris. « Si l'on avoit besoin » de son aide, dit un historien contemporain, soit pour des nécessités personnelles, soit contre l'oppression des puissants, il dédaignoit d'accueillir et d'écouter la plainte ; il ne prêtoit aucun » appui aux foibles et les estimoit » comme néant. » A ces différents griefs des Saxons contre leur jeune roi, se joignoit le scandale de ses mœurs privées. Exhorté à s'amender par son parent saint Neot, qui avoit été ermite pendant plusieurs années, et se trouvoit maintenant à

la tête d'un monastère, Alfred méprisa les avis du pieux vieillard. Telle étoit la situation des esprits au commencement de l'année 878, lorsque les Danois s'étant emparés à l'improviste de la forteresse de Chippenham, Alfred eut lieu d'appeler aux armes tous ses sujets. Mais vainement il envoya son messager de guerre par les villes et les hameaux, pour publier la vieille proclamation nationale à laquelle nul Saxon n'avoit jamais résisté : « Que » quiconque n'est pas un homme de rien, » soit dans les bourgs, soit hors des » bourgs, sorte de sa maison et vienne. » Peu d'hommes se rendirent au lieu désigné. Alfred avoit aliéné le cœur de ses Saxons : quand arriva l'heure du danger, il se trouva seul [1].

[1] Asser. Turner's History of the Anglo-Saxons. Matth. Westminst. Wallingford's chron.

34. Nous ne pouvons douter que les reproches adressés à Alfred ne fussent mérités. Mais nous reconnoîtrons aussi en cela le doigt de Dieu, qui après avoir doué son oint de tant de belles qualités, le châtioit en père, afin de l'élever encore plus haut aux yeux du monde après ses malheurs, et afin de le combler de plus de grâces encore, en considération de son sincère repentir.

35. Alfred vécut alors dans une obscurité telle que souvent personne ne connut le lieu de sa retraite et ne sut même s'il existoit encore. Il étoit fugitif dans son propre royaume.

36. Dès que les recherches dont il étoit l'objet de la part des Danois se ralentirent, il quitta la cabane du berger, et alla s'établir avec ceux de ses guerriers qui avoient découvert le lieu de sa retraite, dans une espèce d'îlot, situé dans le Sommersetshire, au confluent des rivières de Thone et de

Panet, au milieu de vastes marais. Il l'appela Æthelingey, ce qui veut dire, île des nobles. Aujourd'hui encore cet endroit est nommé Athelney [1]. Il s'y retrancha avec cette poignée de serviteurs fidèles, et la reine son épouse vint l'y rejoindre. Une jetée étroite et protégée à l'ouest par un rempart, conduisoit à l'île d'où les Saxons faisoient de jour et de nuit des sorties, tant pour chasser que pour pêcher, ou se procurer les autres nécessités de la vie aux dépens des Danois. Un écrivain compare Alfred dans cette situation à la couleuvre qui se glisse hors de son trou, suit les pas de l'homme et lui échappe au moment même où celui-ci croit l'avoir saisie [2]. Sou-

[1] « Athelney ». On y a trouvé un joyaux d'or qui est soigneusement conservé au Muséum britannique et qui porte cette inscription : *Alfred meg heht geworkan* : Alfred m'a fait faire.

[2] Malmesbury.

vent il sembloit impossible qu'il échappât à l'ennemi ; et toujours lui et les siens, grâce à la rapidité de leur marche et à leur exacte connoissance des localités, se déroboient à la recherche des Danois. C'est ainsi que les envahisseurs apprirent que le lion vivoit encore ; et l'espérance revint aux Saxons.

37. Il arriva pendant ce temps-là un événement qui ranima les espérances d'Alfred.

38. Les guerriers saxons réfugiés auprès d'Alfred, sortoient de la retraite commune à tour de rôle, et le roi lui-même comme les autres. Par une journée d'hiver, il arriva que tous étoient allés en expédition, et que lui seul étoit resté à Æthelingey avec sa femme. Alfred étoit occupé à lire, quand tout à coup il entendit frapper à la porte. Il alla ouvrir et vit un pauvre homme qui lui demanda au nom de Jésus-

Christ un morceau de pain. Alfred dit à son épouse de regarder dans l'armoire au pain, s'il en restoit [1]. La reine obéit et répondit qu'il ne restoit plus qu'un pain qui ne suffiroit pas pour rassassier les guerriers sortis pour aller pêcher et qu'on attendoit à chaque instant. « Béni soit le Seigneur » dans ses dons, s'écria Alfred. » Et il ajouta : « Femme, je t'en prie, au nom » de Jésus-Christ, donne-lui la moitié du » pain. Celui qui avec cinq pains et deux » poissons nourrit cinq mille personnes, » saura bien, s'il lui plaît, en faire assez

[1] C'est à tort que Spelman fait paroître dans cette circonstance la mère d'Alfred. Sa mère naturelle étoit morte depuis long-temps, et sa belle-mère Judith étoit depuis long-temps de retour en France. Selon une vieille chronique, ce fut un des guerriers d'Alfred qui remplit le rôle que joue la reine dans ce récit.

» pour nous de ce demi pain. » La reine donna au pauvre homme la moitié du pain.

39. On rapporte qu'Alfred reprit alors sa lecture, mais que bientôt le sommeil appesantissant ses paupières, il rêva que saint Cuthbert, qui avoit vécu plus de cent ans auparavant, lui apparoissoit et lui donnoit au nom de Dieu l'assurance que le Seigneur avoit pitié de l'Angleterre, et rétabliroit sur son trône celui qui avoit partagé avec les pauvres son dernier morceau de pain. La vision ajouta que, pour confirmation de cette prédiction, les guerriers d'Alfred ne tarderoient pas à revenir avec une pêche extrêmement abondante. Alfred, en se réveillant, appela la reine pour lui raconter son rêve. Cette exclamation la tira de son assoupissement, car elle aussi s'étoit endormie. Quel ne fut pas leur étonnement en apprenant que chacun d'eux avoit eu le même songe! Peu de temps

après on vit revenir les Saxons avec une pêche tellement abondante, qu'abstraction faite de la prédiction, elle tenoit véritablement du prodige [1].

40. Au printemps de cette même année, Hubba, fils de Ragnar Lodbrok, et frère d'Ingwar et de Halfden, après être entré du Northumberland dans le pays de Galles qu'il ravagea impitoyablement, fit voile de là pour le Wessex avec vingt-deux vaisseaux, et débarqua dans le Devonshire. Il établit son camp sous les murs de la forteresse de Kinwith, où s'étoient réfugiés les principaux partisans d'Alfred, pleins de confiance dans la bravoure du comte Oddun qui s'étoit jeté avant eux dans cette place avec ses hommes d'armes.

41. Hubba, sachant que les assiégés ne tarderoient pas à manquer de vivres et d'eau, résolut de réduire la place par la

[1] Ingulf. Malmesbury. Spelman.

famine, calculant d'ailleurs qu'un assaut pourroit échouer et même, en cas de succès, coûter beaucoup de sang danois.

42. Oddun devina le projet du roi danois, qui ignoroit à quel guerrier il avoit à faire. Avec sa foible garnison, Oddun attaqua, à la pointe du jour, les Danois trop confiants, en fit un grand carnage et s'empara de leur étendard appelé Reafan, à cause d'un corbeau que les filles de Ragnar Lodbrok y avoient brodé, en récitant d'horribles imprécations magiques. Cette capture étoit importante, parce que les Danois y rattachoient des idées superstitieuses. Quand ils voyoient flotter cette bannière nationale, ils avoient confiance dans le succès, parce qu'ils croyoient voir le corbeau se battre les ailes. C'étoit mauvais signe, quand au contraire le drapeau pendoit immobile au bâton auquel il étoit attaché.

[1] Asser. Spelman.

43. La joie que cette victoire répandit parmi les Saxons, fut le prélude de leur indépendance. Alfred reconnut le doigt de Dieu et résolut de suivre cet avertissement du ciel.

CHAPITRE XII.

Alfred pénètre déguisé dans le camp danois.

1. Doué d'autant de sagesse que de courage, le roi ne vouloit pas exposer aveuglément sa petite armée au danger. Non moins généreux que sage, il résolut de passer dans le camp des Danois pour examiner par lui-même leurs forces et leurs ressources, et connaître leurs projets. Habile à jouer du luth et à s'accompagner de la voix, il se déguisa en barde [1], classe

[6] «...Il est indubitable que les Saxons par-»loient dans l'Allemagne septentrionale la

d'hommes commune chez les Bretons, les Germains et les Scandinaves [1].

»même langue qu'en Angleterre : les Francs »s'en servoient même dans l'origine, et elle »étoit commune à tout le nord de l'Allema»gne. En Angleterre, un Franc pouvoit servir »d'interprête à un Romain, tandis que le »Saxon d'Angleterre n'en avoit pas besoin, »même en Suède ; et lorsque le roi Alfred »pénétra dans le camp des Danois, sous le dé»guisement d'un barde, il ne chanta que »dans sa propre langue, et tout au plus avec »une légère différence dans le dialecte et la »prononciation. » SCHLEGEL. *Histoire de la littérature*, tom. I, page 355. (*Note du traducteur.*)

[1] Entr'autres exemples de la puissance de la musique et de ses effets parmi des hommes non encore civilisés, en voici un que rapporte le Danois Saxo Grammaticus, et qui seroit bien remarquable, quand même il y auroit exagération dans son récit : ce que rien ne

2. Grâce à un talent qui n'inspiroit pas de défiance, il pénétra dans le camp des Danois qui prirent plaisir à l'entendre. Il

nous autorise d'ailleurs à supposer, attendu que le fait s'est passé au commencement du XII[e] siècle, dans lequel florissoit Saxo; et qu'au temps où il écrivoit, les enfants des témoins oculaires vivoient encore. Tout en admettant que le récit ait été embelli, il peut toujours nous servir à comprendre l'idée qu'on se faisoit, à cette époque, de la puissance de la musique.

Eric-le-Bon, roi de Danemarck, étant un jour à table en plein air avec les grands de sa cour, un barde se trouvoit là, qui, vantant son art, dit que telle étoit sa puissance, qu'il étoit capable de rendre les auditeurs fous et même furieux. Le roi demanda à en voir la preuve. En vain le joueur de luth lui représenta tout ce qu'avoit de dangereux une semblable expérience. Le roi insista et il fallut obéir. Le barde eut alors soin de faire mettre

fut même admis dans la tente du roi Guthrum. Il passa ainsi plusieurs jours au milieu des ennemis, remarqua leur impru-

toutes les armes de côté et de placer un grand nombre d'hommes à une distance telle qu'à l'abri du charme de la musique ils pussent pourtant examiner les auditeurs. Il leur ordonna d'accourir aussitôt qu'ils remarqueroient un grand tumulte dans l'assemblée, de lui briser son luth sur la tête, et de retenir de force les hommes qui auroient perdu momentanément la raison. Il commença alors à jouer un air grave et solennel qui disposa les auditeurs à la tristesse ; puis, en changeant de ton, il excita parmi eux une excessive gaité qui se manifesta par des paroles et même des contorsions étranges. Enfin il les mit dans une fureur complète. Les cris horribles qu'ils poussoient firent accourir les gardes, mais le roi s'échappa de la société, courut prendre ses armes et revint, une épée nue à la main. C'étoit un véritable géant, tant pour la force que pour la taille.

dente confiance ; et comment, ne songeant qu'à piller, ils négligeoient la garde de leur camp et toute espèce de précaution mili-

Quatre de ses guerriers qui essayèrent de le retenir, tombèrent morts à ses pieds. Enfin la foule réussit à l'étendre à terre et à l'y retenir à l'aide de matelas, jusqu'à ce que sa fureur fût passée. Eric étoit un prince bon, affable et pieux. Revenu à lui-même, il éprouva un amer repentir de l'assassinat de ses fidèles guerriers. Conformément aux préjugés dominants de son siècle, il résolut de faire un pélerinage à Jérusalem. A Constantinople, à la cour de l'empereur grec, Alexis Commène, sa taille gigantesque fut un objet de surprise générale. Bientôt on redouta que la garde danoise de l'empereur, qu'on considéroit comme le plus ferme appui de l'empire d'Orient, n'aidât son roi à le renverser. Mais les vertus d'Eric ne tardèrent pas à détruire tous ces soupçons. Il continua son voyage, tomba malade dans l'île de Chypre, et mourut le 11 juil-

taire, s'abandonnant joyeusement à tous les plaisirs, parce que dans l'orgueil que leur inspiroient leurs conquêtes, ils ne croyoient plus que les Saxons pussent leur résister. Alfred recueillit ces précieux renseignements au péril de sa vie, et revint à Æthelingey mûrir un grand projet [1].

let 1103 après avoir régné sept ans. Son épouse, la pieuse reine Clotilde, l'avoit accompagné. Elle mourut également à Chypre et peu de temps après lui. Une vieille chronique danoise dit de ce bon roi : « Il vécut parmi son peuple comme un père ; personne ne le quittoit sans emporter des consolations. »

(Saxo Grammat. Hist. Daniæ. Knytling Saga.)

[1] Ingulf. Malmesbury. Spelman.

CHAPITRE XIII.

Victoire d'Eddington.— Guthrum et ses Danois reçoivent le baptême.

1. C'étoit à l'approche de la Pentecôte Alfred envoya des messagers aux principaux nobles qui lui étoient restés dévoués dans le Sommersetshire, le Hampshire et le Wiltshire. Il leur ordonna d'appeler leurs vassaux aux armes, et de se rendre à leur tête au jour fixé sur les rochers de Brixton, près de la forêt de Selwood, dans le Sommersetshire.

2. Cette petite armée l'accueillit avec des

cris de joie. On l'avoit cru mort et on avoit désespéré du salut de la patrie. Les Saxons revoyoient leur héroïque monarque; sa présence, les renseignements qu'il leur communiqua, sa confiance et sa gaîté, les enflammèrent d'une belliqueuse ardeur.

3. Il les conduisit vers la partie qu'il avoit reconnue être la plus foible du camp ennemi, situé à Eddington, dans le Wiltshire, et fit attaquer avec impétuosité les Danois ensevelis dans une profonde sécurité. Surpris en désordre, dans le moment où ils s'y attendoient le moins, ils furent, malgré leur grand nombre, défaits par une poignée de Saxons. Leur camp resta jonché des cadavres des leurs; le reste s'enfuit et se jeta dans une forteresse qu'Alfred fit aussitôt investir.

4. L'épouvante répandue parmi les Danois les empêcha de tenter une sortie. Au bout de quinze jours, la faim les força de

capituler. Ils demandèrent libre passage pour se retirer en Danemarck, et offrirent de donner à Alfred autant d'ôtages et de telle classe qu'il voudroit. Celui-ci accepta ces propositions, mais ajouta pour condition que le roi Guthrum, et tous ceux qui voudroient rester, se feroient baptiser, et que le reste évacueroit immédiatement ses états.

5. Les Danois partirent. Quelques semaines après, Guthrum vint avec trente de ses nobles trouver Alfred à Auler (dans le Sommersetshire, non loin d'Athelingey) et se fit baptiser. Alfred servit de parrain au roi danois et lui donna le nom d'Adelstan. Guthrum resta encore douze jours après son baptême auprès d'Alfred, qui le confirma dans le gouvernement de l'Estanglie et y ajouta le Northumberland, mais à titre de fief relevant de la couronne de Wessex[1].

[1] Asser, Malmesbury. Spelman.

6. La plupart des Danois imitèrent leur roi et reçurent le baptême. Alfred gagna dans ces braves guerriers un puissant rempart pour son royaume que naguère encore on pouvoit regarder comme anéanti.

7. En confiant à un prince danois des provinces, dévastées il est vrai, mais riches et belles en elles-mêmes, il eut soin de rédiger la constitution suivant laquelle Guthrum seroit tenu de les gouverner. Les droits accordés au vassal dépendoient du maintien et de l'exacte exécution de cette constitution.

8. On trouve dans cette constitution deux transactions différentes, dont l'une doit être considérée seulement comme une ordonnance provisoire, mais l'autre comme une loi durable. Que si elle porte le nom d'Édouard, fils aîné et successeur d'Alfred, il est évident qu'elle provient de celui-ci, puisqu'elle fut jurée par Gothrum, qui mourut dix ans avant l'avénement d'É-

douard à la couronne. Il est probable qu'elle ne porte son nom que parce que, pour plus de sûreté sans doute, on la lui fit signer comme héritier présomptif d'Alfred; et que, par ce nom, on veut la distinguer de celles qui furent faites antérieurement[1].

9. Nous ne savons pas par quels motifs Guthrum s'arrêta toute une année à Cirenchester (dans le Glocestershire, royaume de Mercie), et ne partagea l'Estanglie entre ses guerriers que l'année d'après.

10. Il paroît que les Danois, qui occupoient déjà depuis plusieurs années le Northumberland, avoient pris goût à l'agriculture, puisqu'ils ne participèrent pas aux entreprises de leurs compatriotes contre Alfred.

11. La victoire d'Eddington remit ce

[1] Voyez Spelman et la note de Thom. Hearne.

dernier en possession du royaume de Mercie, où il établit Adelred chef de l'armée, et à qui il donna plus tard sa fille Adelfride en mariage. Les Danois dispersés dans le royaume de Mercie, furent divisés dans cinq villes de ce pays, à savoir Derby, Leicester, Stafford, Lincoln et Nottingham.

12. Les Danois qui ne voulurent pas vivre paisibles en Angleterre, se réunirent sous les ordres d'Hastings, un des plus grands capitaines de leur nation, et l'accompagnèrent dans une expédition contre la Flandre, après avoir vainement engagé Guthrum à s'unir à eux contre Alfred [1]. Les historiens français sont remplis de détails relatifs aux dévastations qu'ils commirent sur le continent.

[1] Malmesbury.

CHAPITRE XIV.

Essor extraordinaire donné par Alfred à la marine anglaise. — Organisation intérieure du pays. — Origine du jury.

1. Alfred, âgé alors de trente ans, avoit réussi à arracher sa patrie à la barbarie, à l'esclavage et à l'idolâtrie qui la menaçoit, et à reconstituer l'Heptarchie anglo-saxonne dont il gouvernoit une partie (l'Estanglie et la Northumbrie) par l'intermédiaire de Guthrum, et le reste par lui-même.

2. Par sa sagesse et par son courage, il étoit parvenu à vaincre un ennemi redou-

table et à conserver l'indépendance des Saxons. Sa douceur et son humanité envers les vaincus, avoient fait d'ennemis autrefois acharnés, soit en leur laissant leurs propriétés, soit en leur en assignant dans des pays dévastés, quand ils n'en avoient pas, de paisibles cultivateurs d'un sol qu'ils étoient peu disposés à partager avec de nouveaux aventuriers du Nord, et qu'ils étoient au contraire prêts à défendre contre tous. Nous avons vu dans le chapitre précédent comment Hastings s'étoit séparé de Guthrum. Les colons danois se trouvoient heureux sous le sceptre d'un héros qui étoit le père de tous ses sujets. Ina, son glorieux aïeul, dont les vertus comme celles d'Alfred avoient été sanctifiées par une véritable piété, avoient assimilé devant la loi les Bretons vaincus aux Saxons. Alfred agit de même à l'égard des Danois vaincus. Il les gouverna selon les mêmes lois que les Saxons. Le meurtre d'un Da-

nois fut puni de la même amende que celui d'un Saxon. Par là il assura leur vie et en même temps flatta leur amour-propre. Comment ne se seroient-ils pas attachés à un gouvernement qui protégeoit leurs propriétés, leur vie et leur honneur ?

3. Alfred étoit encore jeune, et déjà sa gloire brilloit du plus vif éclat. Mais depuis que son cœur avoit été épuré par l'adversité, jamais l'orgueil n'avoit pu s'y glisser. Il ne s'attribuoit en effet à lui-même ni son bonheur, ni ses qualités, mais à Dieu, source de tout bien et de tout bonheur. Sa position et celle de son peuple n'étoit point encore sans danger, et il le savoit lui-même. Mais cette pensée n'avoit rien qui l'effrayât, parce qu'il avoit mis sa confiance en Dieu. C'étoit là la source de cette admirable présence d'esprit, de cette grande douceur de caractère et de ce courage héroïque qui le caractérisoient, de cette opiniâtre persévérance à vaincre tou-

tes les difficultés, de cette patience, de cette foi vive, de cette ardente charité qui signaloient toutes ses actions. Toutes les heureuses qualités naturelles dont il étoit doué ne tendoient que vers un but unique, qui étoit de plaire à Dieu.

4. On auroit pu croire que la restauration de l'Angleterre, fruit d'une seule victoire, ne pouvoit subsister long-temps. Le pays étoit dévasté d'une extrémité à l'autre; des guerres continuelles avoient diminué considérablement le nombre des hommes en état de porter les armes; et, ce qui étoit bien pis encore, le peuple étoit complètement découragé. Alfred avoit remporté sa grande victoire avec les seuls contingents de trois comtés; et il est bien rare que de tels hauts faits enflamment le courage de ceux qui n'y prirent point part; d'ordinaire, au contraire, ils ne font qu'exciter leur jalousie.

5. Il étoit très rationnel de présumer

que les Danois, vaincus à Eddington et forcés par la teneur de la capitulation de retourner dans leur patrie, qui naguère encore se croyoient les maîtres de toute l'Angleterre, ne négligeroient rien pour engager leurs compatriotes à tenter de nouveaux débarquements dont le succès leur paroissoit certain. Pour détourner cette calamité, il falloit prendre des mesures promptes et énergiques. Alfred sut en prendre qui portèrent plus tard son royaume au faite de la puissance, du bonheur et de la grandeur.

6. Empêcher l'ennemi de mettre le pied sur le territoire, étoit plus sage que de l'y attendre pour le combattre. Le premier essai tenté par Alfred pour attaquer les Danois sur leur propre élément, lui avoit réussi. Il fit construire une flotte et exercer de nombreux marins à l'art de la navigation et à la guerre maritime. Il partagea sa flotte dans les différents ports du

royaume. Que si l'ennemi tentoit de débarquer, il auroit alors à faire à des troupes exercées; puis, s'il vouloit ensuite se réfugier à bord de ses vaisseaux, ou il les trouveroit déjà détruits, ou les escadres anglaises les poursuivroient et les couleroient bas au moment de leur départ.

7. Ce vaste plan s'exécutoit lorsque des Danois vinrent débarquer de France dans le pays de Kent, mirent le siége devant Rochester et construisirent une forteresse à peu de distance de cette ville. Les bourgeois se défendirent avec courage; Alfred vint à leur secours avec une armée, et les Danois prirent si précipitamment la fuite qu'ils abandonnèrent leurs prisonniers et les chevaux qu'ils avoient amenés avec eux. Ils se rembarquèrent en toute hâte pour la France, que leurs compatriotes, commandés par Hastings, dévastoient alors de la manière la plus effroyable (an 884).

8. Dans la même année, une flotte an-

glaise sortit d'un des ports de la province de Kent, attaqua sur la côte d'Estanglie treize vaisseaux Danois et les captura tous. Pas un seul danois ne put s'échapper. Peu de temps après, des vaisseaux danois sortirent des ports d'Estanglie où, malgré le serment prêté par la nation de Guthrum, ils avoient été favorisés peut-être par ce prince lui-même. Ils attaquèrent les vaisseaux saxons et s'en rendirent maîtres.

9. A cette époque, il n'y avoit pas plus d'armée permanente en Angleterre que dans les autres contrées de l'Europe. Alfred, au reste, n'étoit point homme à en créer une ; il savoit qu'une telle institution eût rendu le soldat étranger à la patrie, et il portoit la liberté de son peuple dans son cœur grand et généreux, tout comme tant de rois et de princes de notre siècle portent l'absolutisme dans leur cœur étroit et froid, ignorant et incapable de comprendre ce

qu'il y a de glorieux à être le chef d'un peuple libre !

10. Ailleurs le système des armées de terre reposoit sur la féodalité. Il n'en étoit pas ainsi en Angleterre où la féodalité ne fut introduite qu'au onzième siècle par Guillaume-le-Conquérant. Nous voyons cependant que dès avant Alfred les comtes, dont la dignité paroît avoir déjà été héréditant à cette époque, conduisoient à la guerre comme généraux le peuple qu'ils gouvernoient comme magistrats. Alfred perfectionna cette institution.

11. Presque tous les écrivains anciens et modernes lui attribuent la division du pays en *shires* ou comtés, telle qu'elle subsiste encore aujourd'hui, sauf quelques légères modifications. Il partagea chaque *shire* en *trithings* (on en trouve encore des traces dans les *ridings* du Yorkshire, dans les *leths* du comté de Kent et dans les *rapes* du comté de Sussex). Chaque

trithings étoit divisé en *centenneries*, chaque centennerie en *dizaineries* composées chacune de dix familles. Chaque dizainerie étoit responsable de la conduite de ceux qui la composoient, sauf de justes exceptions. Personne ne pouvoit y être admis sans le consentement des chefs de famille de la dizainerie. Celui qui n'étoit membre d'aucune dizainerie étoit réputé vagabond, et n'obtenoit nulle part justice et protection.

12. Tout chef de famille étoit en outre responsable de la conduite de son hôte, dès que celui-ci avoit passé plus de deux nuits sous son toit.

13. Le chef de chaque dizainerie s'appeloit *dizainier*. Il convoquoit les chefs de famille qui lui étoient subordonnés, pour juger de légers différends ou régler des affaires intéressant la communauté. Dans des cas importants, ou bien lorsqu'il y avoit conflit entre deux dizaineries, on en

appeloit à la décision de la centainerie qui se rassembloit tous les mois au nombre de douze membres sous la présidence du centainier et juroit de juger selon la loi et l'équité, sans faveur ni haine. C'est là, dit-on, l'origine du jugement par jurés.

14. Il étoit en outre tenu chaque année une grande cour de justice des centaineries où l'on jugeoit les crimes, où l'on dénonçoit et corrigeoit les abus, où tout chef de famille étoit tenu de déclarer à quelle dizainerie il appartenoit.

15. La cour suprême du comté se rassembloit deux fois l'an sous la présidence de l'évêque et du comte. Comme le comte eût facilement pu devenir trop puissant, en raison de la réunion entre ses mains des pouvoirs civil et militaire, Alfred lui adjoignit un shérif (magistrat municipal). On pouvoit appeler des tribunaux inférieurs à cette cour, et des arrêts de celle-ci au roi. Celui-ci publia un code appelé *the common*

law, la loi commune. On peut juger les idées de ce prince en législation par ce fait : il décerne la peine de mort contre l'assassinat, et ne punit la participation à une conspiration contre sa personne que d'une amende pécuniaire.

16. Le chef de chaque shire ou de chaque comté était un thane. Ce thane portoit le titre de comte ou d'alderman, et plus tard, sous les rois danois, celui de *earl*, dérivé du mot scandinave *jarl*. C'étoit les thanes les plus puissants. Les thanes moins importants formoient la noblesse campagnarde et étoient subordonnés aux comtes.

17. Cette organisation étoit à la fois civile et militaire. Le comte commandoit à la guerre tout le contingent du comté. Les chefs des trithings, des centaineries et des dizaineries commandoient en sous-ordre et par degrés hiérarchiques. Il est vraisemblable que lorsqu'elle étoit appelée

par le comte, la noblesse de campagne montoit à cheval et formoit la cavalerie.

18. Cette organisation fut-elle créée par Alfred, comme le prétendent la plupart des historiens; ou bien n'a-t-elle été attribuée à cet excellent roi, comme le pense Burke, qu'à cause de sa perfection? C'est une question que je ne me permettrai pas de décider, puisque les Anglais eux-mêmes n'ont pas encore pu tomber d'accord à ce sujet.

19. Ce qu'on ne sauroit nier, c'est qu'Alfred accomplit et acheva une œuvre qui décèle des vues profondes et bien au-dessus de la portée de son siècle. C'étoit un véritable livre de cadastre, ou description détaillée des propriétés territoriales d'Angleterre, avec la liste de tous les propriétaires grands et petits, sous le titre *de Rôle de Winton* (ancien nom de la ville de Winchester). Guillaume-le-Conquérant en fit plus tard la base de son *Domesday-Book*,

d'après les évaluations duquel sont encore assises aujourd'hui même la plupart des contributions foncières du royaume.

20. Ce fut sur la double base de ce rôle de Winton et de la division du territoire en shires, trithings, centaineries et dizaineries, qu'Alfred fonda l'institution de la milice. C'est lui en effet qui le premier conçut la grande et belle idée de faire concourir chacun à la défense de la patrie. Par ses soins tous les hommes en état de porter les armes furent enregistrés et armés. Cantonnés dans les places fortes ou dans les campagnes, ils étoient souvent exercés au maniement des armes et prêts à chaque instant à marcher contre l'ennemi. Les hommes qui composoient ce corps, alternoient les uns avec les autres pour le service militaire, et quand ils s'en étoient acquittés, reprenoient leurs occupations habituelles. C'est ainsi qu'Alfred sut éviter les inconvénients d'une armée permanente, tout en

ayant l'immense avantage de pouvoir mettre en campagne au premier signal une armée aussi nombreuse qu'exercée. Sa garde particulière se composoit de trois corps différents, dont chacun étoit de service auprès de lui à tour de rôle pendant un mois, de telle sorte que même les gardes du roi ne lui consacroient que le tiers de leur temps.

CHAPITRE XV.

Nouvelle irruption d'Hastings. — Perfectionnemens introduits dans la marine par Alfred. — Retraite définitive des Danois.

1. Ces efforts déjà heureux du sage couronné pour la sûreté, le bien-être et l'éducation de son peuple, furent interrompus par une nouvelle irruption des Danois, dont les résultats eussent été bien plus terribles que ceux de toutes leurs entreprises antérieures, si Alfred n'avoit pas su mettre si bien à profit les loisirs de la paix.

2. Le guerrier qui commandoit les Danois, étoit l'un des plus grands rois de mer que le Nord eût encore produits. C'étoit ce même Hastings, qui treize ans au-

paravant, et peu de temps après qu'Alfred victorieux eût accordé la paix à Guthrum et l'eût confirmé dans la domination de l'Estanglie, avoit cherché à ébranler la fidélité de ce vassal. On se rappelle qu'ayant échoué dans cette tentative, il étoit parti pour une expédition en France.

3. Hastings apparoît souvent dans les chroniques anglaises, françaises et italiennes, semblable à une comète dans le ciel; puis tout aussitôt les épaisses ténèbres du siècle le dérobent à notre vue. Voilà pourquoi nous n'avons sur l'histoire de cet homme, qui fut le fléau des nations, que des renseignements si incomplets.

4. Ragnar Lodbrok le regardant comme l'un de ses plus dignes compagnons d'armes, lui avoit confié son fils Biœrn, afin de lui faire faire sous un tel maître le dangereux et pénible apprentissage de la piraterie et de la vie d'un roi de mer.

5. Hastings emmena son élève en Fran-

ce. Quand il eut horriblement ravagé ce pays ; quand une de ses flottes eût remonté la Garonne et une autre la Seine ; quand les Danois se furent emparés de Toulouse et de Paris , Charles-le-Chauve acheta la paix au prix de 7,000 livres d'argent. Hastings et les aventuriers qu'il commandoit , passèrent alors en Italie. On prétend que son dessein avoit été de conquérir ce pays et la couronne impériale pour Ragnar Lodbrok ; qu'il emporta d'assaut la ville de Luna (aujourd'hui Sarzane, dans le Gènois, sur les bords du Magra , près des frontières de Toscane) , croyant que c'étoit Rome ; et qu'après avoir reconnu sa méprise , il fit de nouveau voile pour la France. Après la mort de Ragnar Lodbrok , il ravagea encore une fois ce royaume , où il eut à lutter contre la courageuse résistance que lui opposa le duc Robert-le-Fort ; mais ce héros, surnommé Machabée par les Français, à cause de ses hauts faits dans les guerres

contre les païens, périt en 867 dans une bataille livrée aux Danois.

6. Sept ans après, Hastings débarqua de nouveau sur les côtes de Bretagne. Provoqué au combat par un courageux marin de ce pays, il admira tant la bravoure de son adversaire qu'il conclut la paix avec lui, et évacua la Bretagne.

7. Nous avons vu qu'au printemps de l'an 880, il avoit fait voile d'Angleterre pour Gand. Son absence cette fois fut de treize ans, qu'il passa soit en Flandre, soit en France, portant avec lui tous les genres de fléaux, jusqu'à ce qu'il eût été obligé par le roi Eudes, fils de Robert-le-Fort, à fuir avec ses Normands. Hastings réunit alors à Boulogne une flotte de trois cent trente vaisseaux et se dirigea vers l'Angleterre [1].

8. Les annales d'Asser n'allant pas plus

[1] Turner, hist. of the Angl. Sax.

loin que l'an 887, nous sommes obligés maintenant de puiser à des sources peu abondantes qui, bien que dignes de foi, méritent cependant moins de confiance que le récit si plein de sincérité de ce pieux évêque, quelque sec et quelque incomplet qu'il soit d'ailleurs.

9. Deux cent cinquante bâtiments de la flotte danoise débarquèrent dans le Kentshire, près des frontières du Sussex, et s'emparèrent de la forteresse d'Appledore. Hastings remonta la Tamise avec les quatre-vingts autres, mit pied à terre à Milton, non loin de Rochester, et s'y retrancha. Les deux armées danoises se répandirent de tous côtés autour de leurs cantonnements, portant partout le fer et le feu.

10. Mais Alfred courut précipitamment aux armes et marcha à l'ennemi avec sa garde et sa milice rassemblée à la hâte. Un grand nombre de soldats ennemis dispersés furent faits prisonniers; le reste se

renferma dans les places fortes, vivant du butin rapporté de France.

11. L'ennui et une crainte bien fondée de la famine, engagèrent les Danois renfermés dans Appledore à sortir à l'improviste de cette place pour faire une pointe sur l'Essex, où ils comptoient être appuyés par les Danois qui s'y étoient établis. Mais Alfred les attaqua, les mit en déroute et leur enleva leurs chevaux et leurs bagages.

12. Hastings de son côté s'étoit aussi mis en marche, probablement par suite d'un plan combiné entre les deux armées; il avoit traversé la Tamise, s'étoit emparé de Bamflete dans l'Essex sur les bords du fleuve et l'avoit fortifiée avec soin, puis avoit pénétré en Mercie.

13. Guthrum mourut sur ces entrefaites. Aussitôt les Danois de l'Estanglie et de la Northumbrie se soulevèrent contre Alfred; puis, unissant leurs forces et leurs res-

sources, ils rassemblèrent une flotte de deux cents vaisseaux, firent voile pour le Wessex, jetèrent l'ancre devant Excester (dans le Devonshire) et assiégèrent cette ville par terre et par mer.

14. Alfred mit dans Londres une garnison chargée de tenir tête à l'armée d'Hastings; quant à lui, il courut combattre les révoltés dans le Wessex et débloqua Excester. Les ennemis s'enfuirent précipitamment à bord de leurs vaisseaux, firent voile pour le Sussex, débarquèrent à Chicester et se mirent à ravager le pays d'alentour. C'est alors qu'on put reconnoître toute l'utilité des moyens de défense organisés les années précédentes par Alfred sur toute l'étendue de ses états; partout la milice opposa une résistance déterminée aux révoltés. Elle leur tua beaucoup de monde et s'empara de quelques-uns de leurs vaisseaux. Les Danois furent contraints de s'éloigner.

15. Cependant les Danois de l'Essex révoltés contre Alfred s'unirent à leurs compatriotes sous les ordres d'Hastings, qui, se fiant à l'élévation des remparts de Bamflete, s'éloigna de cette ville pour ravager le pays. La garnison de Londres mit à profit cette audace aventureuse de l'ennemi. Réunie à la bourgeoisie de cette ville qu'Alfred avoit fait rebâtir peu de temps après qu'elle eût été détruite daus la dernière guerre, elle fondit à l'improviste sur Bamflete, le prit d'assaut, massacra les Danois, fit prisonniers la femme et les deux fils d'Hastings, puis s'en revint à Londres. Les Saxons s'emparèrent en outre d'une partie de la flotte ennemie. Ils brisèrent quelques-uns de ces vaisseaux et conduisirent le reste, soit à Londres, soit à Rochester.

16. Alfred renvoya à Hastings sa femme et ses fils après leur avoir fait de riches

présents [1]. Il paroît que ce roi de mer abandonna alors l'Angleterre ; mais la guerre n'en continua pas moins, parce que la paix n'entroit dans les vœux ni des Danois habitant le pays et révoltés contre Alfred, ni des chefs des envahisseurs venus avec Hastings.

17. Une armée de Danois surprit la ville de Shoburg située à l'embouchure de la Tamise, et y mit garnison ; puis remontant le fleuve fort avant, elle ravagea le pays jusqu'à la Saverne. Mais le comte Adelred, général et gendre d'Alfred, et les comtes

[1] Les renseignements historiques à ce sujet sont très contradictoires : selon les uns, et c'est la version qu'adopte Turner, la femme et les fils d'Hastings furent deux fois faits prisonniers et rendus à la liberté par Alfred. Il n'y pas moins de divergence dans les opinions au sujet de la retraite d'Hastings. J'ai suivi Spelman et Hume.

Athelm et Adelnoth rassemblèrent en toute hâte les milices; et, avec quelques secours que leur envoyèrent les Bretons du pays de Galles, ils vinrent mettre le siège devant la place où les Danois s'étoient renfermés. Ceux-ci, après avoir mangé leurs bestiaux et en dernier lieu leurs chevaux, firent une sortie; mais ils furent complètement battus, et la plus grande partie de leur monde resta sur le champ de bataille. Le reste, favorisé par de vastes forêts, s'échappa [1]; les fuyards prirent la ville de Leicester, qui étoit foiblement gardée, avant qu'Alfred et Adelred qui les poursuivoient eussent pu les rejoindre. Ceux-ci s'emparèrent toutefois de l'arrière garde des Danois, ainsi que de leurs bagages et d'une partie de leur butin.

[1] Sax. chron. Spelman. Hume.

18. Alfred vint à la tête de son armée mettre le siége devant la ville, puis, nous ne savons par quels motifs, le leva deux jours après. Il eut soin cependant de faire détruire, aux environs, toutes les récoltes encore sur pied et d'emmener avec lui tous les bestiaux.

19. Les Danois évacuèrent Leicester, tombèrent sur la partie septentrionale du pays de Galles, y firent un butin considérable; et de là se rendirent en Essex de l'autre côté de l'Humber, en traversant le Northumberland et l'Estanglie, et en évitant autant que possible le territoire de Mercie.

20. Vers l'hiver les Danois remorquèrent leurs vaisseaux de la Tamise dans la petite rivière de Lea qui sépare l'Essex du Middlessex. Ils construisirent un château fort sur le bord de cette rivière, à sept lieues de Londres environ, dans l'endroit où est aujourd'hui situé Harford. La gar-

nison de Londres vint les y attaquer; mais elle fut repoussée avec perte. Quatre thanes demeurèrent au nombre des morts.

21. Alfred accourut en personne. Se promenant un jour à cheval sur le bord de la rivière, il lui vint une idée qu'il fit aussitôt mettre à exécution. Au moyen de trois canaux qu'il pourvut de fortifications, il dériva les eaux de la Lea et établit son camp non loin de là.

22. Il sembloit impossible que les Danois s'échappassent. Leurs vaisseaux étoient à sec; l'armée saxonne commandée par Alfred les serroit de près. Cependant, grâce à leur adresse et à la célérité de leur marche, ils réussirent à tromper ce héros si vigilant, à faire sortir de la forteresse leurs femmes et leurs enfants sans qu'on s'en aperçut, et à les envoyer auprès de leurs compatriotes d'Estanglie. Quant à eux, ils décampèrent sans bruit en présence de l'ennemi, et traversant à marches

forcées l'Angleterre dans presque toute son étendue, depuis la Lea jusqu'à la Saverne, ils se retranchèrent sur les bords de ce dernier fleuve, à Bridgenorth dans le royaume de Mercie.

23. On seroit tenté de croire qu'Hastings étoit encore en Angleterre, comme l'assure Turner. Cette manœuvre conçue avec courage et exécutée avec autant de prudence que de célérité, est d'un grand capitaine. Elle n'eût pas été indigne d'Annibal.

24. Après la retraite des Danois, les habitants de Londres coururent aux vaisseaux restés à sec dans le lit du fleuve. Ils en brûlèrent une partie et ramenèrent l'autre dans leur ville par la Tamise.

25. Au printemps (an 897), les Danois se sentant trop foibles pour résister aux forces toujours croissantes d'Alfred, se dispersèrent. Quelques-uns se rendirent en Northumbrie et d'autres en Estanglie.

D'autres encore abandonnèrent l'Angleterre et firent voile pour la France en quête de nouvelles aventures [1].

26. Mais il y en eut aussi qui cherchèrent à se venger sur mer du pays dont Alfred leur avoit enlevé la conquête. Commandés par Siegefert, marin habile et audacieux, originaire de la Northumbrie, ils ravagèrent l'île de Wight et les côtes méridionales de Wessex. Leurs vaisseaux étoient remarquables par leur grandeur et par la célérité de leur marche.

27. Alfred, qui savoit les mathématiques et qui avoit appris à ses constructeurs Frisons cette partie si difficile de l'architecture navale, inventa une nouvelle méthode de construction qui, sans les exposer davantage à la violence des tempêtes, donnoit aux vaisseaux plus de capacité, plus

[1] Sax. chron. Florent. Wigorn. Spelman.

d'élévation et plus de vitesse que n'en avoient les vaisseaux frisons et danois qui passoient à cette époque pour les meilleurs [1]. Quelques-uns de ses vaisseaux avoient soixante rames et même davantage.

28. Neuf de ces bâtiments de nouvelle construction rencontrèrent sur les côtes de Wessex six bâtiments danois dont trois étoient échoués sur le rivage. Des trois autres, deux furent pris, et le troisième parvint à s'échapper avec cinq hommes. Les Anglais entrèrent alors dans une baie où la flotte ennemie étoit à l'ancre. Une bataille fut livrée, dont le succès resta in-

[1] Saxon. chron. Florent. Wigorn.

Ce Florentius cité ici était un moine de Wormster qui florit au 12[e] siècle, au temps de Guillaume-le-Conquérant. Il est auteur d'une histoire universelle depuis le commenment du monde jusqu'en 1118.

décis. Lukumon et Adelfert, saxons de distinction, trois capitaines frisons et soixante-deux matelots furent tués. Les Danois eurent cent vingt morts. Leurs vaisseaux profitèrent de la marée pour gagner la haute mer. Ils avoient considérablement souffert dans le combat; et il y en eut deux qui durent se laisser échouer sur la côte d'Angleterre. L'équipage fut traduit devant le tribunal de Winchester et pendu comme coupable de piraterie.

29. C'est ainsi que se termina cette guerre, après avoir duré quatre ans. Les forces immenses déployées par les Danois, commandées par un général tel qu'Hastings, eussent dû opérer la conquête de l'Angleterre, si l'activité sans exemple d'Alfred n'avoit pas réuni, armé et exercé la nation saxonne; si sa sage prévoyance ne lui avoit pas donné une flotte, s'il n'avoit pas lui-même surpassé en héroïsme le héros Danois, s'il n'avoit pas mieux connu

les secrets de la guerre maritime que les Danois, les marins les plus habiles et les plus hardis du monde.

31. Une année avant la fin de cette guerre, l'Angleterre eût à lutter contre une grande épidémie et contre une grande épizootie, suites ordinaires des guerres de barbares. Deux évêques, deux comtes, deux gouverneurs de province et beaucoup de grands périrent de cette épidémie, dont les ravages durèrent trois ans.

CHAPITRE XVI.

Heureuse fusion des derniers débris de la race bretonne avec le peuple saxon.

1. Depuis le débarquement en Bretagne des Anglosaxons, par qui les Bretons avoient été ou anéantis, ou forcés de fuir leur patrie et de se réfugier, soit chez leurs frères des pays de Galles et de Cornouailles protégés par leurs hautes montagnes et leurs profonds ravins, soit encore dans le Sommerset ou le Devonshire, les deux nations conservoient à l'égard l'une de l'autre une haine opiniâtre,

que nourrissoient et les entreprises sans cesse renouvelées des Saxons contre les montagnards, et les tentatives faites à diverses reprises par les Bretons pour rentrer par la force des armes en possession de leur chère patrie. Ce n'étoit pas seulement pour la juste cause de leurs frères opprimés par l'étranger, que les habitants des pays de Galles et de Cornouailles prenoient les armes; mais encore pour leur propre sûreté, singulièrement compromise en effet, puisque nous avons vu les rois anglo-saxons étendre successivement leurs conquêtes jusqu'aux confins mêmes des pays de Galles et de Cornouailles, et conquérir ainsi le Sommerset et le Devonshire. Il en résultoit des haines nationales profondément envenimées, qu'entretenoient soigneusement encore de continuelles hostilités. Le souvenir des temps où tout le sud, par conséquent où la plus grande et la plus belle partie de l'île appartenoit aux Bre-

tons, vivoit au fond du cœur de tous les habitants des pays de Galles et de Cornouailles. Les lois consacroient ce souvenir et la poésie avoit mission de l'éterniser.

Il s'est en effet conservé jusqu'à nos jours une loi galloise, ainsi conçue : « Le barde » royal accompagnera les guerriers du roi, » quand ils partiront pour enlever du bu- » tin aux Anglais. Il devra marcher en » avant, chantant et jouant du luth pour » les encourager. Si l'on trouve de la ré- » sistance et si l'on en vient aux mains, il » chantera le chant qui a pour titre l'an- » cienne domination bretonne [1].

2. Les Saxons n'étoient pas seulement animés du désir de faire des conquêtes aux dépens des Bretons du pays de Galles, mais encore de celui de conserver intégrâlement les provinces dont ils s'étoient ren-

[1] *Leges Wallicæ*, dans Robert Henry History of Great Britain.

dus maîtres. Le bruit de leurs succès attiroit de temps à autre de nouveaux aventuriers d'Angeln, de la Saxe ou de la Jutlande. Et comme il n'entroit nullement dans l'intention des premiers venus de partager avec les derniers venus un sol qu'ils avoient payé de leur sang, ils les engageoient à faire des entreprises contre les Bretons demeurés indépendants, et leur donnoient à cet effet aide et protection.

3. Un autre élément de haines nationales entre les deux peuples, c'étoit la religion. Au fait, il faut reconnoître que la guerre des Bretons contre les Saxons avoit un côté juste et équitable (bien qu'elle ne fût pas toujours faite en observation des lois générales de l'humanité), puisque non seulement les premiers étoient molestés dans leurs foyers, mais encore que les envahisseurs détruisoient jusqu'aux dernières traces du christianisme dans les provinces dont ils devenoient les maîtres. On a vu plus haut com-

ment douze cents moines du cloître de Bangor ayant accompagné l'armée bretonne et invoqué pour elle le secours du ciel contre le roi païen du Northumberland, Adelfried; celui-ci les avoit tous fait massacrer, et avoit ensuite incendié ce magnifique monastère.

4. La haine réciproque des deux nations étoit si profondément enracinée, qu'elle ne s'éteignit pas lorsque les Saxons eurent embrassé le christianisme.

5. Il faut d'ailleurs avouer que plusieurs des rois saxons qui reçurent le baptême, étoient de fort mauvais chrétiens. Il s'en falloit de beaucoup qu'ils ressemblassent tous à ce sage et pieux Ina, roi de Wessex, qui accorda aux Bretons du Somersetshire des droits égaux à ceux des Westsaxons, et qui favorisa les mariages entre les deux nations.

6. L'ambitieux Egbert, grand-père d'Alfred, fit la guerre aux Bretons du Devon-

shire et du pays de Cornouailles et dévasta leur pays. Douze ans plus tard, ceux de Cornouailles firent cause commune contre lui avec les Danois idolâtres.

7. Adelwolf, père d'Alfred, aida son vassal Burred, roi de Mercie, contre Roderich dit le Grand, l'un des rois bretons du pays de Galles, dont le père fut tué dans cette guerre. Les deux rois saxons ravagèrent l'île d'Anglesey et conquirent des provinces qui augmentèrent le territoire du royaume de Mercie.

Il étoit naturel avec de tels incidents que la jalousie des Bretons devînt extrême quand l'heptarchie saxonne ne forma plus qu'un seul état gouverné par un seul prince, qui fut Alfred.

9. Cependant, grâce à la douce influence des sublimes vertus de ce héros, cette haine qui duroit depuis quatre cents ans s'évanouit.

10. Alfred, par ses seules vertus, ac-

quit la confiance des Bretons, sans l'avoir recherchée. Hemed, roi de la partie méridionale du pays de Galles, attaqué par les six fils de ce Roderich-le-Grand, se mit sous la protection d'Alfred dès l'an 884. Theudyr, roi d'un autre état breton, en fit autant par le même motif. Plusieurs rois du pays de Galles, et peu à peu tous, voire même les fils de Roderich, suivirent cet exemple. Ils avoient compris en effet qu'au milieu des troubles continuels qui ébranloient leurs états, ils ne pouvoient espérer de repos et de tranquillité que sous la protection d'Alfred. Dans la dernière guerre contre les Danois, on vit ceux du pays de Galles combattre dans les rangs de l'armée d'Alfred [1].

[1] A l'époque du débarquement des Anglo-Saxons en Bretagne, on comptait quatorze royaumes séparés dans le pays de Galles, et à-peu-près autant dans l'Angleterre proprement dite.

CHAPITRE XVII.

Administration intérieure.

1. L'histoire des quatre dernières années de la vie d'Alfred ne contient plus aucun événement remarquable. Il conviendroit donc peut-être de raconter ici sa mort, et ensuite d'exposer les travaux de ce grand roi pour le bien de son royaume, sa manière de vivre et l'intérieur de sa maison.

2. Je demanderai cependant à mes lecteurs la permission de commencer par cet exposé. Si je dois les juger d'après moi-même, ils écouteront avec plus de plaisir ce que j'ai encore à leur dire sur ce grand

prince, tant qu'il leur apparoîtra vivant et agissant. Il n'en seroit pas de même, si déjà ils assistoient à ses funérailles. Si je suis dans l'erreur, je sollicite d'avance leur indulgence.

3. C'est un fait vraiment bien remarquable, qu'Alfred, dans la situation où il trouva son royaume dévasté par la guerre contre les Danois et menacé d'une ruine très probable, ait pu dès son avénement au trône travailler avec tant de zèle et tant de courage à sauver la nationalité et la liberté de sa patrie, et en même temps à la civiliser.

4. Son peuple dont la civilisation avoit déjà, près de deux cents ans avant lui, pris un essor élevé, par les soins de l'archevêque Théodore de Canterbury et de tant d'autres grands hommes de cette époque, avoit été plongé dans la plus profonde barbarie par les dévastations sans cesse renouvelées des Danois. Tous les monastères

avoient péri. Les religieux, les seuls hommes qui, à cette époque, s'occupassent de conserver et d'accroître le précieux dépôt des sciences, avoient été massacrés. Ces collections de livres, tirées à grands frais d'Italie et devenues peu à peu d'immenses bibliothèques, avoient été livrées aux flammes.

5. Dans son appendice si remarquable à sa traduction de la Pastorale du saint pape Grégoire-le-Grand, Alfred se plaint à son ami Wulfsig, évêque de Londres, de l'ignorance dans laquelle sont tombés les Anglais. Il sait, ajoute-t-il, qu'il y avoit autrefois en Angleterre un grand nombre d'hommes sages et savants; qu'une foule de rois prenant pour guide de leur conduite la sainte volonté de Dieu, rendirent leurs peuples heureux; il sait quels étoient alors le zèle et l'instruction du clergé; il sait que jadis les étrangers affluoient de toutes parts en Angleterre pour y étudier, tandis qu'au-

jourd'hui il faut chercher la science partout ailleurs. Il raconte qu'à son avénement au trône, il a trouvé en-deçà de l'Humber très peu d'hommes qui comprissent bien le sens de leurs prières en langue anglaise, et qui fussent capables de traduire un livre latin en anglais; mais qu'il se rappelle bien n'en avoir rencontré qu'un seul au sud de la Tamise. Dieu soit loué, continue-t-il; on trouve maintenant quelques prêtres en état de prêcher! Il exhorte ensuite l'évêque à communiquer généreusement les connoissances profondes que Dieu lui a données. « Songez,
» lui dit-il, aux peines que nous appelons
» sur nos têtes, lorsque nous n'aimons pas
» le savoir, et que nous ne voulons pas le
» laisser acquérir à d'autres! Hélas! nous
» aimons le nom de chrétien, parce que
» nous nous disons chrétiens; mais com-
» bien peu d'entre nous pratiquent les
» devoirs du chrétien! » Il lui rappelle l'époque où *l'extérieur subsistoit bien*

encore, mais où déjà la vie avoit disparu (c'est-à-dire, avant la guerre contre Guthrum, car cette lettre fut écrite avant la guerre contre Hastings), l'époque où, dit-il, les églises étoient décorées de riches ornements ou de livres, et encore remplies de fidèles; mais où ces fidèles étoient peu instruits, parce que les livres qui leur auroient aidé à dépouiller leur ignorance, n'étoient point écrits dans leur langue maternelle. « Je me suis souvent étonné, » ajoute-t-il, que les sages de ce bon vieux » temps n'aient pas songé à traduire en » langue nationale les livres de religion. » Cela vient sans doute, ai-je ensuite pensé, » que nos aïeux étoient loin de se douter » que nous serions si paressenx. Ils avoient » cru que la sagesse feroit d'autant plus de » progrès qu'on seroit obligé d'apprendre » plus de langues. » Il dit que dans son opinion, qu'il soumet d'ailleurs à l'approbation de l'évêque, de même que les

Grecs traduisirent en grec les livres hébreux de l'ancien testament et que les Latins traduisirent toute l'Écriture sainte en latin, les ouvrages les plus indispensables doivent être traduits en saxon; qu'il convient donc d'ordonner que tout enfant de condition libre et que ses parents sont en état d'élever, devra, avant d'être admis à faire l'apprentissage d'un art ou d'un métier, avoir appris à lire dans la langue nationale. Quant à ceux qui veulent pousser plus loin leurs études, ils doivent être astreints à apprendre le latin.

6. Dans la même lettre, Alfred annonce à l'évêque qu'il a traduit en anglais la Pastorale de Grégoire, après en avoir bien approfondi le sens avec l'aide de Plegmond, archevêque de Canterbury, de l'évêque Asser, et de ses chapelains Grimbaud et Jean; et que son intention est d'en envoyer un exemplaire à tous les siéges épis-

copaux de son royaume, parce qu'on ne peut pas savoir, ajoute-t-il, s'il y aura toujours en Angleterre des évêques aussi savants qu'il y en a partout, grâce à Dieu, à l'heure où il écrit.

7. Alfred consultoit souvent les ecclésiastiques, nommés dans cet appendice, sur les affaires de l'Église et sur celles de l'instruction publique, quelquefois aussi sur les affaires d'administration intérieure, à cause de l'ignorance générale des laïques. Mais si je ne me trompe, c'est à tort que Spelman avance qu'ils formoient le conseil privé du roi.

8. Plegmond, archevêque de Canterbury, étoit un homme très instruit pour son siècle. Il étoit originaire du royaume de Mercie, où il avoit pendant long-temps été ermite[1].

[1] Spelman, life of king Alfred. Fleury, hist. ecclés.

9. Grimbaud était prévôt du cloître de Saint-Bertin, en France, dont il avoit refusé d'être abbé. Lorsqu'Alfred, dans sa jeunesse, traversoit la France pour aller à Rome, il avoit vu Grimbaud à Rheims. Le religieux avait accueilli avec bonté le royal enfant, et produit une impression profonde sur son jeune esprit. Devenu roi, Alfred pria Fulco, archevêque de Rheims, de lui céder ce prêtre dans lequel il avoit une grande confiance. Aidé par Grimbaud, qui joignoit une vertu solide à une érudition profonde et à des connoissances étendues en musique, il introduisit le plain-chant en Angleterre, de même qu'avant lui Charlemagne avoit introduit dans ses états l'usage du plain-chant ordonné par le pape Grégoire-le-Grand.

10. Nous voyons dans diverses éditions de la biographie d'Alfred par Asser, que ce Grimbaud et d'autres savants hommes venus avec lui de France, et à qui proba-

blement Alfred avoit confié le soin de créer des écoles, s'efforcèrent long-temps d'introduire dans l'université d'Oxford la méthode d'enseigner en usage dans leur patrie ; tentatives auxquelles s'opposèrent avec opiniâtreté les professeurs de cette université, en soutenant que leur méthode d'enseigner avoit reçu l'approbation de saint Germain. Il résulta de ces discussions une telle irritation entre les deux partis, qu'ils en vinrent aux mains ; et qu'Alfred fut obligé de faire le voyage d'Oxford, pour rétablir la paix. Il écouta avec la plus grande patience les savants anglais et français exposer successivement leur système ; mais il paroît que, contrairement à l'attente des derniers, il ne décida pas en leur faveur le point en litige. Nous voyons en effet que peu de temps après Grimbaud, mécontent et chagrin, se retira dans son abbaye de Winchester que le roi lui avoit

conférée auparavant [1]. Grimbaud étoit un homme d'un grand mérite et d'une piété profonde ; mais on conçoit parfaitement, d'après le caractère de sa nation, que ni lui ni ses compatriotes n'aient pu voir sans douleur leur système avoir le dessous.

11. Jean, originaire de Saxe, avoit été élevé dans l'abbaye de Corbie, en Picardie. Il avoit ensuite été religieux de l'abbaye de saint David, dans le pays de Galles. C'étoit un homme de beaucoup de science, d'un esprit singulièrement lucide,

[1] Rome et Carthage ne se disputèrent pas plus opiniâtrement l'empire du monde que les professeurs d'Oxford et de Cambridge la priorité de fondation pour leur université. Les savants d'Oxford ont été jusqu'à attribuer la création de leur université à Brutus, héros troyen, venu en Bretagne après le sac de Troie. Ceux de Cambridge ont soutenu que le célèbre roi Arthur étoit le fondateur de la leur.

et, pour le siècle, connoisseur de goût et de tact en beaux-arts.

12. Asser étoit pareillement religieux de l'abbaye de saint David [1]. Le roi eut beaucoup de peine à l'attirer auprès de lui. Il n'y consentit qu'à la condition de pouvoir passer la moitié de l'anuée dans son monastère. Alfred avoit pour lui autant de confiance que d'amitié et de considération. Nous sommes redevables à Asser d'une biographie de ce prince, écrite avec peu d'élégance, mais avec une judicieuse critique, et restée malheureusement incomplète. Alfred le nomma à l'évêché de Shereborne, dans le Dorsetshire, dont le siége fut dans la suite transféré à Salisbury.

13. Alfred s'occupoit sérieusement de

[1] Les écrivains latins la nomment souvent *Asserium Meneventem*, parce que ce lieu s'appeloit Menevia avant d'avoir été nommé S. David (dénomination qu'il a conservée jusqu'à nos jours), d'après le saint évêque David.

législation. Alors qu'il ne régnoit encore que sur le Wessex, il avoit composé un code qui n'est point parvenu jusqu'à nous. Adoptant pour base la loi mosaïque, et ce qu'on appelle les *constitutions apostoliques*, ouvrage qui date des premiers temps du christianisme, mais dans lequel les falsifications ne sont pas rares, il amalgama les lois romaines avec les lois bretonnes et danoises.

On ne sauroit douter non plus qu'il n'ait conservé une grande partie de la législation anglo-sexonne, et principalement les lois rendues par un de ses prédécesseurs sur le trône westsaxon, le sage roi Ina. Un de ses titres de gloire est l'esprit d'humanité dans lequel les siennes étoient conçues. Il lui fut toutefois plus facile de faire des lois, que de trouver des hommes en état de les appliquer. Il falloit en former ; et cependant la justice devoit toujours avoir son cours. Aussi arriva-t-il souvent à Alfred d'être

obligé de chasser des juges de leur siége, à cause de leur ignorance. Quelques vieux comtes qui n'avoient pas fait preuve d'improbité, mais seulement d'incapacité, obtinrent la permission de se faire remplacer dans leurs fonctions.

Il étoit inexorable, dès qu'il s'agissoit de punir des juges prévaricateurs. Comprenant toute la gravité des résultats que pourroit avoir leur impunité, il en fit mettre plusieurs à mort[1].

14. Quand les parties en appeloient à lui, il les écoutoit avec une patience inépuisable, examinoit l'affaire avec une consciencieuse attention, et décidoit avec une admirable équité.

15. Un roi qui avoit arraché sa nation à l'esclavage de l'étranger, et à la barbarie dans laquelle, après des temps florissants, elle étoit tombée par suite des longues

[1] Miroir des justices.

guerres qu'elle avoit eu à soutenir contre les Danois ; qui travailloit jour et nuit au bonheur et à la civilisation de son peuple ; qui, ayant été obligé de conquérir son propre royaume, auroit pu, d'après les idées du siècle, le considérer aussi comme une terre conquise et le gouverner despotiquement ; qui auroit même pu s'imaginer que la sagesse et la prudence lui en imposoient l'obligation : un tel roi, dis-je, eût bien pu en vérité être porté à donner à son peuple une constitution despotique ; d'autant plus que l'Angleterre, étant toujours exposée aux attaques des Normands, on pouvoit penser que la constitution despotique, parce qu'elle donne plus d'unité et plus de célérité à l'action du gouvernement, était la plus propre à mettre en cas de besoin la nation tout entière sous les armes. Mais combien Alfred étoit loin d'avoir de pareilles idées ! Jamais Grec ou Romain ne fut plus jaloux que lui de la

liberté de son pays. Tous ses efforts avoient pour but la gloire de l'Angleterre. Sachant que sa mort pouvoit anéantir son entreprise, il se hâta de créer des institutions pour lesquelles peut-être son peuple n'étoit pas encore mûr, mais posa ainsi les bases de sa liberté future. Et en effet, il faut le reconnoître, le principe de la liberté dont jouit l'Angleterre de nos jours, où le retrouvons-nous, si ce n'est dans ce système nouveau de législation introduit par Alfred, et qui favorisoit la liberté au plus haut degré ? ainsi que dans cette institution des milices, qui garantit le peuple non moins contre l'arbitraire du roi, que contre les invasions de l'étranger ? Qu'on me permette de signaler en outre ici une circonstance à laquelle on n'a pas encore, que je sache, assez fait attention. Alfred comprenant la nécessité d'avoir une garde particulière qui fut comme le noyau de l'armée nationale,

voulut que les guerriers qui la composoient, ne demeurassent jamais étrangers aux sentiments du citoyen et aux intérêts de la patrie. C'est pourquoi, il la divisa en trois compagnies, dont chacune faisoit à son tour pendant un mois le service auprès de sa personne; pendant les deux autres mois, confondus parmi le reste des citoyens, ces soldats retrempoient dans la vie civile leur patriotisme et leur amour de la liberté.

16. Nous devons à un écrivain normand du XIIe siècle, venu en Angleterre avec Guillaume-le-Conquérant et nommé Horne, un document dont l'importance, comme celle de tant d'autres du même genre, paroît avoir échappé aux écrivains du moyen âge et n'avoir été remarquée pour la première fois que par Spelman. Ce Horne compila un recueil de lois sous le titre de *Miroir des justices*. Il nous a conservé beaucoup de renseignements sur Alfred, principalement sur l'équitable sevé-

rité avec laquelle il faisoit punir les mauvais juges. Voici un fragment de l'ouvrage de Horne : « Le roi Ælfred ordeigna, » par usage perpétuel, que à deux fois » per lan, ou pluis souvent, pur mestier, » in temps de peace se assembler à Lon- » dres *pur parliamenter sur....*[1] »

17. Il me semble que c'est avec raison que Spelman et d'autres auteurs voient là l'origine du parlement anglais ; bien que sans doute alors cette assemblée ne se composât que d'évêques et de comtes, et peut-être aussi de quelques hommes versés dans la science du droit, comme avoit été autrefois le wittenagemot des Anglo-Saxons. La nation n'étoit pas en effet assez mûre à cette époque pour une constitution telle que celle que nous admirons aujourd'hui en Angleterre. L'institution du jugement par

[1] Miroir des justices. Citation de Spelman et de Coke.

jury, crée par Alfred, étoit toutefois un acheminement notable vers un pareil ordre de choses, et parce qu'elle favorisoit éminemment la liberté, et parce qu'elle appeloit les dernières classes de la société à délibérer d'égal avec les premières sur les affaires publiques.

18. Alfred possédoit à un haut degré le don si nécessaire à un roi, de savoir distinguer le mérite particulier à chacun. Un historien rapporte que dans le berger qui, aux jours de l'adversité, lui avoit accordé l'hospitalité, il reconnut des dispositions si remarquables, qu'il l'engagea à se livrer à l'étude des sciences; que Dunwulf répondit si bien à l'attente d'Alfred, que celui-ci l'éleva plus tard par degrés jusqu'à la dignité d'évêque de Winchester et qu'il avoit même coutume de le consulter sur les affaires de l'État[1].

[1] Selon Malmesbury c'étoit un gardeur de

19. Il construisit dans l'île d'Athelney, en mémoire des mois qu'il y avoit passés en fugitif avec les siens, un monastère dont il nomma Abbé son chapelain, le saxon Jean, dont j'ai déjà fait mention et qui périt assassiné par deux de ses moines.

20. Il fonda à Shaftesbury, dans le Dorsetshire, un cloître dont sa fille Adelgeot devint abbesse, après y avoir d'abord pris le voile.

21. Il construisit à Winchester, résidence des rois de Wessex, un cloître ainsi qu'une abbaye, dont il nomma Grimbaud

pourceaux. Cela rappelle le bon Eumée d'Homère. Mais, d'après le témoignage d'Asser, que sa qualité de contemporain rend plus croyable, il étoit gardeur de vaches. Comme Asser ne parle pas le moins du monde de son élévation postérieure à la dignité d'évêque, son silence doit nous être un motif pour révoquer en doute cette anecdote.

abbé. Sa prédilection pour ses Westsaxons apparoît visiblement dans ces fondations pieuses ; elles étoient en effet toutes quatre situées dans le Wessex.

22. Il fit reconstruire sur tous les points de ses états les églises et les monastères qui avoient été démolis, ainsi que les villes qui avoient été détruites par les guerres, et en fonda un grand nombre de nouvelles[1].

[1] Voltaire convient qu'Alfred construisit un grand nombre d'églises, mais il ajoute qu'il ne fonda pas un seul couvent. Il est possible que ce spirituel, mais superficiel écrivain, n'ait pas pris garde à ce que rapportent Asser, Malmesbury, Leland, Spelman et d'autres encore, des couvents fondés et construits par ce roi ; mais il est évident que sa dénégation ne repose absolument sur aucune preuve. Voltaire dit plus loin d'Alfred : « Je ne » sais s'il y a jamais eu sur la terre un homme » plus digne des respects de la postérité qu'Al-

23. Il fit bâtir avec magnificence un grand nombre de palais dont les travaux furent exécutés sous sa direction immédiate par les artistes et les ouvriers les plus habiles, attirés en Angleterre des pays les plus lointains. Grand connoisseur en musique, il fit venir à sa cour les meilleurs musiciens de l'époque.

» fred-le-Grand, qui rendit ces services à sa » patrie, *supposé que tout ce qu'on raconte de lui » soit véritable.*» (Voltaire, Essai sur les mœurs.) Doute égoïste et stupide ! Comment tant d'écrivains s'accorderoient-ils dans leurs jugements sur ce prince, s'ils n'étoient pas dans le vrai ? Il y a plus, c'est que souvent les traits les plus beaux de ce grand caractère leur échappent, et qu'ils ne paroissent pas même en apprécier la valeur. Et quel tout harmoniquement noble et pur ressort de la réunion de ces traits isolés ! Nous admirons avec raison le roman de la Cyropédie de Xenophon ; mais on m'avouera sans doute aussi que les moines

24. Il a été donné à bien peu d'hommes de pouvoir se livrer à des genres de travail nombreux et opposés, et de ne point être superficiels. Mais le nombre des hommes grands dans les plus petites choses, est encore bien plus restreint. Législateur et conquérant, Alfred étoit toujours grand; partout et en toute occasion, on voyoit en lui l'homme supérieur. Il n'y a pas jusqu'à l'exercice tout guerrier de la chasse dans lequel il n'excellât.

25. Indépendamment des savants et des artistes qu'il appela en Angleterre du pays de Galles, de France, d'Allemagne, de

du moyen-âge étoient bien autrement poètes, avoient un génie bien autrement supérieur, et connoissoient le cœur humain bien autrement que Xénophon, s'ils ont pu tirer de leurs rêveries cette grande et belle figure héroïque d'Alfred, telle qu'elle apparoît dans leurs chroniques.

Frise et de Bretagne, il en vint d'autres des mêmes contrées, d'Écosse et même de chez les païens, attirés par la douceur et la sagesse de son gouvernement. Il leur accorda indistinctement à tous la même bienveillance et la même protection qu'à ses Saxons.

26. Le pape Martin II (ou selon d'autres, Marinus) affranchit, en considération d'Alfred, l'école saxonne fondée à Rome de tout impôt, et entre autres présents, lui envoya un morceau de la vraie croix de Jésus-Christ.

27. Abel, patriarche de Jérusalem, lui envoya des lettres qu'Asser rapporte avoir lues, et des présents.

28. Un fait bien remarquable, c'est l'ambassade qu'Alfred envoya, dit-on, dans l'Inde, par suite d'un vœu. Une vieille tradition porte que c'est l'apôtre Thomas qui annonça l'Évangile dans cette contrée.

Eusèbe dit au contraire que l'apôtre des Indiens fut Bartholomée et que Thomas porta la parole de Dieu aux Parthes. Mais plusieurs pères de l'Église contredisent cette assertion, et affirment que saint Thomas alla dans l'Inde ; version qui peut au reste facilement se concilier avec celle d'Eusèbe, puisqu'il est possible que Thomas ait été encore plus avant dans l'Orient que le pays des Parthes, et qu'il soit allé jusque chez les Indiens à qui il aura annoncé l'Évangile aussi bien que Bartholomée [1].

29. Ce même Eusèbe nous apprend que vers l'an 190, saint Panthænus fut, à la demande des chrétiens de l'Inde, envoyé dans l'Inde d'Alexandrie où il dirigeoit une école de néophytes chrétiens ; et qu'il trouva l'Évangile de saint Matthieu en

[1] Eusebii, ecclesisastic. hist. v. 20.

usage parmi les fidèles de cette contrée.

30. On a de nombreuses preuves que, plusieurs siècles après, il existoit encore des chrétiens dans l'Inde, d'où au VII[e] siècle l'Évangile pénétra en Chine[1].

31. Ces renseignements, alors fort peu connus en Orient, n'avoient point échappé à l'attentive sagacité d'Alfred. Il envoya dans l'Inde une ambassade à la tête de laquelle il plaça l'évêque Sieghelm[2]; elle étoit chargée de distribuer des présents en son nom, et de prier le Seigneur sur le tombeau de l'apôtre. Je ne ferai pas ici un

[1] Assemanni. Bibl. orient.

[2] Malmesbury, Huntingdon et Matthieu de Westminster disent que Sieghelm ou Suithelm étoit évêque de Sherborne. Florentius de Worcester ajoute qu'à la mort d'Asser il lui avoit succédé sur ce siége. Cette circonstance expliqueroit comment la biographie d'Alfred par Asser est demeurée incomplète.

récit détaillé de ce voyage ; tout ce que nous en disent les chroniqueurs du moyen âge, c'est que les ambassadeurs rapportèrent d'Orient des diamants, des perles et autres matières précieuses. Il suffit de reporter sa pensée sur la situation de l'Europe au temps d'Alfred, pour admirer la grandeur d'une semblable entreprise, et pour être forcé de convenir que la sagesse seule de ses mesures put la faire réussir.

32. Parmi les étrangers qui vinrent s'établir en Angleterre sous le règne d'Alfred, on cite Other, noble d'Halogalaud, aujourd'hui la province de Finnmarck en Norwége. Cet Other, dont les terres touchoient au cercle polaire, possédoit dans ces glaciales contrées six cents rennes, vingt bœufs, vingt moutons, vingt porcs et quelques chevaux qui servoient à labourer le peu de terre qu'il ne laissoit pas en friche.

33. Il s'étoit beaucoup occupé de la pêche

de la baleine; et il lui étoit arrivé de prendre en deux jours soixante baleines, dont quelques-unes avoient cinquante aunes de long.

34. Son principal revenu consistoit dans les impôts et redevances que lui payoient les Finnois [1] dont un grand nombre, ainsi que d'autres nobles norwégiens, étoient ses vassaux. Ils payoient plus ou moins, selon leurs richesses ou leur puissance. En général la redevance annuelle d'un noble Finnois à Other étoit de quinze peaux de

[1] Les Finnois du nord de la Norwège, sont de la même race que ceux de la Finlande proprement dite. Il est à présumer que leurs ancêtres traversèrent le golfe de Bothnie pour venir s'établir en Norvège. Aujourd'hui encore les Norwégiens professent un mépris profond pour les peuplades finnoises qui habitent leur sol, mépris que celles-ci rendent avec usure aux Lapons.

martres, cinq rennes, une peau d'ours, des peaux de loutre, des plumes de certains oiseaux (probablement de l'édredon), une pelisse de peau d'ours ou de loutre, une baleine et deux cables, longs chacun de soixante aunes, et faits de peau de baleine ou de loutre.

35. Ce hardi marin doubla la pointe septentrionale de la Norwége, et découvrit la Mer-Blanche dans laquelle il pénétra jusqu'à l'embouchure de la Dwina, où se trouve aujourd'hui Archangel. Il nomma les habitants de cette contrée les Biarmiens, et crut que c'étoit la même nation que les Finnois. Il venoit souvent dans ces mers, pour y pêcher le cheval marin qui y est fort abondant. Il fit présent à Alfred d'une grande quantité de dents de cet animal, qu'on estime à l'égal de l'ivoire et peut-être même davantage.

36. Other, longeant les côtes méridio-

nales de la Norwége, entra dans le Categat et visita l'archipel danois.

37. Il est probable que cet Other et une foule d'autres seigneurs norwégiens, se réfugièrent en Angleterre à l'époque où le roi Harald Harifager (c'est-à-dire aux beaux cheveux [1]), qui régnoit sur un état puissant, composé des provinces méridionales de la Norwége et des provinces suédoises limitrophes, fit la conquête du reste de la Norwége, pour obtenir le cœur et la main de la fière Gida. D'autres émigrés norwégiens, en fuyant l'oppression du conquérant de leur patrie, découvrirent l'Islande et y fondèrent un état qui aux onzième, douzième et treizième

[1] Harifager, de *haar* cheveux, et *fager*, vieux mot danois dont il est facile de retrouver la trace dans le mot anglais *fair*, qui signifie à la fois beau et blond.

siècles, fut pour le nord de l'Europe le foyer de toutes les sciences; où le commerce et la liberté fleurirent à l'abri de sages lois; où l'astronomie, l'histoire et la poésie brillèrent d'un vif éclat. La belle jeunesse islandaise formoit l'élite de la garde des empereurs grecs et des rois de Danemarck. Les produits d'un banc de pêche extraordinairement abondant, accumulèrent en Islande des richesses immenses à une époque où le carême étoit observé en Europe bien plus rigoureusement que maintenant, et où le banc de Terre-Neuve n'étoit pas connu. Habitants d'une terre où ne croît pas un seul arbrisseau, ils possédoient une marine nombreuse. Leurs vaisseaux étoient construits avec les énormes madriers que le cours des fleuves torrents de l'Amérique et de l'Asie septentrionales arrache aux forêts-vierges qui garnissent leurs rives, et que la marée

rejette ensuite périodiquement sur les côtes d'Islande, comme si la main de la Providence les y conduisoit [1].

[1] Des traditions qui ont tous les caractères de l'authenticité, font présumer que l'état physique de l'Islande n'étoit pas à cette époque tel que de nos jours. Les sagas islandaises parlent du vin délicieux qu'on récolte dans cette île et des frais ombrages qu'on y trouve. Il faut donc qu'une grande catastrophe de la nature y ait eu lieu depuis, puisque c'est à peine aujourd'hui si le lichen réussit à ramper sur ce sol glacial et nu. Et qu'on ne s'imagine pas que les skaldes islandais aient usé du pouvoir qu'ont les poëtes de tout oser, pour embellir à plaisir leur patrie. Chaque jour, en effet, l'explorateur trouve en Islande des morceaux de bois et même des ceps de vigne pétrifiés. Ce doit nous être un motif puissant de croire à la véracité de leurs récits qui contrastent si singulièrement avec l'aspect que l'Islande présente aujourd'hui. Le comte de Stolberg

38. Il est inconcevable que Spelman, et après lui Voltaire, aient pu croire qu'Alfred chargea cet Other d'aller à la découverte de ce fameux passage du Nord-ouest

me paroît donc ici s'être trop hâté de déduire des conséquences d'un fait, au reste irrécusable. Explique qui pourra cette arrivée périodique de bois sur les côtes d'Islande, qui n'a lieu ni sur celles de la Groenlande, ni sur celles de la Norwége ; ce qui devroit pourtant être le cas, si ce sont les courants qui, comme on le dit, jettent ces bois sur les plages islandaises. Les raisonnements des savants sur ce fait ne sont guère plus satisfaisants que sur celui de l'apparition constante et périodique de masses granitiques à la superficie du sol de la péninsule danoise et d'une grande partie du littoral de la Baltique. Dans ces contrées on seroit réduit à n'employer que la brique dans les constructions, si on n'avoit pas le secours de ces blocs de granit qui servent à assurer les fondations des édifices et se prêtent d'ailleurs à

conduisait aux Indes, si souvent et toujours si inutilement cherché depuis. Assurément un projet semblable eût bien été digne d'un homme si supérieur à son siècle; mais il est de fait que jamais Other ne fut chargé par Alfred d'une telle mission, et que jamais non plus il ne songea à faire le voyage de l'Inde.

tous les usages de la pierre dans nos contrées. En vain les géologues prétendront que ce sont les pluies qui, emportant à la longue la couche de humus, font apparoître à la superficie du sol ces blocs de granit. En effet, tous les cinquante ans environ on est obligé, en Danemarck, de fouiller le sol des champs à une certaine profondeur pour le débarrasser des obstacles que la charrue y rencontre. Or, depuis le temps qu'on pratique cette opération, il est évident que, si cette explication étoit vraie, il n'existeroit plus de terre végétale dans ces contrées.

Mais, pour en revenir à la marine islandai-

39. Il est vraisemblable que ce furent les récits d'Other qui engagèrent Alfred à envoyer Wulfstan dans la Baltique, soit pour y étudier les mœurs de peuples alors peu connus, soit pour y établir des relations commerciales. La narration de ce voyage et de celui d'Other, ainsi qu'un petit précis de la géographie de l'Allemagne, ont été écrits par Alfred lui-même, et forment un appendice à sa traduction anglo-saxonne de l'histoire d'Orosius.

40. Je ne traduirai pas cette narration, parce que les indications géographiques y

se du XIIe siècle qui a provoqué cette digression, reconnoissons qu'elle étoit alors très florissante ; ajoutons même qu'une multitude de circonstances se réunissent pour faire penser que l'Amérique, découverte au XVe siècle par Colomb, n'étoit pas inconnue aux navigateurs islandais du XIIe. (Note du traducteur.)

sont trop vagues pour qu'il soit facile de la suivre. Je me bornerai à dire qu'il paroît que Wulfstan, longeant la côte de la Jutlande, franchit le Catégat et le petit Belt qu'il entra dans le port de Hêta (Schleswig), d'où avant d'aller plus loin, il fit des excursions dans les différentes îles de l'archipel danois, à savoir : Langeland, Laaland, Falster, Moen, Arroe, etc. Il continua ensuite sa route, longea les côtes du Sconeg (la Scanie), qui faisoit alors partie du Danemarck, et passa entre Burgundaland (Bornholm),qui avoit un roi particulier, et Blekkingen qui dépendoit de la Suède. Il nomme toute la côte d'Allemagne qui s'étend depuis là jusqu'à l'embouchure de la Vistule, [illegible] dalie.) Il laisse à ga[illegible] les [illegible] et de Goth[illegible] la Suède. Il pa[illegible] d'Esthum, [illegible] aujourd'hui, mais la Livonie, la Courlande et

la Prusse. Il dit qu'il y a en Esthum un grand nombre de villes qui ont chacune leur roi particulier. Ces rois sont souvent en guerre les uns avec les autres. Il rapporte que dans ce pays on trouve beaucoup de miel et de poissons, que les rois et les riches boivent du lait de jument, les pauvres et les esclaves de l'hydromel; et qu'on n'y connoît pas l'usage de la bière. Il ajoute : « C'est la coutume chez les » Esthoniens, qu'avant d'être brûlés, les » morts restent un mois et souvent même » deux mois, exposés dans leurs maisons, » près de leurs parents et de leurs amis. » Les corps des rois et des riches demeu- » rent exposés bien plus long-temps selon » que les défunts étoient riches; ils restent » quelquefois ainsi pendant six mois avant » d'être brûlés. Ils sont étendus par terre » dans la maison, et pendant tout ce temps » il faut jouer et boire à l'entour. Au jour » fixé pour les déposer sur le bûcher, on

» partage en six portions ce qui reste en-
» core des effets du défunt après qu'on a
» ainsi joué et bu. On place ensuite ces
» portions à deux lieues de la ville
» où est le cadavre, et de telle sorte que la
» portion la plus considérable est la plus
» éloignée, et la moindre la plus rappro-
» chée. On appelle tous ceux qui dans un
» espace de dix ou douze lieues ont les
» meilleurs chevaux, et les effets du défunt
» servent de prix à une course qui a lieu
» entre eux. Celui dont le cheval a le mieux
» couru, reçoit la portion la plus éloignée,
» par conséquent la plus considérable; et
» chacun ensuite les autres portions selon
» qu'il a bien couru. Ces portions demeu-
» rent leur propriété. C'est pourquoi les
» chevaux agiles sont étonnamment chers
» chez les Esthoniens. Quand les effets du
» défunt sont ainsi partagés, on porte son
» corps sur le bûcher où on le brûle avec
» ses armes et ses vêtements. Selon la cou-

» tume des Esthoniens, tous les corps morts » doivent être brûlés. Ils entrent dans une » grande fureur quand ils trouvent un » membre humain qui n'ait point été brûlé. » Ils savent produire du froid, ce qui fait » que les cadavres restent si long-temps » sans se décomposer. » L'auteur ajoute plus loin que les Esthoniens savent glacer les boissons en été comme en hiver.

CHAPITRE XVIII.

Ouvrages composés par Alfred. — Ses Maximes.

1. Alfred, cet homme vraiment grand, qui civilisa sa nation et fonda ses différentes institutions ; qui, au milieu du tumulte des armes, donna à ses soldats des préceptes propres à en faire à la fois de braves guerriers et de bons chrétiens[1],

[1] Ille inter stridores lituorum, inter fremitus armorum, leges tulit, quibus sui et divino cultui et disciplinæ militari assuescerent. (Malmesbury).

avoit non seulement élevé à l'épiscopat des hommes pieux et éclairés : mais encore, comme on vient de le voir plus haut, avoit traduit du latin en anglais la pastorale du saint Pape Grégoire-le-Grand; pour le cas où, après sa mort, l'Angleterre venant à retomber malheureusement dans la barbarie, il se trouveroit des évêques ignorant le latin. On connoît généralement le mérite de cet ouvrage marqué au sceau d'une profonde connoissance du cœur humain, et qui expose avec tant de simplicité et en même temps si complètement le grand art de gagner les ames.

2. Le livre d'Orosius, dont Alfred a également donné une traduction, contient une histoire universelle depuis la création du monde jusqu'au Ve siècle, époque où vivoit l'auteur. Paulus Orosius, homme de talent et d'une grande piété, s'éto rendu d'Espagne, où il remplissoit les fonctions

du ministère sacré, en Afrique pour voir saint Augustin. Celui-ci s'occupoit alors de la composition de son admirable ouvrage *De la Cité de Dieu*, qu'il écrivit contre les païens, qui attribuoient le sac de Rome par les Goths, la chute de l'empire romain et tous les fléaux qui avoient ravagé l'empire, à la colère des dieux causée par les progrès du christianisme, et par suite au christianisme même. Les Gentils reprochoient avec dérision aux chrétiens que leur Dieu n'eût pas pu les mettre à l'abri des calamités générales. Dans cet écrit, saint Augustin oppose la cité de Dieu, c'est-à-dire la société des enfants de Dieu, à celle des enfants du monde. Il expose dans toute leur étendue les reproches faits au christianisme; il fait voir comment le bonheur et l'adversité doivent ici bas indistinctement échoir en partage aux bons et aux mauvais, parce que si l'adversité n'étoit que le lot des mé-

chants, la foi au jugement dernier et en la justice de Dieu ne reposeroit plus sur rien. Il démontre que tout ce qui arrive aux enfants de Dieu , est pour leur bien; et établit une comparaison aussi belle que juste entre leurs vertus qui sont vraies parce qu'elles sont pratiquées pour l'amour de Dieu, et les fausses vertus du monde qui sont impures parce qu'elles n'ont d'autre source que l'orgueil.

3. Il montrait que de tout temps le monde avoit éprouvé des calamités de la nature de celles que les Gentils attribuoient aux chrétiens, et engageoit Orosius à développer davantage cette assertion historique. C'est en partant de ce point de vue qu'Orosius composa en 416 un résumé de l'histoire universelle. On conçoit facilement, d'après cela, qu'un ton de tristesse profonde domine dans tout cet ouvrage. On dit, en effet, que l'intention de l'auteur avoit d'abord été de l'intituler : *De miseriâ ho-*

minum (de la misère de l'homme); « titre, dit un écrivain français [1], qu'on peut hardiment donner à toute histoire. » L'ouvrage n'est pas sans mérite; mais on reproche assez justement à Orosius d'avoir été trop crédule, et de s'être privé, par son ignorance totale de la langue grecque, de la facilité de puiser à une foule de sources précieuses et abondantes.

4. Après la destruction des bibliothèques par les Danois, il n'étoit presque plus resté en Angleterre de livres grecs ou latins : l'ignorance étoit même devenue si profonde qu'on étoit venu à oublier jusqu'à leur existence. Il est donc possible que, lorsque Alfred traduisit Olosius, ce fut le seul historien ancien qu'il connût. Mais quand même il auroit été libre de choisir, nous ne le blâmerons pas de la préférence qu'il a donnée à cet auteur. En effet, pendant nom-

[1] Bouarsius, in præfatione ad gesta Dei per Francos.

bre d'années, le peuple anglais avoit été en proie aux plus terribles calamités; il étoit par conséquent devenu capable de prendre une plus vive part aux calamités d'autres peuples et d'autres époques. Il se peut que l'ouvrage de Orosius ait paru à ce roi qui toujours songeoit au bien être de sa nation, comme le plus propre à apprendre aux Anglais à considérer toute calamité générale sous un point de vue de pieuse résignation.

5. Alfred traduisit pareillement le célèbre ouvrage de Boëce *sur la consolation de la philosophie* (de consolatione philosophiæ), traité fort estimé à cette époque et qui méritoit de l'être. Boëce, romain doué de grands talents et de profondes connoissances, le composa dans la prison même où il fut exécuté en l'an 524; sort qu'éprouva également, l'année d'ensuite, son estimable beau-frère Symmachus. Tous deux furent mis à mort par l'ordre du célèbre

Goth Dictrich (Théodoric), roi d'Italie, qui, dans sa vieillesse prêta l'oreille aux calomnies lancées contre ces deux hommes vertueux, et souilla par cette injustice une réputation de sagesse justement acquise. Eclairé plus tard, il se croyoit sans cesse poursuivi par l'ombre de Symmachus, tomba malade de repentir, et mourut.

6. Boëce, issu d'une ancienne famille de Rome, qui avoit lui-même été consul, et dont les fils avoient exercé les mêmes fonctions deux ans avant son supplice, étoit un grand homme d'état. D'une probité à toute épreuve, sa franchise alloit souvent jusqu'à la hardiesse; ce fut la cause de sa mort pour laquelle tous les méchants se conjurèrent. Il étoit profondément versé dans les divers systèmes de la philosophie grecque, grand théologien, orateur éloquent, poète habile [1].

[1] Je citerai comme preuve de son talent poétique la prière suivante :

7. Alfred, qui avoit éprouvé tant d'infortunes, retrouvoit dans cet ouvrage des pensées qui souvent avoient soutenu son courage dans ses douleurs. Il en faisoit si grand cas, qu'il le portoit sans cesse sur lui.

8. Il fit encore un beau présent à ses compatriotes par sa traduction de l'Histoire ecclésiastique des Angles du vénérable Bède.

9. On trouve dans une bibliothèque quelques morceaux choisis des dialogues de saint Augustin qu'on dit avoir été

O qui perpetua mundum ratione gubernas,
Terrarum cœlique sator! —
Disjice terrenæ nebulas et pondera molis,
Atque tuo splendore mica! Tu namque serenum,
Tu requies tranquilla piis! Tu cernere finis,
Principium, vector, dux, semita, terminus idem.

traduits en saxon par Alfred, sous le titre d'Anthologie [1].

10. On prétend encore qu'à l'exemple de César, il écrivit sa propre histoire; mais quelques personnes estiment que, par les mots *Histoire d'Alfred* qu'on trouve dans quelques chroniques, il faut entendre sa traduction de Bède [2].

11. On lui attribue des fables avec beaucoup de vraisemblance. Une bibliothèque d'Angleterre possède un vieux manuscrit français intitulé : *Fables d'Esope.* L'auteur, qui étoit une Française et qui s'appeloit Marie, dit au commencement de ce petit livre, que les fables grecques d'Esope ont d'abord été traduites en latin ; qu'elles ont été ensuite traduites par le roi Alfred du latin en anglais, puis par elle en français [3].

[1] Turner.

[2] Voyez Spelman et la note de Hearne.

[3] Voici un échantillon du style de cette

12. Alfred composa des paraboles et des proverbes qu'on vante beaucoup. De bonnes fables comme celles d'Esope ont un grand mérite à toutes les époques de l'humanité, et dans tous les âges de l'homme, mais surtout pour les nations qui ne sont pas encore mûres et pour les enfants. C'est par paraboles et par proverbes que la sagesse suprême s'entretient avec les hommes. Ce n'est pas à tort qu'on a

muse française; on verra qu'il n'est pas dénué de grâces et de mérite :

Por amur le cunte Willame,
Le plus vaillant de nul realme,
Meintenur de cest livre feire,
E del Engleis en romans treire,
Æsope apelum cest livre,
Qu'il translata e fist escrire,
Del Griu en Latin le turna,
Li reis Alurez qui mut lama
Le translata puis en Engleis,
E ieo lai rimee en Franceis.

appelé les proverbes la sagesse des nations. Les paraboles d'Alfred ne sont pas parvenues jusqu'à nous; mais on a conservé un fragment précieux de ses proverbes, précieux même sous le rapport historique, car il prouve que, probablement peu de temps avant sa mort, Alfred tint un parlement à Shifford, dans l'Oxfordshire. Voici ce fragment :

« Beaucoup de thanes, beaucoup d'é-
» vêques, beaucoup de savants, beaucoup
» de vaillants chevaliers [1], étoient réunis à
» Shifford; Alfred, le berger d'Angleterre,

[1] Un des titres de gloire d'Alfred est d'avoir fondé la chevalerie (*order of Knightood*) en Angleterre. Il arma chevalier son petit-fils Adelstan, fils de son successeur Edouard. Il lui donna un manteau écarlate, une ceinture ornée de perles et une épée saxonne dans un fourreau d'or. Adelstan ne trompa pas l'attente de son illustre aïeul.

» l'enfant chéri de l'Angleterre, y étoit.
» Il étoit roi d'Angleterre et très brave; il
» il étoit roi et savant; il aimoit l'œuvre de
» Dieu; il étoit sage et réservé dans ses
» paroles; il étoit le plus sage homme
» d'Angleterre.

13. » Et Alfred la consolation de l'An-
» gleterre parloit ainsi :

» O puissiez-vous aimer le Seigneur et
» le désirer! Il vous gouverneroit avec
» sagesse, pour que vous fussiez honorés
» dans le monde, et que cependant vos
» âmes se réunissent à Jésus-Christ.

» Elles étoient sages les paroles du roi
» Alfred!

» 14. Ami cher et bien aimé, je t'exhorte
» en ami. Peu m'importe que tu sois riche
» ou pauvre; mais crains Jésus-Christ ton
» sauveur, aime-le, trouve en lui ta joie.
» Car il est le maître de la vie! Il est le
» bien au-dessus de tous les biens! Il est la
» félicité au-dessus de toutes les félicités!

» Il est l'homme unique, le doux maître, » le père universel! Il est la consolation » de tous les peuples! C'est un roi aussi » sage que riche. Qui voudra le servir » dans ce monde, s'en trouvera bien.

15. » Et Alfred, la consolation de l'An- » gleterre, parloit ainsi :

» Un roi ne sauroit régner sans Jésus- » Christ, s'il n'a pas la science, s'il ne » connoît pas la loi, s'il ne comprend pas » l'utilité des maximes, s'il est incapable » d'apprendre par lui-même en lisant » comment il doit gouverner le pays con- » formément à la loi.

16. » Et Alfred, la consolation de l'An- » gleterre, parloit ainsi :

» Le comte et le noble doivent gouver- » ner le pays sous le roi, et suivant la loi. » L'ecclésiastique et le chevalier doivent » tous deux prononcer des jugements équi- » tables; car ce que l'homme sème il le ré- » coltera; et le jugement rendu par chaque

» homme, lui revient ensuite devant sa
» porte.

17. » Alfred disoit aussi :

» Le devoir du chevalier est de prendre
» des mesures efficaces contre la peste et la
» famine. A lui aussi appartient le soin de
» veiller à ce que l'Eglise soit en paix, à
» ce que le laboureur puisse paisiblement se-
» mer, faucher ses prés et suivre sa char-
» rue pour notre bien à tous.

18. » Alfred disoit encore :

» Sans la sagesse, la richesse n'a que
» peu de valeur. Si un homme avoit cent
» soixante-dix acres semés d'or, et que ce
» métal y crût comme du blé, toutes ses
» richesses seroient sans valeur s'il ne sa-
» voit pas se faire un ami de son ennemi.
» En effet, qu'est-ce qui fait la différence
» entre l'or et la pierre, si ce n'est un bon
» usage?

19. » Alfred disoit encore :

» Qu'un jeune homme ne s'adonne point

» au mal, parce que le bien qu'il désire ne » lui arrive pas à souhait; ou parce qu'il » ne jouit pas de tout ce qu'il désire. En » effet, Jésus-Christ peut, quand il le veut, » lui donner du bonheur après le malheur, » et même sa grâce. Heureux celui qui » l'obtient!

20. » Alfred disoit encore :

» Un enfant vertueux est la consolation » de son père. Si tu as un enfant, apprends-» lui, pendant qu'il est encore jeune, les » commandements que l'homme doit ob-» server, afin qu'il agisse en conséquence » quand il sera devenu homme fait; alors » ton enfant sera ta récompense. Mais si tu » lui laisses faire ses volontés, quand il sera » devenu âgé, il s'affligera et maudira » celui aux soins duquel il avoit été confié. » Alors ton enfant méprisera tes exhorta-» tions, et il vaudroit mieux pour toi que » tu n'en n'eusses pas du tout, que d'en » avoir un mal élevé.

21. » Alfred disoit encore :

» Lorsque tu deviens vieux, que tu as » de la richesse et que tu ne peux pas te » réjouir; alors remercie le Seigneur de » tout ce qu'il t'a accordé, de ta vie, de la » lumière du jour, et de chacun des plai- » sirs qu'il a préparés à l'homme. Et quel- » que chose qui t'arrive, dis : advienne » que pourra, et que la volonté de Dieu » soit faite !

22. » Alfred disoit encore :

» Les richesses de la terre finissent par » échoir en partage aux vers, et toute sa » magnificence devient poussière, et notre » vie n'est que d'un jour. Celui-là même » qui seroit le maître de l'univers, qui en » posséderoit toutes les richesses, ne pour- » roit cependant vivre que peu de temps. » Toute ta félicité ne seroit pour toi que » misère, si tu ne pouvois pas acquérir le » Christ! C'est pourquoi nous faisons ce » qui nous est le plus utile quand nous

» vivons d'après les précepte que Dieu » nous a donnés. Il nous soutient en effet. » Le sage Salomon l'a dit : Heureux celui » qui fait du bien dans ce monde, car il ira » là où il le retrouvera!

23. » Alfred disoit encore :

» Mon fils, assieds-toi à mes côtés; je » vais te donner le vrai précepte. Mon fils, » je sens que ma dernière heure approche. » Mon visage a déjà la pâleur de la mort... » Mes jours vont finir. Il faut nous séparer. » Je vais dans un autre monde, et tu reste- » ras seul dans toutes mes richesses. Je t'en » prie, car tu es mon fils chéri, efforce-toi » d'être le seigneur et le père de ton » peuple, le père des orphelins et l'ami de » la veuve. Soulage le pauvre, protége le » foible, et emploie toute ta puissance à » réparer les injustices. Et surtout, ô mon » fils, gouverne-toi toi-même d'après la » loi. Alors le Seigneur t'aimera et Dieu

» sera ta récompense. Invoque-le, afin
» qu'il te conseille dans tes embarras. Alors
» il t'aidera à exécuter heureusement ce
» que tu auras dessein de faire. »

CHAPITRE XIX.

Dessein que forme Alfred de traduire en saxon toute l'Écriture sainte.

1. Dans la dédicace de la traduction de la Pastorale de Grégoire-le-Grand, dont il a été question plus haut, Alfred paroît assez clairement exprimer le vœu que toute l'Ecriture sainte fût traduite en saxon. Ce vœu pieux est facile à concevoir de la part du grand homme qui étoit pénétré de respect et enflammé d'amour pour la parole de Dieu, et qui traduisit la

Pastorale dans la crainte que, son peuple venant à retomber dans la barbarie, il ne se trouvât des évêques qui ne sussent pas le latin.

2. Mais, quand bien même il n'auroit point eu cette inquiétude, celui dont toute la vie fut employée à améliorer et civiliser sa nation, et dont le zèle étoit si éclairé, dut nécessairement souhaiter que le livre divin, appelé par tous les peuples à juste titre et tout simplement la Bible, c'est-à-dire le livre par excellence, fut lu par les Anglais dans leur langue nationale, et fut pour eux la source de vie spirituelle.

3. Il est donc vraisemblable que celui qui traduisit tant d'ouvrages du latin, ait également voulu traduire l'Ecriture sainte, à la vérité seulement d'après le texte de la Vulgate; car assurément il ne se trouvoit pas alors en Angleterre un seul homme capable de lire la Bible en hébreu ou en

grec. On assure qu'Alfred traduisit en effet toute l'Ecriture sainte [1]. Mais il est plus probable que la mort l'empêcha de se livrer à cette vaste entreprise. Il est d'ailleurs déjà presque incompréhensible qu'au milieu de ses nombreuses occupations, il ait encore trouvé le temps nécessaire pour composer les divers ouvrages que nous connoissons de lui. Où donc auroit-il pris celui que lui auroit demandé la traduction complète de la Bible? Aussi bien cette assertion paroît être démentie par la citation que fait le célèbre arche-

[1] L'archevêque Parker cite le passage suivant du vieux manuscrit de l'*Histoire d'Ely* ; « Aluredus, acerrimi ingenii princeps, per Grimbaldum et Johannem, doctissimos monachos, tantum instructus est, ut in brevi librorum omnium notitiam habuerit, totumque novum et vetus testamentum in eulogium anglicæ gentis transmutaverit. »

vêque anglican Usher d'un passage de Boston de Bury, où ce savant carme rapporte qu'Alfred traduisit en anglais presque tout le testament. On ne sauroit douter que Boston de Bury n'ait entendu par là le nouveau testament; et, en effet, il paroît naturel qu'Alfred se soit hâté d'en enrichir sa nation. Enfin nous voyons qu'Alfric [1] archevêque d'Yorck, traduisit toute la Bible en anglais; travail auquel il ne se seroit assurément pas livré, s'il avoit déjà existé une traduction par Alfred. Il est possible que peu de temps avant de mourir il se soit occupé de la traduction des psaumes; mais il n'en acheva que la moitié [2]. Il

[1] Il ne faut point confondre cet Alfric, ou Ælfric avec l'archevêque de Canterbury du même nom.

[2] Psalterium transferre aggressus vix prima parte explicata vivendi finem fecit (Malmesbury).

existe en Angleterre plusieurs manuscrits de traductions anglo-saxonnes des psaumes, mais on ignore s'il y en a une qui provienne d'Alfred [1].

[1] Wareley.

CHAPITRE XX.

Alfred favorise la culture et le perfectionnement de la langue nationale.

1. Alfred, qui par la seule force de son génie s'était élevé à une hauteur d'où il dominoit à l'instar de Charlemagne tous ses contemporains, sentit aussi l'importance d'une langue nationale et l'impossibilité de civiliser un peuple dont la langue reste inculte et négligée.

2. Il avoit été héros et poète, législateur et sage avant d'apprendre le latin. C'est en faisant usage de la langue nationale qu'il s'étoit formé; mais je doute fort qu'il fut jamais devenu ce qu'il a été, si on lui

avoit d'abord appris à penser et sentir dans une autre langue.

3. C'est un admirable don de Dieu que celui qui fait que l'enfant qui begaye encore s'approprie par le moyen des mots des idées qu'on devroit croire bien au-dessus de sa portée. Le don de Dieu doit sanctifier aux yeux de chacun sa langue maternelle, ainsi appelée non pas seulement parce qu'elle est parlée par la mère, cette première et tendre institutrice de l'homme; mais parce qu'elle enfante dans l'intelligence de chacun une foule d'idées et de sensations.

4. Loin de moi la pensée de déprécier le mérite des langues anciennes : je crois seulement que l'enfant qui connoît bien sa langue maternelle, en pénétrera mieux le génie.

5. Au temps d'Alfred, la langue allemande n'étoit point à la vérité ce qu'elle est devenue depuis; mais elle étoit déjà

riche, énergique, pleine d'expression et de souplesse. Déjà elle se prêtoit aux traductions en prose d'autres langues. Or, partout la prose fut la sœur cadette de la poésie. Hickes, que les Anglais considèrent comme un des plus profonds explorateurs des antiquités du nord et de la langue anglo-saxonne, dit qu'Alfred a égalé César pour le style historique [1].

6. Les hommes qui aiment la poésie ne sauroient trop regretter que les poèmes d'Alfred ne nous aient pas été conservés. Il passoit pour le premier des poètes anglo-saxons. Avec quelle pureté et quelle plénitude, le torrent de vie et de poésie ne devoit-il pas s'échapper de son cœur si plein d'amour et de générosité! Peut-être lui qui aimoit la liberté avec passion, s'affranchissoit-il dans ses vers de la contrainte

[1] Hickesii Thesaurus.

de la rime, et se servoit-il du rhythme qui n'étoit pas aussi inconnu à nos ancêtres qu'on veut bien le dire aujourd'hui.

7. Le danois Ole Worm, ce profond et judicieux explorateur des antiquités du nord, nous apprend en effet que les Scandinaves avoient d'innombrables modes de rhythme, parmi lesquels cent trente six étoient les plus usités, sans comprendre les vers rimés [1].

8. Ce que dit un savant Islandais, Magnus Olaus, de ces rhythmes et des dithyrambes désordonnés dans lesquels se répandoit l'enthousiasme poétique de quelques poètes islandais est vraiment remarquable... « *Aliqui ferventiori quodam impetu omnia genera rhythmi, sponte profundunt, ut rhythmus sit quicquid*

[1] Olai Wormii Antiquitates Danicæ, in appendice litteraturæ danicæ.

conentur dicere.... [1] » C'est comme ce que Horace dit de Pindare, dont les odes magnifiques parvenues jusqu'à nous, nous font d'autant plus vivement regretter les dihyrambes.

— Per audaces nova Dithyrambos
Verba devolvit, numerisque fertur
Lege solutis [2].

9. Mais pour en revenir à mes Anglo-saxons, je citerai encore ici ce que dit un homme qui connoissoit bien leur langue, Wanley : « Les Anglo-saxons qui avoient la » conscience de la dignité, de la finesse, » de la douceur et de l'harmonie de leur » langue, cultivoient beaucoup la poésie.

[1] Vid. Magnum Olaum apud Stephanum Joannem Stephanium in notis uberioribus ad præfat. Jasc. Gramm,

[2] Horat. Od. IV, 2.

» L'espèce de vers qui leur plaisoit le plus » étoit l'adonique, composé d'un dactyle » et d'un spondée. » (Par exemple : ōmnĭă tēllūs, cōndĕrĕ gēntēm).

10. J'ai cité ce passage pour répondre à ceux qui, ennemis du rhythme vif et indépendant, prétendent en interdire l'usage aux Allemands, sous le prétexte que nos ancêtres ne le connoissoient pas [1]. Cette assertion ne repose sur rien; mais fût-elle fondée, elle prouveroit peu de chose contre l'usage du rhythme libre. Aussi bien il ne s'agit pas ici de savoir quelle espèce de vers plaisoit davantage à nos aïeux, mais quelle est celle qui convient

[1] Les anciens Allemands ont-ils donc connu par hasard le sonnet ou bien les *rime octave?* La plupart des chants rimés ont une disposition de strophes empruntée aux étrangers. Les Français sont-ils plus dignes d'imitation que les Grecs ?

le mieux à notre langue. Les Français n'ont point de rhythme, et ne peuvent pas se passer de la rime pour laquelle leur poésie est si propre. Les Italiens et les Anglais dont la langue a été essentiellement modifiée par la conquête de Guillaume-le-Normand et par l'arrivée en Angleterre des Français venus à sa suite, n'ont que peu de rhythme; aussi leur poésie se passe-t-elle difficilement de rime. Cependant les Italiens ont leurs vers blancs (*versi sciolti*); et Milton comprit que la rime et ses ridicules entraves sièroient mal à la sublimité du sujet dont il avoit fait choix. Il préféra le vers iambique de cinq pieds et sans rime; ou plutôt il s'en servit, parce que sa langue ne lui offroit pas de rhythme meilleur. Le grand Shakespeare rejette aussi le plus souvent la rime.

11. Klopstock, pour lequel certains littérateurs affectent aujourd'hui un si risible dédain, mais dont la place fut tou-

jours marquée auprès d'Homère, d'Ossian et de Milton, Klopstock a montré le premier de nos jours après tant de siècles, combien notre langue offroit de rhythmes particuliers, en outre de ceux que nous pouvons emprunter aux Grecs. Et pourquoi nous en interdire l'usage? Ne sont-ils pas harmonieux, pleins d'expressions? C'est comme si nous rougissions de faire des colonnes doriques ou corinthiennes avec du marbre de nos carrières d'Allemagne.

12. C'est avec douleur que je vois aujourd'hui un patriotisme étroit prêcher de telles doctrines; mais j'espère qu'il ne prévaudra pas contre le bon goût, qui est de tous les âges et de tous les pays.

CHAPITRE XXI.

Vie privée d'Alfred. — Ses occupations. — Emploi méthodique qu'il faisoit de son temps.

1. J'ai considéré Alfred comme guerrier, comme roi, comme législateur, comme écrivain, comme poète; il ne me reste plus qu'à le suivre dans le silence de la vie domestique, où quoique dans un cercle d'actions plus restreint, nous ne le retrouverons pas moins grand, moins noble, moins généreux. Et nous ne nous en étonnerons pas, puisque la crainte et l'a-

mour de Dieu étoient en toute chose les seuls mobiles de sa conduite.

2. Dans sa première jeunesse il avoit été affligé de vives tentations des sens qu'il se crut trop foible pour combattre, bien qu'il n'y ait pas succombé à ce qu'il paroît, ou plutôt par cela même qu'il reconnoissoit sa foiblesse. Mais les combats de la chair l'inquiétoient vivement et il leur opposoit les armes de la prière et des veilles. Souvent il se levoit au premier chant du coq ou à la pointe du jour; et courant à une église, il se jetoit au pied de l'autel et supplioit Dieu de daigner lui envoyer une maladie qui étouffât en lui les ardeurs de désirs impurs.

3. Il ne tarda pas à être atteint d'une maladie douloureuse dont il se ressentit encore longues années après, et dont il faillit mourir. Il eut encore recours à la prière et supplia Dieu de lui envoyer une autre maladie à la place de celle-ci; mais

qui ne le rendît ni hideux ni hors d'état de travailler, parce que, comme le rapporte Asser, il redoutoit surtout la lèpre et la cécité. La maladie le quitta.

4. Mais lors de la célébration de son mariage, il fut subitement attaqué en Mercie d'une maladie bien plus terrible, et dont vingt-cinq ans plus tard, à l'époque où écrivoit Asser, il souffroit encore horriblement jour et nuit à un très petit nombre d'intervalles près. Pour tout autre, le travail eût été impossible avec une semblable infirmité, et cependant avec quelle ardeur ne travailloit-il pas! combien son esprit étoit libre et gai, combien il rendoit la vie heureuse à ceux qui l'entouroient!

5. Beaucoup de rois et de reines des Anglo-saxons descendirent du trône pour se livrer à la pratique de la mortification et de la méditation. Alfred[1], au contraire, demeura ferme au gouvernail du vaisseau

que Dieu lui avoit confié, pour le salut et la direction duquel Dieu l'avoit élu. D'abord sa position fut pleine de dangers, et plus tard pleine de dégoûts. Cependant Alfred sut allier les mortifications et la méditation des vérités éternelles avec les exigeances de ses devoirs.

6. Quelle mortification pouvoit être plus grande que les efforts continuels de cet homme luttant constamment contre une si douloureuse maladie.

7. Dans la vie d'un des plus grands et des plus aimables héros de la Grèce, de Timoléon, Plutarque lui applique un vœu de Sophocle qui dit d'un de ses héros : « Quelle Vénus, quel Cupidon mit la main « à tout ce qu'il fit ? » [1] Les grâces sont

[1] Ω θεοι, τις ἀρα κυπρεις, ἡ τις ἱμερος τωδε ξυνηψατο (Plut. in vita Timoleontis). Plutarque excepte avec raison la participation au tyrannicide, parce que le tyran étoit frère

rarement le partage de ceux dont la vie est laborieuse et les efforts continuels, car la légèreté est leur élément. Mais ici encore Alfred fait exception à la règle générale, et son commerce étoit plein de gaieté, d'affabilité et d'une douce confiance. Les anciens donnent à la déesse de l'amour les Grâces pour compagnes. Il y a dans cette vaine fable une vérité profonde. Le parfait amour de Dieu [1], quand il a banni la crainte, est accompagné de ces ineffables grâces qui furent le caractère distinctif de celui dont toute la vie fut remplie par la souffrance et la douleur, dont « la magnificence étoit la » magnificence du fils unique du Père, » qui étoit plein de bonté et de vérité. [2] »

8. Alfred avoit consacré à Dieu la moitié de tous ses revenus, que les collecteurs

de Timoléon. Ce fut une action grande et admirable, mais d'une affligeante nécessité.

[1] 1. Joh. IV. 18.

[2] Joh. I, 14.

des taxes publiques étoient tenus de diviser en deux parts. Il partageoit ensuite de nouveau cette moitié en quatre parties égales. Il faisoit distribuer la première en aumônes aux pauvres, Saxons ou étrangers, sans distinction d'origine. Il est vraisemblable qu'un grand nombre de réfugiés français, frisons, brabançons et d'autres pays dévastés par les rois de mer scandinaves, vinrent chercher un asyle en Angleterre, où grâce, à sa sagesse et à sa justice, régnoit une paix profonde. Il veilloit à ce que ses aumônes fussent distribuées avec discernement et avoit habitude de citer souvent le précepte du saint pape Grégoire : « Ne donne pas peu à » celui qui a besoin de beaucoup; ne donne » pas beaucoup à celui qui n'a besoin que » de peu. Ne refuse pas à celui qui a be- » soin; ne donne pas à celui qui n'a pas » besoin. »

9. Il consacroit la seconde partie à

l'entretien des monastères qu'il avoit fondés.

10. La troisième partie étoit appliquée à l'entretien des écoles qu'il avoit établies, et parmi lesquelles j'en citerai tout à l'heure particulièrement une où on élevoit un grand nombre d'enfants de toutes les provinces de l'empire.

11. La quatrième, moitié aux monastères indigens du royaume, moitié à ceux des pays de Galles et de Cornouailles, de France, de Bretagne et d'Irlande. Car cet homme qui ne vivoit que pour son pays, étoit bien éloigné du soi-disant patriotisme qui n'est que l'égoïsme appliqué à la politique; et il semoit aussi à l'étranger des bénédictions pour sa patrie.

12 Ayant compris que de toutes les choses temporelles, le temps est le don le plus précieux de Dieu (et qui jamais sut mieux l'apprécier et mieux le mettre à profit que lui!), il consacroit à Dieu la moitié de son

temps, aussi bien le jour que la nuit. Asser et Malmesbury racontent qu'Alfred avoit partagé son temps de telle sorte qu'il en consacroit chaque jour huit heures au service de Dieu, à la prière et à la méditation; huit heures aux affaires de l'État, et les huit autres heures aux besoins physiques du sommeil et de la nourriture.

13. Alfred faisait de son temps un emploi aussi méthodique que de ses revenus. Comme nos horloges n'étoient pas encore en usage[1], il fit fabriquer des cierges égaux en poids et en longueur qui brûloient chacun pendant quatre heures. On en allumoit

[1] Le spirituel calife de Bagdad Aaron, ou plutôt Haroun Al Raschid, avait, il est vrai, envoyé à l'empereur Charlemagne en 807, la première horloge qu'on eut encore vue en Europe, mais il se passa encore bien du temps avant que l'usage en devînt commun dans l'Occident.

chaque jour six dans sa chapelle; mais comme ils y étoient exposés aux courants d'airs, qu'ils y brûloient souvent inégalement et qu'ils avoient besoin d'être abrités, après y avoir long-temps réfléchi, il découvrit la diaphanéité de la corne réduite en couches très minces, et fit faire avec cette matière encadrée dans du bois, des espèces de lanternes [1]. Pendant les malheurs de la guerre, l'usage du verre s'étoit en effet perdu comme bien d'autres en Angleterre, où cependant saint Benoît Biscop l'avoit introduit plus de deux cents ans auparavant, lorsqu'à son retour d'un voyage à Rome, il y avoit ramené en France des fabricants de verre avec d'autres ouvriers

[1] Les anciens connoissoient également les propriétés diaphanes de la corne. Dans Plaute, Mercure dit à Sosie : *Quo ambulas tu, qui Vulcanum in cornu conclusum geris ?* (Plaut. in Amphit. Act. I. sc. I, 185.)

et artistes [1]. Quand un de ces cierges étoit consumé, on en allumoit un autre, et le roi en étoit instruit par un de ses chapelains, lesquels probablement faisoient à tour de rôle leurs dévotions au pied de l'autel.

14. Il ne laissoit pas passer un jour sans assister à l'office divin, et, à l'instar des religieux, observoit certaines heures fixes du jour et de la nuit où il récitoit des prières et des psaumes. Souvent même il se relevoit au milieu de la nuit pour aller prier dans la maison de Dieu [2].

15. Il portoit constamment sur son sein un petit livre qu'il appeloit son manuel. Il contenoit des psaumes et des prières qui l'avoient édifié dans sa jeunesse. Un jour que son ami, l'évêque Asser, lui citoit un passage d'un livre qui lui avoit singulièrement plu, il tira son petit livre et pria Asser d'y

[1] Spelman. Butler, vie de Benoît Biscop.
[2] Asser.

écrire ce passage. Mais, comme il n'y restoit plus de feuilles blanches, il suivit le conseil d'Asser et en fit ajouter de nouvelles. Le roi y écrivit quelques traductions de courtes maximes latines, ce qui lui inspira le goût de traduire du latin en saxon. Ceci se passoit en l'an 887.

16. Il paroît toutefois résulter du récit de Malmesbury, qu'Alfred déposa aussi dans ce petit livre diverses réflexions qui toutes n'avoient point trait à la religion : par exemple, l'éloge des talents poétiques d'Aldhelm, qu'il préféroit à tous les autres poëtes saxons.

17. Alfred avoit pour les évêques le respect qui leur est dû ; mais il veilloit aussi à ce qu'ils s'acquittassent consciencieusement de leurs saintes fonctions et leur adressoit comme aux autres grands de l'état de douces exhortations ; et quand elles étoient inutiles, il les punissoit.

18. Il se soumettoit avec humilité à

l'Église, comme doit le faire tout bon catholique, et il avoit coutume de dire : « que
» la dignité d'un roi n'est véritable qu'autant que dans le royaume du Christ,
» c'est-à-dire, dans l'Église, il ne se considéroit pas comme roi, mais seulement
» comme simple citoyen; qu'il ne s'élevoit
» point orgueilleusement au-dessus des
» lois des évêques, mais se soumettoit avec
» humilité et obéissance aux lois du Christ
» qui sont proclamées par les évêques [1].

[1] Harpesfield, Hist. angl.

CHAPITRE XXII.

Les Princes, fils d'Alfred, élevés dans les écoles publiques.

1. Il étoit naturel que le sage roi qui avoit déployé tant de sollicitude pour toute la jeunesse de son royaume, fondât une école spéciale pour les jeunes gens qui vouloient étudier plus à fond les sciences et les belles lettres. Dans cette école dont il s'étoit réservé la surveillance, étoient indistinctement élevés presque tous les fils de nobles, un grand nombre d'en-

fants de la bourgeoisie, et même les princes ses fils.

2. Pendant qu'on leur apprenoit à lire les auteurs latins et à écrire en latin, on ne négligeoit pas leur langue maternelle dans laquelle on leur faisoit apprendre par cœur des psaumes, ainsi que les passages les plus remarquables des poètes saxons.

3. Asser rapporte que les enfants faisoient de si rapides progrès dans cette école qu'on pouvoit déjà les considérer comme savants à un âge où ils étoient à peine capables de s'adonner à la chasse et aux autres exercices chevaleresques.

4. Il est vraisemblable qu'il y avoit aussi dans cette école des orphelins. Un jour en effet qu'Alfred étoit à la chasse dans une forêt, il entendit partir d'un arbre les vagissements d'un enfant nouveau né. Il ordonna à ses gens de chercher, et ils découvrirent dans un nid d'aigle un bel enfant vêtu de pourpre et ayant aux bras

des bracelets d'or. Turner présume, ce me semble avec raison, que c'étoit l'enfant d'un Danois, car il en erroit un grand nombre çà et là en Angleterre; et c'étoit la coutume de ce peuple d'exposer les enfants nouveau-nés dont les parents ne vouloient pas se charger. Alfred le fit baptiser, lui fit donner une bonne éducation et le nomma Nestingum (du mot Nest qui signifie nid).

CHAPITRE XXIII.

Mort d'Alfred. — Sort de ses enfants.

1. Les quatre ou cinq dernières années de la vie de notre héros furent paisibles, et sa mort fut le soir d'un beau jour. Alfred mourut le 26 septembre 901, à l'âge de cinquante-trois ans et dans la trentième année de son règne [1].

[1] Les historiens ne sont pas d'accord sur l'époque précise de sa mort. Quelques-uns la fixent à l'an 900.

2. L'histoire de sa vie est le meilleur éloge qu'on puisse faire de ce prince grand, aimable et pieux, qui réunit toutes les vertus à un degré tel, qu'il est douteux que des milliers d'années puissent produire un semblable monarque.

3. Quelque superflu qu'il puisse être de rien ajouter à son panégyrique, je crois devoir dire qu'un manuscrit latin de l'an 1070, où tous les rois d'Angleterre sont cités avec leur surnom, lui donne celui d'Alfred le Véridique (*Elværedum veridicum*)

4. Plusieurs des enfants que la vertueuse reine Alswithe donna à Alfred, le précédèrent dans la tombe, entr'autres Edmond, qu'il avoit déjà en sa qualité de premier né fait couronner comme son successeur.

5. Édouard, successeur d'Alfred, fut un prince plein de mérite qui défendit son royaume avec un courage vraiment héroïque contre les Danois révoltés en Estanglie, en Nortumbrie et dans les cinq ville

danoises du royaume de Mercie, ainsi que contre les envahisseurs danois appelés de Bretagne et de Normandie au secours de leurs compatriotes insurgés.

6. Si Édouard avoit hérité du courage de son père, l'amour des sciences qui le caractérisoit passa à son autre fils Adelward, qui devint très savant.

7. Adelfleda fut mariée au comte Adelred, capitaine d'Alfred et gouverneur du royaume de Mercie. A la mort de son époux, elle administra ce gouvernement avec une rare capacité, assista son frère le roi Édouard de ses conseils et de ses actions vraiment courageuses, dans la lutte qu'il eut à soutenir contre les Danois [1].

[1] Voici ce qu'en dit un moine du XIIe siècle (Malmesbury) : *Favor civium, pavor hostium, immodici cordis fœmina. Virago potentissima multum fratrem juvare consiliis, in urbibus extruendis non minus valere, non discernas potio-*

8. Adelgive prit le voile et devint abbesse du monastère fondé par Alfred son père à Shaftesbury.

9. Alfreda (et selon d'autres Alswitha), sœur cadette d'Alfred, épousa Baudoin-le-Hardi, comte de Flandres, fils de Baudoin Bras-de-Fer et de Judith, belle-mère d'Alfred et fille de l'empereur Charles-le-Chauve. D'Alfreda descendit Mathilde, femme de Guillaume-le-Conquérant, qui fut le fléau de l'Angleterre. C'est cependant par cette Mathilde que les souverains actuels d'Angleterre descendent d'Alfred.

re fortuna an virtute : mulier veros domesticos protegeret, alienos terreret. Et une vieille chronique manuscrite : *Per cujus animum frater suus Edwardus multo melius in regno actus suos dirigebat.*

CHAPITRE XXIV.

Appendice.

1. On dit généralement en Angleterre que dans l'acte de ses dernières volontés qui est parvenu jusqu'à nous, Alfred déclare qu'il souhaite laisser les Anglais aussi libres que leur pensée.

2. J'avoue que c'est avec plaisir que je vis cette donnée confirmée par David Hume et Emond Burke, qui l'adoptent.

3. Malheureusement mon rêve fut détruit quand j'eus sous les yeux la traducton latine de ce document anglo-saxon.

Il paroît cependant que c'est cette même traduction qui a induit en erreur Hume et même Burke. Elle jouit d'une grande autorité, puisque Cambden et l'évêque Parker, tous deux profonds explorateurs de la langue et des antiquités anglo-saxonnes, l'ont ajoutée à l'édition qu'ils ont publiée de la vie d'Alfred par Asser.

4. En me hasardant malgré moi, et seulement pour rendre hommage à la vérité, à détruire une erreur si chère à l'Angleterre et commise par des Hume et des Burke, je dois laisser parler le texte même.

5. Alfred, après avoir vers la fin de son testament assuré à certains individus et à leur descendance masculine la possession des biens qu'il a concédés, et leur retour à sa race, dans le cas où cette descendance viendroit à s'éteindre, ajoute :

6. « Et ego in nomine Domini exhortor, » et in nomine omnium sanctorum, quod

» nemo consanguineorum meorum in pos-
» terum contra aliquem meæ consanguini-
» tatis laboret quovis modo, quoad ea quæ
» ego ipsis dedi perantea pariter et legavi.
» Et mecum tota nobilitas Westsaxonicæ
» gentis pro recto jure consentiunt, quod
» me oportet dimittere eos ita liberos,
» sicut in homine cogitatio ipsius consistit.
» Et ego pro amore Dei, et pro salute ani-
» mæ meæ, volo, quod ipsi sint in posses-
» sione libertatum suarum, et omnis cog-
» natio eorum. Et ego in nomine Dei sacri
» in mandatis committo, quod ipsis nemo
» contradicat, neque cum armis, potes-
» tate, nec virtute, neque alio resistendi
» modo, quod illi non poterunt seisinare,
» vel introducere quemcumque illis pla-
» cuerit in eorum terras, possessiones et
» dominia. »

7. On conviendra avec moi que ce passage, visiblement altéré, porte le cachet d'un traducteur embarrassé qui ne compre-

noit pas son texte. Quels sont ces parens qui ne doivent rien entreprendre contre sa parenté?... Quoi qu'il en soit, il est évident toujours qu'il ne s'agit point ici du peuple anglais, mais d'individus à qui il avoit donné des biens et des franchises. Pour leur en assurer la possession, il avoit fait confirmer ses donations par la noblesse de Wessex.

8. Au reste, le passage est tout autre dans les dernières traductions latines et anglaises du testament d'Alfred dont nous sommes redevables à M. Oven Manning, le savant éditeur du *Dictionarium Saxonico et Gothico Latinum* de Lye. On trouve ces traductions dans la magnifique édition de l'ouvrage qui a pour titre : *The Will of king Alfred;* Oxford, MDCCLXXXVIII.

9. Voici ce passage dans la traduction latine d'Oven Manning :

« Obtestor in Dei nomine, et ejus sanc-
» torum, ut meorum consanguineorum

» nemo, neque hæredum interpellet nemo,
» arbitrio suo utendi facultatem eorum
» quos redemi è servitute. Profectò mihi
» West-Saxonum optimates legitimum cen-
» suerunt, ut ego istos possem relinquere,
» sive liberos sive servos, utrum vellem.
» At ego, propter Dei amorem, et propter
» animæ meæ salutem, volo ut sint liber-
» tatis suæ compotes et arbitrii. Necnon in
» Dei viventis nomine obsecro, ut eos
» nemo vexet, neque pecuniæ exactione,
» neque alio quovis modo, quo minus pos-
» sint eligere talem Dominum qualem ipsi
» velint. »

La traduction anglaise s'accorde complètement avec celle-ci, et dans une note à la traduction latine, on fait observer que le mot *cogitatio* a été par erreur employé dans les précédentes traductions, parce qu'on a confondu le mot anglo-saxon qui signifie *serf* avec un autre qui par un simple changement de lettre devient celui de

pensée. Il est évident qu'il s'agit des serfs west-saxons, à qui Alfred avoit accordé la liberté et qu'il avoit voulu assurer dans la jouissance paisible de cette liberté et de leurs propriétés, d'abord en faisant confirmer ces concessions par sa noblesse, puis par l'acte de ses dernières volontés. Qu'est-ce donc que tout cela peut avoir de commun avec les libertés d'Angleterre qu'Alfred fonda d'une toute autre manière?

FIN DE LA VIE D'ALFRED LE GRAND.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN.

